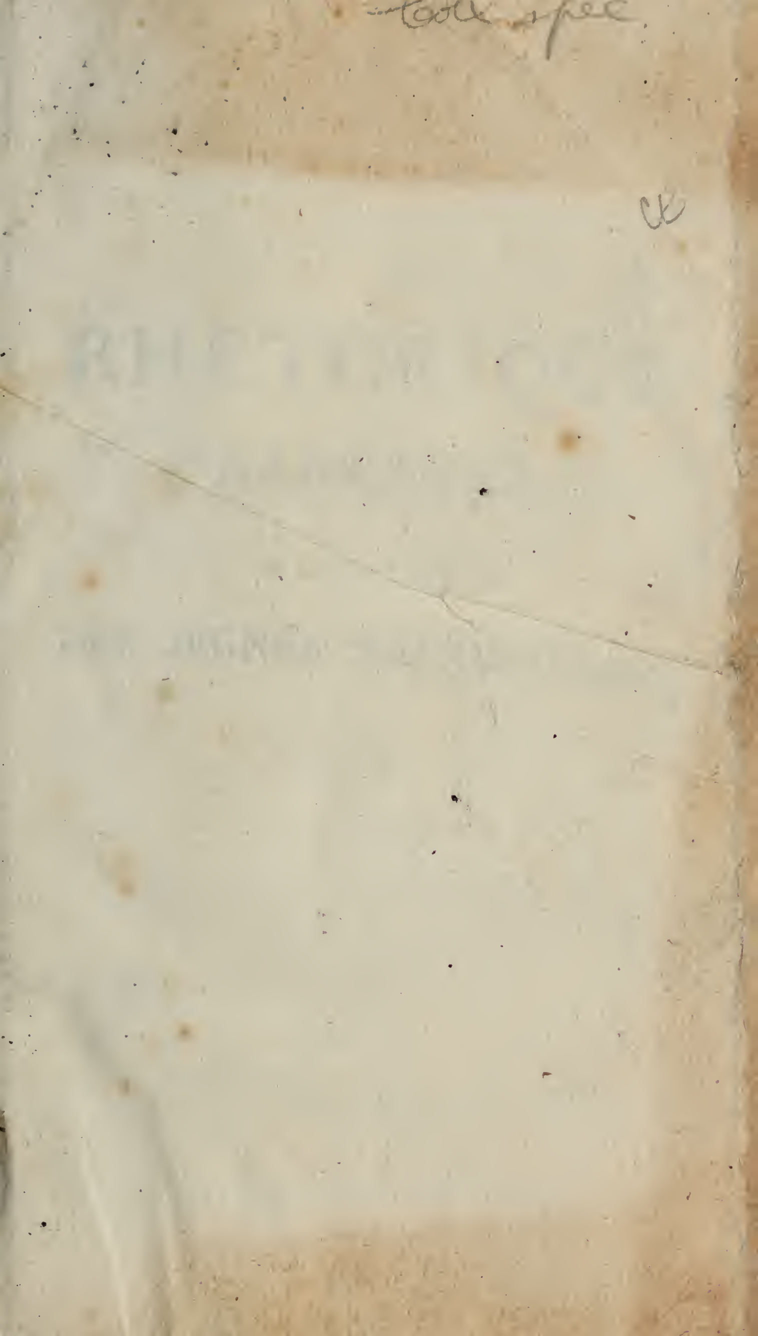








RHETORIQUE
FRANÇOISE,
A L'USAGE
DES JEUNES DEMOISELLES.

RHETORIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE

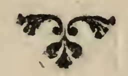
DES JEUNES DEMOISELLES,

AVEC

Des Exemples tirés, pour la plûpart, de nos meilleurs Orateurs & Poëtes modernes,

TROISIE'ME EDITION

Corrigée & augmentée.



A PARIS.

Chez NYON fils, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

LA Rhétorique a deux objets ; elle apprend à composer d'excellens ouvrages, elle apprend à les goûter. Le goût, cette heureuse Faculté de l'ame qui n'est souvent chez les hommes que le fruit de l'étude & du travail, la Nature l'a liberalement accordé aux femmes, & comme dit Madame Deshoulieres.

Tous les jours leur ignorance aimable,
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien au cabinet le monde est préférable,
Et le sentiment au sçavoir.

Pour peu que cet instinct délicat soit perfectionné par la lecture des bons Livres, il acquiert bientôt chez ce sexe charmant une espéce d'infaillibilité à laquelle le nôtre n'atteint que bien rarement. Mais ce goût est un appanage trop noble pour se bor-

ner à ſentir la fineſſe d'une Epigramme, l'agrément d'un Conte, la délicateſſe d'un Madrigal, il faut l'étendre à tout & l'appliquer aux objets les plus grands & les plus diſtingués ; il faut l'accoutumer à s'attendrir dans la Tragédie, à s'élever dans le Poëme Epique, à goûter des raiſons ſolides dans un Plaidoyer, des vérités conſolantes ou terribles dans un Sermon. Ainſi donc ſans prétendre ouvrir aux femmes la carriere du Barreau ou de la Chaire, que nous leur avons prudemment fermée, on peut leur propoſer ſur tous ces genres des réflexions & des exemples, ſoit pour former le goût naiſſant des jeunes perſonnes, ſoit pour flatter le goût déja formé des autres.

Il eſt certain que l'uſage, toujours reſpectable par ſa tyrannie, a interdit aux femmes les ouvrages qui ſuppoſent une Profeſſion. Les hommes ſe ſont arrogé le droit excluſif de paroître dans les Ecoles, dans les

Tribunaux, &c. avec un attirail bisarre, comme aussi celui de s'entretuer avec esprit & avec art. Les Femmes ne leur envient point le second & ambitionnent peu le premier. L'exemple unique de cette femme singuliére qui professe aujourd'hui les Mathématiques dans l'Université de Bologne ne tire point à conséquence, non plus que celui d'Hypatie cette illustre Platonicienne qui donna des leçons publiques de Philosophie dans Alexandrie, & qui fut la malheureuse victime du Fanatisme & de l'Envie.

Une Athénienne, nommée Agnodice, éprise d'un violent amour du bien public, se déguisa en homme pour exercer la Médecine. Ses succès brillans & rapides inspirerent de la jalousie aux Médecins ses confreres, qui ayant bien observé sa conduite, l'accuserent en Justice réglée de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Circonstances com-

binées, présomptions converties en preuves, dépositions de témoins, rien ne manqua à la conviction du coupable, qui après tout en fut pourtant quitte pour avouer que la Nature avoit pourvû à sa justification. Les Médecins furent un peu surpris. Les femmes firent grand bruit, elles intervinrent en corps & se rendirent parties au procès. De tout ce tapage il résulta un bon Arrêt de l'Aréopage qui permit aux femmes d'exercer la Médecine, mais qui ayant été peu éxécuté, ne tire point encore à conséquence.

Mais à l'égard des Ouvrages qui ne supposent que des talens, les femmes doivent-elles se borner au plaisir de les lire & de les goûter ? leur est-il défendu d'avoir publiquement de l'esprit, de le cultiver, d'en faire éclore les fruits, d'enrichir le Théâtre & la République Littéraire ! Madame du Châtelet eut-elle tort d'avoir acquis tant de rares connoissan-

ces, Madame Deshoulieres d'avoir fait des vers si aimables, Madame de Lambert d'avoir rendu à son sexe le même service que Ciceron avoit rendu au sien, d'avoir appris aux femmes à se faire une vieillesse agréable ? Je renvoye quiconque trouvera cette question douteuse à l'Epitre Dédicatoire d'Alzire, où elle est décidée en faveur des femmes avec autant de solidité qued'agrément.

On voit dans tous les tems des traces de ce préjugé gothique qui condamne les femmes à l'obscurité, à l'ignorance, à la paresse ou à la circulation fatiguante des plaisirs frivoles, & on voit aussi dans tous les tems des femmes courageuses secoüer noblement ce joug importun, voler à l'immortalité & forcer les hommes à les admirer ou à les envier.

Bien des gens refusent à Homere la gloire de l'Invention pour la don-

ner à une femme; ils disent qu'Hélene, fille de Musée écrivit la Guerre de Troye, & qu'Homere a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade; on a vû des Impératrices, des Reines, une Eudocie, une Anne Comnene, cultiver les Arts avec succès; la célébre Elisabeth, Reine d'Angleterre, traduire des Tragédies de Sophocle, & sa Rivale infortunée, Marie Stuart, réciter au Louvre en présence de toute la Cour, une Oraison Latine qu'elle avoit faite.

D'un autre côté, une femme aimable & illustre dont Epicure avoit été le Maître & l'Amant, écrit pour défendre la Doctrine de son Maître, contre ce fameux Théophraste dont M. de la Bruyere a traduit les caractères; je ne sçais si Théophraste fut bien assez fol pour s'en fâcher, mais ce tribut de reconnoissance & d'amitié a échauffé la bile de Ciceron, qui en convenant de l'élégance de ce petit écrit & de l'érudition

de ſon aimable Auteur ne laiſſe pas de lui dire avec ſon ſtyle éloquent de très groſſes injures.

Pline va plus loin. Il s'indigne de l'audace de cette Femmelette qui oſe ſe jouer au divin Théophraſte, il ſe plaint avec toute l'amertume d'un Docteur Pancrace * que tout eſt renverſé, que le monde eſt tombé dans une licence épouvantable, & qu'enfin il ne reſte plus aux Auteurs célébres qu'à s'aller pendre, puiſqu'ils ſont expoſés à de pareils affronts.

Que ſignifie toute cette groſſiére déclamation, ſinon que Ciceron avoit beaucoup d'éloquence, & Pline beaucoup d'eſprit, mais que l'un & l'autre étoit trop aſſervi à un préjugé fort honteux?

C'eſt ainſi que dans les ſiécles les plus polis, la barbarie ne perd jamais tous ſes priviléges & perce toujours par quelque endroit.

* Dans le mariage forcé.

Mais, dit-on, Philaminte, Armande & Belise dans la Comédie des Femmes Sçavantes, sont parfaitement ridicules. Sans doute. Mais Trissotin & Vadius le sont encore bien davantage. Que conclure de là ? Faut-il que la fuite d'un excès nous précipite dans un autre ? Faut-il être ignorant, parce que les Pédans sont sots; ou prodigue, parce que les avares sont odieux.

Je veux pousser cette proposition jusqu'au Paradoxe, & dire que les Femmes me paroissent plus propres aux Arts que les hommes mêmes; non seulement à cause des agrémens, de l'esprit naturel, du goût, du sentiment fin & délicat qu'elles apportent en naissant, mais encore parce que je ne vois point s'élever entre celles qui cultivent les Lettres, cette basse jalousie de métier qui nous deshonore; nos Grafignis, nos Denis, nos du Boccages sont amies, comme l'étoient les Sévignés & les La

Fayettes, les Lamberts & les La Sablieres ; je ne connois point de Femme qui ait fait une ſatyre contre une autre femme, pour la punir de ſon eſprit & de ſes talens ; je vois au contraire Madame du Boccage applaudir par des vers ingénieux aux ſuccès de Madame de Grafigny, qui la paye d'un ſincere retour.

Suivons un ſi bel exemple, aimons tous les Arts, reſpectons ceux qui les cultivent avec ſuccès, de quelque ſexe & de quelque condition qu'ils puiſſent être, ſçachons les admirer & tâchons de les imiter.

TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIERES.

Contenus dans ce Volume.

Livre Premier.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Fin de la Table des Chapitres & des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Imprimé qui a pour titre : *Rhétorique Françoise, à l'usage des jeunes Demoiselles*, avec les Corrections & Additions, par M. Gaillard Avocat; je crois que cette nouvelle Edition de l'Ouvrage sera encore plus utile que les précédentes. A Paris, ce 28 Juillet 1751. *Signé*, BELLEY,

a

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare : A nos Amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE-MICHEL HUART, Imprimeur, Libraire de notre très-cher Fils le Dauphin de France, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Rhétorique Françoise à l'usage des jeunes Demoiselles*, par Mr Gaillard Avocat ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres sans la permission expresse & par

écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble & empêchement : Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long

au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le quinziéme jour du mois de Mai de l'an de Grace mil ſept cent cinquante deux, & de notre Regne le trente-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé au Sr. le Clerc & Compagnie le préſent Privilége, pour en jouir conjointement avec moi, ſuivant nos parts & portions. Fait à Paris ce 18 Mai 1752. HUART.

Regiſtré enſemble la Ceſſion ci au bas, ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 782. F°. 127. *conformément aux anciens* Réglemens *confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 19 *May* 1752. *Approuvé le renvoy ci deſſus.* J. HERISSANT, Adjoint.

De l'Imprimerie de MOREAU.



RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A l'uſage des jeunes Demoiſelles.

Avec des exemples tirés pour la plûpart de nos meilleurs Orateurs & Poëtes modernes.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Rhétorique.



A Rhétorique eſt la ſcience de la parole, ou l'art de parler de chaque choſe d'une maniere convenable. L'objet de la Rhétorique eſt de nous tracer les routes qui menent à l'Eloquence. Ces routes ſont innombrables

comme les allées d'un labyrinthe ; il eſt aiſé & dangereux de les confondre ; la Rhétorique apprend à les diſtinguer.

Plaire, inſtruire, toucher. Voilà la Rhétorique.

M. R....

Le mot d'éloquence pris dans une ſignification générale, s'applique à tout ; il n'y a point de ſujet qui n'en ſoit ſuſceptible. Un Conte, un Madrigal, une Epigramme a ſon éloquence particuliere, auſſi-bien qu'un Plaidoyer & qu'une Tragédie. Ainſi le caractere de l'éloquence ſe varie à l'infini, ſuivant les différens ſujets qu'elle traite.

Cette néceſſité de varier l'éloquence ſelon les différens ſujets eſt ſi étendue, que tous les ſujets d'une même eſpece ne doivent pas être traités de la même maniere, & exigent différens genres d'éloquence. Ainſi le ſtyle de Brutus n'eſt pas celui de Zaïre, & celui de Zaïre n'eſt pas celui d'Œdipe ; mais les nuances imperceptibles qui diſtinguent ces différens ſtyles, ne peuvent être apperçues que par le goût. La Rhétorique ne peut pas les indiquer, ou du moins elle ne peut les indiquer que d'une maniere bien vague ; elle ſe repoſe de ce ſoin ſur le goût ; c'eſt ſon emploi & ſon triomphe.

La Rhétorique ne fournit que des préceptes & des exemples généraux ; mais cet inſtinct heureux, ce diſcernement fin, ce ſentiment exquis qu'on appelle goût, ſe forme par ces préceptes & par ces exemples ; il s'accoutume au vrai & au beau, ſa pénétration dans la ſuite fait le reſte, & introduit naturellement toutes ces diſtinctions délicates que l'art ne peut indiquer.

Ainſi la Rhétorique rapporte la multitude infinie des ſtyles à trois genres principaux ; le ſublime, le ſimple & le tempéré ; le goût ſubdiviſe ces trois genres ſelon les circonſtances différentes des lieux, des temps & des perſonnes.

Il apprend au Magiſtrat à mettre dans ſes diſcours la gravité de ſon état ; au Poëte à ſe défier des ſaillies de ſon imagination ; au Prédicateur à ne point mettre à la place des vérités ſaintes dont il doit être l'organe, les écarts peu judicieux d'un enthouſiaſme déréglé, ou les tranſports fougueux d'une déclamation exceſſive : il avertit l'Orateur du barreau de ne dire que ce qu'il faut, mais de dire tout ce qu'il faut, & de ne rien omettre de ce qui peut inſtruire ou perſuader ſes Juges : il enſeigne au Fabuliſte à peindre avec les couleurs les plus ſimples tout ce

que la nature a de plus naïf : à l'Hiſtorien, au Conteur à mettre de l'expreſſion dans ſes Tableaux, de l'intérêt dans ſa narration, de l'agrément dans ſes épiſodes : au Differtateur à éviter le bavardage & le Pédantiſme. Il dit au Philoſophe qui veut éclairer les hommes & rendre ſes découvertes utiles ; dépoüillez le faſte ſçavant, humaniſez votre ſtyle ; point de Grec, point de Latin, ſi vous parlez à des François ; il n'eſt point de ſciences obſçures, mais il en eſt d'abſtraites, mettez les à la portée de l'intelligence la plus foible ; que les difficultés s'applaniſſent ſous votre plume, & qu'on puiſſe s'applaudir, après vous avoir lû, d'avoir acquis à ſi bon marché des connoiſſances utiles & agréables, auxquelles on croyoit devoir renoncer.

C'eſt ce même goût qui inſpire à l'homme du monde les bonnes plaiſanteries, la vivacité maligne de l'Epigramme, la fineſſe du Madrigal, la molleſſe ingénieuſe de la chanſon ; le badinage élegant, la noble aiſance, la légereté naïve & féconde du ſtyle épiſtolaire ; enfin les graces variées d'une converſation tantôt enjoüée, tantôt ſérieuſe, toûjours amuſante & intéreſſante.

On voit quelle eſt l'union intime & né-

ceſſaire de l'art & du goût ; la Rhétorique forme le goût, le goût inſpire ce que la Rhétorique ne peut enſeigner. Le goût marcheroit en aveugle & s'égareroit ſans les préceptes qui dirigent ſa courſe ; les préceptes ſans le goût ſeroient comme le grain ſemé ſur des pierres ; les ouvrages excellens ne ſont jamais produits que par un concert heureux de la nature & de l'art.

Il ne ſera pas étranger à mon ſujet d'examiner ici quel fondement peut avoir un reproche aſſez général qu'on fait à notre ſiécle ; le goût, dit-on, ſe pervertit. On s'écarte de la nature, chacun veut avoir de l'eſprit, & en avoir ſans ceſſe ; tous nos ouvrages à la mode ſont de froids recüeils de bons mots & d'Epigrammes ſans ſolidité, ſans conſiſtence, pareils à des éclairs qui brillent à chaque inſtant dans une nuit profonde, & diſparoiſſent auſſi-tôt ſans qu'il en reſte aucune trace : de tout cela on conclud que le ſiécle de Louis XIV. ayant été pour nous le ſiécle d'Auguſte & le temps marqué pour le triomphe des beaux Arts, nous touchons au moment de cette révolution fatale que le goût éprouva à Rome, lorſque Seneque & Pline, par une délicateſſe recherchée dans les penſées & dans l'expreſſion, corrompirent l'éloquence

que Ciceron & Cesar avoient perfectionnée.

Des Censeurs plus Misantropes, vont même jusqu'à prétendre que c'en est déja fait, que tout est perdu, & que le mal est presque sans remede: les Auteurs périodiques Anonymes protestent que leur noble intention est d'arrêter, s'il se peut, le cours de ce torrent, qui va peut être à force de politesse nous ramener la barbarie. Le célebre Abbé Desfontaines a combattu toute sa vie par des Epigrammes ce goût excessif pour l'Epigramme. La trop sçavante Madame Dacier a fait un bon Livre des causes de la corruption du goût; mais beaucoup de gens plus sensés que sçavans soupçonnent qu'il pourroit bien être arrivé à Madame Dacier, ce qui est arrivé mille fois aux plus grands Physiciens, de chercher, de trouver même les causes les plus sensibles d'effets qui n'existoient point.

Ces mêmes gens dont je parle, disent que toutes ces menaces & toutes ces prédictions fondées sur l'exemple des Romains, ne les effrayent point du tout. 1°. Parce qu'en supposant toutes choses égales, on ne peut jamais conclurre bien sûrement d'un évenement à un autre; l'expérience nous montrant tous les jours des effets contraires

produits par les mêmes causes, & les mêmes effets produits par des causes toutes différentes.

2°. Ils osent douter que Sénéque & Pline ayent en effet corrompu l'Eloquence romaine ; ils disent que des Auteurs pleins de sens & d'agrément, dont les ouvrages se lisent avec autant d'utilité que de plaisir, ne peuvent leur paroître des corrupteurs de goût ; & qu'enfin ils ne reconnoissent de goût corrompu, que celui qui produit des ouvrages ridicules ou ennuyeux. Si pourtant la censure ne tombe que sur quelques endroits trop emphatiques des Tragédies de Seneque *, ils les abandonnent d'aussi bon cœur que certains vers de Ciceron.

3°. Ce grand reproche de dépravation de goût leur est extrêmement suspect : ils disent que c'est un de ces propos universels de tous les tems & de tous les lieux, quelquefois vrais, quelquefois faux, toujours répétés au hazard & sans examen. Le monde ne leur paroît point avoir changé depuis près de dix-huit cens ans, qu'Horace a assuré que la perversité avoit toujours été & iroit toujours en croissant. Une soif insatiable des richesses, un mépris grossier pour

* Voyez la Poëtique des Dames, tom. 2, ch. 4 sect. 3.

le mérite & les talens, une dépravation générale du goût, ſont, diſent-ils, trois reproches que la mauvaiſe humeur des Miſantropes a toujours faits au ſiecle & au climat dans leſquels ils ont eu le malheur de vivre. Enfin ils conviennent que trop ſouvent les guerres, les ravages, les déſolations détruiſant les aſiles des Muſes, ont élevé le thrône de la barbarie ſur les ruïnes des arts : mais ils aſſûrent que par tout où les arts peuvent être cultivés en paix, ils ne peuvent qu'être perfectionnés.

Je n'entreprendrai pas de décider ſi leurs raiſons ſont bonnes ou mauvaiſes, je les rapporte; qu'on en juge. Mais voici quelques exemples que la Rhétorique peut citer, & quelques réflexions qu'elle peut faire au ſujet de l'eſprit.

Conſtance, fils de Conſtantin, alloit combattre Vetranion qui lui diſputoit l'Empire; les armées étoient en préſence & prêtes à ſe choquer; mais les deux concurrens aimerent mieux remettre la déciſion de cette grande affaire au jugement, qu'aux armes de leurs Soldats. Conſtance & Vetranion monterent ſur le même thrône, & s'aſſirent à côté l'un de l'autre, revêtus des ornemens impériaux, mais déſarmés; leurs Soldats rangés autour d'eux, tenoient l'épée nue à la main, &

écoutoient attentivement. Conſtance parla avec tant de force & tant de dignité, que les troupes emportées par ſon éloquence, le proclamerent ſeul Empereur, & obligerent Vetranion de deſcendre du thrône, de dépoüiller la pourpre, & de la porter à Conſtance.

L'éloquence de l'Orateur Marc Antoine, ayeul du Triumvir, avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoyés par Marius : la férocité de ces aſſaſſins étoit déſarmée, lorſqu'Annius leur chef, qui étoit reſté à la porte de la Maiſon, entra dans la chambre d'Antoine, & lui coupa la tête de ſa propre main.

M. de Voltaire a fait une application charmante de cette avanture au célébre & malheureux Amiral de Coligny, & il met dans la bouche de ce grand homme un diſcours pathétique & touchant.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris, ſont ſaiſis de reſpect :
Une force inconnüe à ſuſpendu leur rage.
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
» Et de mon ſang glacé, ſoüillez ces cheveux
» blancs,
» Que le ſort des combats reſpecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,

» Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne;
» J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour
» vous. . . . . .
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante, abandonne ſes armes;
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes
larmes:
Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant, par ſon peuple adoré.
Beſme, qui dans la cour attendoit ſa victime,
Monte tout indigné qu'on differe ſon crime:

. . . .

Et bientôt dans le flanc, ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux;
De peur que d'un coup d'œil, cet auguſte viſage
Ne fit trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.

Cicéron plaidoit pour Ligarius; il s'agiſſoit d'obtenir de Céſar la grace de cet homme. Tout autre que Cicéron ne l'eût pas entrepris: Céſar tenoit dans ſa main la ſentence de proſcription & ne vouloit pas même entendre l'Orateur; cependant il y conſentit en diſant: écoutons Cicéron; mon parti eſt pris, il n'en ſera ni plus ni moins. Cicéron parla, & ſon éloquence fut victorieuſe de cette réſolution. Il ne nia point le crime, il ne juſtifia point le cou-

pable, mais il ſçut ſi bien profiter du penchant que Céſar avoit naturellement à la clémence, que le Dictateur attendri laiſſa tomber le papier qu'il tenoit dans ſa main, & s'écria: *Tu l'emportes, Cicéron, Céſar ne peut te réſiſter.*

Voilà ſans doute des effets bien admirables de la force de l'Eloquence: mais ſi au lieu des mouvemens pathétiques dont l'oraiſon pour Ligarius eſt animée; au lieu de la généroſité heroïque & touchante qui brille dans le diſcours de Coligny; au lieu de la véhémence & de la nobleſſe que Marc Antoine & Conſtance dûrent mettre dans leurs harangues, ils euſſent ſubſtitué les penſées fines, les Epigrammes, l'eſprit après lequel on reproche à notre ſiecle de courir: Conſtance étoit peut-être déthrôné; Ligarius certainement proſcrit; Marc Antoine & Coligny n'auroient pas ſuſpendu un ſeul moment la fureur de leurs aſſaſſins.

C'eſt donc abuſer de l'eſprit, que de l'employer dans les occaſions & dans les ſujets qui demandent du pathétique & de la ſublimité.

Que ce qu'on appelle eſprit, ſoit donc banni du Poëme épique & de l'Ode, parce que l'un & l'autre eſt conſacré au ſublime; qu'il le ſoit de la Tragédie, dont les orne-

mens doivent être le pathétique, le touchant, le terrible; qu'il le soit surtout de la chaire. L'Epigramme s'allie mal avec la sainteté des vérités éternelles, avec la gravité de l'instruction morale: usons en sobrement au barreau où il pourroit souvent être déplacé, mais où la nature plaisante de certaines causes permet quelquefois de l'admettre; mais prodiguons-le dans les détails de la comédie où il est absolument nécessaire, dans les fables, dans les contes, dans les tableaux critiques des mœurs, dans les madrigaux, dans les lettres, dans mille petits morceaux de Poësie légere, &c. Blâmons le grand Corneille d'avoir semé dans ses sublimes Tragedies tant de pensées fines & fausses, tant de petites fleurs, qui même n'auroient point été trop agréables dans les ouvrages les moins sérieux: plaignons le Pere le Moine d'avoir voulu mettre tant d'esprit dans son Poëme épique de S. Louis: mais sçachons gré à M. de Fontenelle d'en avoir tant mis en effet dans ses mondes & dans ses pastorales, & à M. de Voltaire d'avoir assaisonné tant de charmantes bagatelles de traits si ingénieux, de plaisanteries si fines, d'un badinage si noble, si leger, si élégant; sçachons estimer cet art si fin & si délicat, avec lequel M. de Marivaux nous

développe, nous analyse jusqu'aux nuances les plus imperceptibles de nos idées & de nos sentimens.

Il en est de l'esprit dans l'Eloquence, comme des passions dans la Morale ; les étouffer, les anéantir, seroit une chose aussi inutile qu'impossible ; sçavoir les régler, les vaincre, les contenir dans leurs bornes légitimes, est tout ce qu'il faut.

Au reste, ce reproche si souvent fait aux Auteurs de ce siecle, de courir après l'esprit, ne viendroit-il pas de ce que des gens qui en ont fort peu, mais en revanche beaucoup de jalousie, leur imputent à péché d'avoir mis tant d'esprit où il en falloit, & de n'en avoir point mis où il n'en falloit pas ? C'est ce que je n'ai garde de décider. Seulement j'ose croire en mon particulier que notre excellent Poëte Epique, nos bons Auteurs Dramatiques, nos grands Orateurs de la Chaire & du Barreau ne courent pas plus après l'esprit que les Corneilles, les Racines, les Bossuets, les Bourdaloues, les Le Maîtres & les Patrus ; & que si on veut donner quelque fondement à ce reproche, il faut ne le faire tomber que sur nos mauvais Orateurs & nos mauvais Poëtes.

La Rhétorique n'a pas beaucoup de préceptes pour les ouvrages de simple agré-

ment; il eſt bien difficile d'enſeigner aux hommes par principes à avoir de l'eſprit; on ne peut que leur donner des exemples; & c'eſt ce que nous ferons à l'article du ſtyle ſimple, auquel tous les petits ouvrages ſe rapportent, & quelquefois encore dans l'énumération de certaines figures, qui ne ſont pas irrévocablement conſacrées au grand & au pathétique.

Les leçons de la Rhétorique ont principalement pour objet les ouvrages ſérieux, les grands diſcours, dans leſquels il eſt queſtion de perſuader, d'inſtruire ou de toucher, & qui ſont ſeuls ſuſceptibles de ce qu'on appelle proprement éloquence.

Pour pouvoir produire tous ces grands effets, il faut commencer par plaire; c'eſt le puiſſant reſſort qui fait mouvoir toute la machine de l'eſprit & du cœur humain.

On parvient à plaire par les graces inſinuantes d'un exorde modeſte, par l'élégance ſoutenue d'un ſtyle vif & plein de penſées, par une variété ſage, ſur tout par un égard infini pour les bienſéances, & par une attention ſcrupuleuſe à obſerver tout ce qui convient aux tems, aux lieux, aux perſonnes, aux conjonctures & aux ſituations.

L'Orateur honnête homme ne doit ja-

mais s'écarter du vrai. Si quelques-uns abusent de leurs talens pour revêtir le mensonge des couleurs de la vérité, c'est un désordre qui vient de leur propre fonds, & qui ne doit point être imputé à l'éloquence.

Je n'examinerai point s'il seroit fort à desirer que les hommes aimassent la vérité pour elle-même, jusqu'au point de fouler aux pieds tous les ornemens dont elle peut être parée : cela pourroit être ainsi, si tout étoit vérité mathématique & géométriquement prouvée. Archimede étant au bain, découvre un moyen physique & sûr de connoître la quantité d'argent mêlé dans la couronne d'Hieron ; il s'élance du bain transporté de joie, il court tout nud à son laboratoire, criant, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Les vérités mathématiques portent avec elles la preuve de leur certitude. D'ailleurs elles sont abstraites, peu connues ; elles coûtent à acquérir ; elles distinguent du commun des hommes ceux qui ont pû s'élever jusqu'à elles ; cette certitude d'être parvenu à la vérité, ces difficultés vaincues pour y parvenir, ces distinctions si flatteuses pour l'amour-propre, tiennent lieu aux Mathématiciens des plaisirs que l'éloquence seule peut procurer aux autres, en répandant de l'éclat sur des véri-

tés moins lumineuſes, & de la nobleſſe ſur des vérités plus communes.

CHAPITRE II.

Des parties de la Rhétorique.

LEs Rhéteurs tant anciens que modernes, ont diviſé & ſubdiviſé la Rhétorique en autant de parties qu'il leur a plû: pour nous, uſant du même droit, nous la diviſerons en quatre pour plus grande commodité.

Premiérement, il faut chercher & trouver des raiſons propres à convaincre; & c'eſt ce que l'on appelle l'*Invention*.

Secondement. Mais ces raiſons entaſſées les unes ſur les autres, accumulées ſans diſcernement, & jettées au hazard ſans choix & ſans goût, accableroient plûtôt l'eſprit qu'elles ne l'inſtruïroient: il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, & les diſpoſer dans les parties d'un diſcours juſte & régulier; c'eſt ce qu'on nomme la *Diſpoſition*.

Troiſiémement, il faut exprimer ces raiſons avec ornement & avec eſprit, leur donner

ner un beau tour qui frappe & qui ſurprenne, faire uſage des figures qui naiſſent du fonds du ſujet, remuer les paſſions, toucher les cœurs; c'eſt l'affaire de l'*Elocution*.

Quatriémement. Enfin, ſi l'on veut qu'un beau diſcours produiſe tous ces effets, il faut le prononcer avec grace & avec force; c'eſt ce que l'on appelle l'*Eloquence du geſte & de la voix*.

Revenons à l'Invention qui eſt l'art de trouver les raiſons convaincantes. Pour nous conformer à l'uſage, & pour avoir quelque choſe à dire ſur cette partie de la Rhétorique, nous ſommes obligés de toucher un peu les principaux Lieux Oratoires.

CHAPITRE III.

Des Lieux Oratoires intérieurs.

LEs Lieux Oratoires ſont des eſpéces d'Arſenaux qui fourniſſent à l'Eloquence les armes dont elle a beſoin; ce ſont des ſources publiques dans leſquelles on peut puiſer pour chaque ſujet les argumens qui lui conviennent: cette méthode a ſa commodité; les grands Orateurs dédaignent de

s'en ſervir, les médiocres ne ſont pas fâchés de trouver cette reſſource.

Les Lieux Oratoires ſont ou intérieurs, qui naiſſent du fonds même du ſujet, ou extérieurs, qui, ſans être abſolument étrangers au ſujet, n'y ont qu'un rapport indirect & peu marqué. Les principaux lieux intérieurs, (car nous nous garderons bien de les détailler tous,) ſont la définition, l'énumération des parties, la ſimilitude, la différence & les circonſtances.

SECTION PREMIERE.

De la Définition.

LA définition eſt un diſcours propre à faire concevoir la choſe telle qu'elle eſt, & à en donner une idée claire, nette, juſte & diſtincte. L'art ici conſiſte à ne point omettre légérement des traits eſſentiels qui caractériſent la choſe qu'on veut définir, & à ne point inſiſter auſſi ſur des circonſtances inutiles. Voici des exemples.

Définition d'une Armée dans l'Oraiſon funébre de M. de Turenne par M. Fléchier.

« Qu'eſt-ce qu'une Armée? C'eſt un

» corps animé d'une infinité de paſſions dif-
» férentes qu'un homme habile fait mouvoir
» pour la défenſe de la Patrie ; c'eſt une
» troupe d'hommes armés qui ſuivent aveu-
» glément les ordres d'un Chef dont ils ne
» ſçavent pas les intentions ; c'eſt une multi-
» tude d'ames pour la plûpart viles & mer-
» cenaires, qui, ſans ſonger à leur propre
» réputation, travaillent à celle des Rois &
» des Conquérans ; c'eſt un aſſemblage con-
» fus de libertins qu'il faut aſſujettir à l'obéiſ-
» ſance, de lâches qu'il faut mener au com-
» bat, de téméraires qu'il faut retenir, d'im-
» patiens qu'il faut accoutumer à la conſ-
» tance.

Définition de la vraie & de la fauſſe valeur, dans la même Oraiſon funébre.

« Son courage qui n'agiſſoit qu'avec peine
» dans les malheurs de ſa Patrie, ſembla
» s'échauffer dans les Guerres étrangéres,
» & l'on vit redoubler ſa valeur.

Fauſſe valeur.

« N'entendez pas par ce mot, Meſſieurs,
» une hardieſſe vaine, indiſcrette, empor-
» tée, qui cherche le danger pour le danger

» même, qui s'expose sans fruit, & qui n'a » pour but que la réputation & les vains ap» plaudissemens des hommes.

Vraie valeur.

« Je parle d'une hardiesse sage & réglée, » qui s'anime à la vûe des ennemis, qui, » dans le péril même, pourvoit à tout & » prend tous ses avantages, mais qui se me» sure avec ses forces, qui entreprend les » choses difficiles & ne tente pas les im» possibles, qui n'abandonne rien au hazard » de ce qui peut être conduit par la vertu; » capable enfin de tout oser quand le conseil » est inutile, & prête à mourir dans la vic» toire, ou à survivre à son malheur en ac» complissant ses devoirs.

Définition de la vraie & de la fausse piété dans la Comédie de l'Imposteur.

Fausse dévotion.

Rien n'est plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zéle spécieux :
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place
De qui la sacrilége & trompeuse grimace
Abuse impunément, & se joue à leur gré,

De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré,
Ces gens, qui par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion mêtier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés:
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui brûlans & prians demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur paſſion dont on leur ſçait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractére on en voit trop paroître,

Vraie piété.

Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.
Notre ſiécle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.
Regardez Ariſton, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;

Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu:
On ne voit point en eux ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgüeil dans ces corrections:
Et laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre,
On les voit pour tous ſoins ſe mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre avec un ſoin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Définition de l'hiſtoire.

C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une ſcene illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt,
Là, retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées;
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,

Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître,
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens mêmes;
Dans ce ſincere & fidéle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Définition de la raiſon humaine.

Vil atôme importun, qui croit, doute, diſpute;
Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor ſa chûte;
Qui nous dit, je ſuis libre, en nous montrant ſes fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.

Définition de la Cour.

Je définis la Cour, un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître:
Peuple Caméléon, peuple ſinge du Maître.

Définition d'un Intendant.

Un Intendant! Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être un animal,

Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit;
Donc par raiſon bien & dûement déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut, étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Dans la Fable de Tirſis & d'Amarante, que l'Amour eſt parfaitement défini!

Tirſis diſoit un jour à la jeune Amarante:
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moi certain mal
Qui nous plaît & qui nous enchante,
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous parût égal;
Souffrez qu'on vous le communique,
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur!
Amarante auſſi-tôt réplique:
Comment l'appellez-vous ce mal? Quel eſt ſon nom?
L'Amour. Ce mot eſt beau: donnez-moi quelques marques

A quoi je le pourrai connoître. Que ſent-on ?
Des peines près de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade : on s'oublie, on ſe plaît
Toute ſeule en une Forêt.
Se mire-t'on près d'un rivage ?
Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui ſans ceſſe revient, & qui ſuit en tous lieux
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du Village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir
On ſoupire à ſon ſouvenir,
On ne ſçait pas pourquoi ; cependant on ſoupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le deſire.
Amarante dit à l'inſtant :
Oh ! Oh ! C'eſt là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'eſt pas nouveau ; je penſe le connoître.
Tirſis à ſon but croyoit être,
Quand la Belle ajouta : Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.
Il eſt force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes & les logogryphes ſe rapportent à la définition ; ils n'en different que par la forme myſtérieuſe dans laquelle ils ſont enveloppés. Dans l'Enigme on

définit la chofe par fes propriétés effentielles ; dans le Logogryphe on la définit par le nombre des lettres qui compofent fon nom, & par l'affemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver : dans l'un & dans l'autre on laiffe deviner la chofe. J'en donnerois des exemples, fi les Journaux & les Mercures n'en fourniffoient pas affez tous les mois.

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au fujet qui veut être peint avec des couleurs qui lui foient propres & qui le diftinguent de tout autre.

Il y a une autre efpece de définition moins exacte & moins fcrupuleufe que celle-ci ; on l'appelle *Defcription :* nous en parlerons au Traité des figures.

SECTION II.

De l'Enumeration des parties.

L'Enumération confifte à parcourir diverfes circonftances qui conviennent à une chofe. Venons aux exemples. M. de Fenelon fait un beau dénombrement de

tous les monſtres qui environnoient le thrône de Pluton dans les enfers.

» Aux pieds de ce thrône étoit la mort
» pâle & dévorante avec ſa faux tranchante
» qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle
» voloient les noirs ſoucis, les cruelles dé-
» fiances, les vengeances toutes dégoutan-
» tes de ſang, & couvertes de playes; les
» haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-
» même; le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes
» propres mains; l'ambition forcenée qui
» renverſe tout; la trahiſon qui veut ſe re-
» paître de ſang, & qui ne peut joüir des
» maux qu'elle a faits; l'envie qui verſe ſon
» venin mortel autour d'elle, & qui ſe tour-
» ne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt
» de nuire; l'impiété qui ſe creuſe elle-
» même un abîme ſans fond, où elle ſe pré-
» cipite ſans eſpérance; les ſpectres hideux,
» les fantômes qui repréſentent les morts
» pour épouvanter les vivans, les ſonges
» affreux, les inſomnies auſſi cruelles que
» les triſtes ſonges. Toutes ces images fu-
» nébres environnoient le fier Pluton, &
» rempliſſoient le Palais où il habite.

Dans la Henriade Saint Louis tranſporte Henry IV. en eſprit aux enfers.

Là, git la ſombre envie à l'œil timide & louche,

Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans.
Triſte Amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'orgueil qui ſe plaît & s'admire.
La foibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, & détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur.
Le faux zele étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Un Critique a cenſuré amérement tout ce beau morceau. Son grief eſt que M. de Voltaire donne à tous ces êtres métaphyſiques des ſentimens & des attributs qui ne leur conviennent que ſur la terre, & nullement dans les Enfers. Pour mieux faire ſentir ce défaut, il cite un morceau analogue de l'Enéïde, qui contient une liſte des ſuppôts du thrône de Pluton. Virgile met dans ce Catalogue la vieilleſſe, la faim & la pauvreté; il donne à la vieilleſſe l'Epithete de *triſte*, à la pauvreté celle de *honteuſe*, & à la faim celle de *mauvaiſe conſeillere*. Or je voudrois bien demander à ce Cenſeur, ſi c'eſt dans les Enfers que la vieilleſſe eſt

triſte,qu'on a la ſoibleſſe de rougir de la pauvreté, & que la faim donne des conſeils pernicieux. Il faut donc qu'il reconnoiſſe que M. de Voltaire a été en droit,auſſi bien que Virgile & que M. de Fenelon, de peindre les paſſions, les vices, &c. avec les couleurs qui leur ſont propres & que nous leur connoiſſons; il a pû & dû donner à l'ambition les thrônes où elle aſpire, les tombeaux où elle précipite ſes ennemis, & où elle ſe précipite quelquefois elle-même, les eſclaves dont elle aime à ſe voir entourée. Il eſt ridicule de venir nous dire que le jour ne peut pas bleſſer les yeux de l'envie, parce qu'il n'y a point de jour dans les Enfers, & que ſi elle aime les morts, elle ne doit pas être triſte, puiſqu'ils ſont tous devant ſes yeux.

Tel eſt à peu près l'eſprit de diſcernement & d'équité qui regne dans toutes les critiques, qu'un zéle indiſcret pour la gloire des anciens, ou peut-être une ſecrette jalouſie de la gloire des modernes, a fait éclore contre la Henriade.

Dans la Tragédie de Phédre, Hyppolite parle ainſi à Theramene, ſon Gouverneur.

Attaché près de moi par un zele ſincere,
Tu me contois alors l'hiſtoire de mon pere.

Tu sçais combien mon ame attentive à ta voix
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide;
Les monstres étouffés, & les brigands punis,
Procruste, Cercyon, & Scirron & Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par tout offerte, & reçûe en cent lieux;
Helene à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échapés
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phédre enlevée enfin sous de meilleurs auspices,
Tu sçais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours,
Heureux! Si j'avois pû ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.

Harpagon désespéré de la perte de sa cassette, s'en prend à tout l'Univers, & veut mettre tout à feu & à sang.

» Allons vîte, des Commissaires, des
» Archers, des Prevôts, des Juges, des
» gênes, des potences, & des bourreaux.
» Je veux faire pendre tout le monde: & si

» je ne retrouve mon argent, je me pendrai
» moi-même après.

M. Boſſuet dans l'Oraiſon funébre de la Reine de la Grande Bretagne :

« Vous verrez, Chrétiens, dans une ſeule
» vie, toutes les extrémités des choſes hu-
» maines, la félicité ſans bornes auſſi-bien
» que les miſeres, une longue & paiſible
» jouiſſance d'une des plus belles Couron-
» nes de l'Univers ; tout ce que peuvent
» donner de plus glorieux la naiſſance & la
» grandeur accumulé ſur une tête, qui en-
» ſuite eſt expoſée à tous les outrages de la
» fortune ; la bonne cauſe d'abord ſuivie de
» bons ſuccès, & depuis, des retours ſou-
» dains, des changemens inouis ; la rébel-
» lion long-tems retenue, à la fin tout-à-
» fait maîtreſſe ; nul frein à la licence ; les
» Loix abolies, la Majeſté violée par des
» attentats juſqu'alors inconnus ; l'uſurpation
» & la tyrannie ſous le nom de liberté ; une
» Reine fugitive qui ne trouve aucune re-
» traite dans trois Royaumes, & à qui ſa
» propre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu
» d'exil ; neuf voyages ſur Mer entrepris
» par une Princeſſe, malgré les tempêtes ;
» l'Océan étonné de ſe voir traverſé tant
» de fois en des appareils ſi divers & pour
» des cauſes ſi différentes ; un Trône indi-

» gnement renversé & miraculeusement ré-
» tabli.

Madame de Sévigné dans une de ses Lettres à Madame de Grignan.

« Je vous assûre, ma chere enfant, que » je songe à vous continuellement, & je » sens tous les jours ce que vous me dîtes » une fois qu'il ne falloit point appuyer sur » les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus, » on seroit toûjours en larmes, c'est-à-dire, » moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne » me blesse le cœur : toute votre chambre » me tuë ; j'y ai fait mettre un paravent tout » au milieu, pour rompre un peu la vûe : » une fenêtre sur ce dégré, par où je vous » vis monter dans le carosse de d'Hacque- » ville, & par où je vous rappellai ; je me » fais peur quand je pense combien alors » j'étois capable de me jetter par la fenêtre ; » car je suis folle quelquefois ; ce cabinet » où je vous embrassai sans sçavoir ce que » je faisois ; ces Capucins où j'allai entendre » la Messe ; ces larmes qui tomboient de » mes yeux à terre, comme si ç'eût été » de l'eau qu'on eut répanduë : Sainte Ma- » rie *, Madame de la Fayette, mon retour

* Couvent du Fauxbourg Saint Germain.

» dans cette Maiſon, votre appartement,
» la nuit & le lendemain, & votre premiere
» lettre & toutes les autres, & encore tous
» les jours & tous les entretiens de ceux qui
» entrent dans mes ſentimens : ce pauvre
» d'Hacqueville eſt le premier; je n'ou-
» blierai jamais la pitié qu'il eut de moi.
» Voilà donc où j'en reviens, il faut gliſſer
» ſur tout cela & ſe bien garder de s'aban-
» donner à ſes penſées, & aux mouvemens
» de ſon cœur.

M. Rouſſeau a bien peint les différens états de l'Homme:

Que l'Homme eſt bien, durant ſa vie,
Un parfait miroir de douleurs!
Dès qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.



Dans l'enfance, toujours des pleurs;
Un pédant porteur de triſteſſe;
Des Livres de toutes couleurs;
Des châtimens de toute eſpéce.



L'ardente & fougueuſe jeuneſſe
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtreſſe,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat;
L'ambition le ſollicite;
Richeſſes, dignités, éclat,
Soins de famille; tout l'agite.



Vieux, on le mépriſe, on l'évite,
Mauvaiſe humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Aſſiégent ſa caducité.

Bérénice toute occupée de Titus, en parle ainſi à ſa confidente:

De cette nuit, Phénice, as-tu vû la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces Aigles, ces Faiſceaux, ce Peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence.
Ciel! Avec quel reſpect & quelle complaiſance
Tous les cœurs en ſecret l'aſſûroient de leur foi!
Parle. Peut on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naitre,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître?

L'effet de l'Enumeration eſt de raſſembler devant les yeux, & de former un tout frappant de pluſieurs objets épars, dont l'imagination s'occuperoit à peine ſi elle ne les voyoit ainſi ramaſſés & réünis en un ſeul corps de tableau.

Toute la régle que l'on peut preſcrire ſur l'énumération, eſt de ne deſcendre dans aucun détail frivole, bas & ennuyeux, comme font Chicaneau & la Comteſſe dans la Comédie de M. Racine. C'eſt le ridicule ordinaire des Plaideurs qui aſſomment ſans pitié toutes les oreilles, du récit de leurs inextricables affaires. M. Racine l'a joué avec un art infini.

Section III.

De la Similitude.

La Similitude eſt un rapport de convenance qui ſe trouve entre deux objets que l'on compare enſemble

Exemples.

Dans Télémaque, c'eſt lui-même qui parle :

» A peine avois-je ainsi parlé, que ma » douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur » enyvré d'une folle paſſion ſecouoit preſque » toute pudeur, puis je me voyois plongé » dans un abîme de remords : pendant ce » trouble je courois errant çà & là dans le » ſacré bocage, ſemblable à une Biche qu'un » Chaſſeur a bleſſée ; elle court au travers » des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur, » mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la » ſuit par tout ; elle porte par tout avec elle » le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain » pour m'oublier moi-même, & rien n'adou» ciſſoit la plaie de mon cœur.

Dans le même Ouvrage, le jeune Idamante, victime malheureuſe du vœu indiſcret d'Idomenée ſon pere, eſt comparé à un Lys que le ſoc de la charrue a coupé.

Tel qu'un beau Lys au milieu des » champs coupé dans ſa racine par le tran» chant de la charrue, languit & ne ſe ſou» tient plus, il n'a point encore perdu cette » vive blancheur & cet éclat qui charme les » yeux, mais la terre ne le nourrit plus, & » ſa vie eſt éteinte ; ainſi le fils d'Idomenée, » comme une jeune & tendre fleur, eſt » cruellement moiſſonné dès ſon premier » âge.

M. Boſſuet dans l'Oraiſon Funebre de

la Reine d'Angleterre, fait cette comparaîſon admirable.

» Comme une colonne, dont la maſſe ſolide paroît le plus ferme appui d'un Temple ruïneux, lorſque ce grand Edifice qu'elle ſoutenoit, fond ſur elle ſans l'abattre; ainſi la Reine ſe montre le ferme ſoûtien de l'Etat, lorſqu'après en avoir longtemps porté le faix, elle n'eſt pas même courbée ſous ſa chûte.

M. Fréron dans ſon Ode ſur la bataille de Fontenoy, compare la Flandre (deſtinée à être toujours le théâtre de la guerre) avec ce fameux Prométhée dont les entrailles toujours renaiſſantes, ſont ſans ceſſe dévorées par un Vautour.

De meurtres affamé le Démon des batailles
De ſes barbares mains déchire tes entrailles:
Pour nourrir ſa fureur tu renais chaque jour;
Et ton ſort eſt pareil au deſtin déplorable
De ce fameux coupable
Immortel aliment de l'avide Vautour.

Il compare enſuite l'Armée Françoiſe répanduë dans la Flandre avec le débordement du Nil qui fertiliſe les campagnes en les inondant.

Que dis-je ? Contre toi quand Louis se déclare,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les repare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Tout le monde a été frappé de la justesse & de la noblesse de ces deux comparaisons.

Paraphrase du Pseaume premier, par M. Godeau.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruits, tous les ans, enrichit ses rameaux ;
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde :
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

Dans la Henriade, Chant VIII.

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux
Tel que dans nos jardins un Palmier sourcilleux ;
A nos Ormes touffus mêlant sa tête altiére,
Etale les beautés de sa tige étrangere :
Son casque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamans,

Dons chers & précieux, dont ſa fiere maîtreſſe
Honora ſon courage ou plûtôt ſa tendreſſe.

Dans le même Poëme, au même Chant ;

D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter :
Semblable au fier Lion qu'un Maure a ſçu dompter,
Qui, docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît ſoumet ſa tête horrible ;
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et ſemble menacer même en obéiſſant.

Tout le monde ſent que le mérite des comparaiſons ne peut conſiſter que dans leur exactitude & dans leur nobleſſe.

Section IV.

De la Différence.

LA diſſimilitude ou différence n'eſt rien autre choſe qu'une certaine contrariété qui ſe rencontre entre deux objets comparés soit que l'on compare enſemble deux objets actuellement différens, ſoit que l'on compare l'état préſent d'un ſeul objet avec ſon état paſſé.

EXEMPLES.

Dans l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet:

« Les Prêtres & les Religieux, zélés & » infatigables Pasteurs de ce troupeau affli- » gé, qui vivoient en Angleterre, pauvres, » errans, travestis, desquels aussi le monde » n'étoit pas digne, venoient reprendre » avec joie les marques glorieuses de leur » profession dans la Chapelle de la Reine: » & l'Eglise désolée, qui autrefois pouvoit à » peine gémir librement & pleurer sa gloire » passée, faisoit retentir hautement les Can- » tiques de Sion dans une terre étrangere. » Ainsi la pieuse Reine consoloit la capti- » vité des Fidéles, & relevoit leur espé- » rance.

M. Racine dans le premier Chœur de la Tragédie d'Esther.

Déplorable Sion! Qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiére, & de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire:
Sion, jusques aux Cieux élevée autrefois.
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée,
Puissai-je demeurer sans voix,

Si

Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

Le Prophéte Jérémie peint d'une maniere également forte & touchante l'affreuse désolation de cette Jerusalem, autrefois la plus brillante de toutes les Cités.

» Comment cette Ville autrefois si pleine » de peuple est-elle maintenant si solitaire? » Celle qui étoit si grande entre les nations « est devenue comme veuve; la Reine des » Provinces a été assujettie au tribut.

» Elle ne cesse point de pleurer pendant » la nuit, & ses joües sont trempées de ses » larmes. De tous ceux qui l'aimoient, il » n'y en a pas un qui la console: tous ses « amis l'ont traitée avec perfidie, & sont » devenus ses ennemis. . . . .

» Comment le Seigneur a-t'il couvert de » ténébres dans sa fureur la fille de Sion? » Comment a-t'il fait tomber du ciel en » terre la fille d'Israël qui étoit si éclatante, » & ne s'est-il pas souvenu au jour de sa » colere de celle où il avoit mis son marche-» pied? . . . . ,

» Les chemins qui conduisent à Sion sont » dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus » personne qui vienne à ses solemnités;

» toutes ses portes sont désolées ; ses Prê-
» tres ne font que gémir : ses Vierges sont
» dans la douleur, & elle est plongée dans
» l'amertume.

» Ses ennemis la dominent, ceux qui la
» haïssoient sont dans la prospérité, parce
» que le Seigneur l'a affligée à cause de ses
» iniquités : ses petits enfans ont été emme-
» nés captifs devant l'ennemi qui les chas-
» soit.

» Tout ce que la fille de Sion avoit de
» beau lui a été enlevé : ses Princes sont
» devenus comme des Béliers qui ne trou-
» vent point de pâturage, & ils ont marché
» destitués de force, devant l'ennemi qui
» les poursuivoit.

» Jerusalem en ces jours de son affliction,
» s'est souvenue de ses prévarications & de
» tout ce qu'elle avoit eu dans les siécles
» passés de plus désirable : elle s'en est sou-
» venue lorsque son peuple tomboit sous la
» main ennemie, sans qu'il y eût personne
» pour le secourir : ses ennemis l'ont vûe,
» & ils se sont mocqué de ses jours de re-
» pos.

» Jerusalem a commis un grand péché,
» c'est pourquoi elle est devenue errante &
» vagabonde : tous ceux qui l'honoroient
» l'ont méprisée, parce qu'ils ont vû son

» ignominie ; & elle a tourné ſon viſage en » arriere en gémiſſant.

» Tout ſon peuple eſt dans les gémiſſe- » mens, & cherche du pain : ils ont donné » tout ce qu'ils avoient de plus précieux » pour trouver de quoi ſoutenir leur vie. » Voyez, Seigneur, & conſidérez l'aviliſſe- » ment où je ſuis réduite. . . . .

. . . .

» Mes entrailles ſont émues, mon cœur eſt » renverſé dans moi-même, parce que je » porte la peine de ma révolte : l'épée tuë » mes enfans au-dehors, & je ne vois au- » dedans qu'une image de la mort. . . . .

. . . .

» Conſidérez, Seigneur, quel eſt le peuple » que vous avez traité de cette ſorte. Eſt-il » donc poſſible que les meres ſoient rédui- » tes à manger le fruit de leurs entrailles, » à manger de petits enfans qu'elles emmail- » lotoient ? Eſt-il poſſible que les Prêtres » & les Prophétes ſoient tués dans le Sanc- » tuaire même du Seigneur ?

» Les enfans & les vieillards ſont étendus » morts ſur la terre le long des ruës ; mes » vierges & mes jeunes hommes ſont tom- » bés ſous l'épée, vous les avez tués au » jour de votre fureur : vous les avez égor- » gés ſans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme » en un jour folemnel, pour m'épouvanter » de toutes parts : il ne s'eſt trouvé perſonne » qui pût s'échapper, & qui fût excepté » dans ce jour de la fureur du Seigneur.

Diſcours de Satan à Belzebuth, dans le Paradis perdu de Milton.

» Es-tu ce Chérubin qui protégeoit les » autres à l'ombre de ſes aîles ? Eſt-tu cet » Ange dont l'éclat éblouiſſoit les Cieux ? » Mais que tu lui reſſembles peu ! N'a gué- » res, une ligue mutuelle, une union de pen- » ſées & de deſſeins, la même eſpérance & » les mêmes périls t'ont joint avec moi dans » une entrepriſe glorieuſe. Hélas ! la miſére » nous unit aujourd'hui : tu vois dans quel » abîme & de quelle hauteur nous ſommes » tombés. La foudre a rompu nos légions. » Cruelles armes dont la force nous étoit » inconnue !

Dans la Tragédie de la mort de Céſar, Antoine ſe jette à genoux auprès du corps ſanglant de ce Héros, & s'écrie en s'adreſſant aux Romains qu'il haranguoit :

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte ;
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,

Que ſes aſſaſſins même adoroient à genoux,
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſoit trembler la terre,
Qui devoit enchaîner Babylone à ſon char;
Amis, en cet état connoiſſez-vous Céſar?

Ce n'eſt qu'en citant de pareils morceaux, qu'on peut les louer dignement.

Dans la même Tragédie Brutus pleure ſur la décadence de la Liberté Romaine.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte Patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus.
Quels reſtes, juſtes Dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne!
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore compare ainſi la clémence d'Alvarez avec la barbarie de Guſman & des Eſpagnols:

ZAMORE *à Alvarez.*

Mon pere! Ah! ſi jamais ta nation cruelle

Avoit de tes vertus montré quelque étincelle;
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui défolé,
Au-devant de leur joug fans peine auroit volé;
Mais, autant que ton ame eft bienfaifante & pure;
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue fa défaite au Gouverneur de Nymphée, en fe fervant avec beaucoup de fublimité de la diffimilitude:

MITHRIDATE *à Arbate.*
Enfin, après un an tu me revois, Arbate!
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le deftin,
Tenois entr'elle & moi l'Univers incertain.
Je fuis vaincu.

Madame Deshouliéres en mille endroits de fes charmantes Poëfies fe plaint de la décadence des fentimens parmi les jeunes gens.

De leurs déréglemens hiftoriens fidéles
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'eft point pour eux que font faites les loix;
Tant ils ont de mépris pour elles!

Daignent-ils nous rendre viſite ?
Les plus ombrageux des époux
N'en ſçauroient devenir jaloux.
Ce n'eſt point pour notre mérite ,
Leurs yeux n'en trouvent point en nous :
Ce n'eſt que pour parler de leur gain,de leur perte,
Se dire, que d'un vin qui les charmera tous,
On a fait une heureuſe & ſûre découverte ,
Se montrer quelques billets doux ,
Et ſe donner des rendez-vous.
Si par hazard quelqu'un d'entr'eux s'aviſe
D'avoir des ſentimens tendres , reſpectueux ,
Tout le reſte s'en formaliſe.
Il n'eſt , pour l'arracher à ce penchant heureux ,
Affront qu'on ne lui faſſe , horreurs qu'on ne lui diſe ,
Et l'on fait tant qu'enfin il n'oſe être amoureux.

Où ſont ces cœurs galans ? où ſont ces ames fieres ?
Les Nemours , les Montmorencis ,
Les Bellegardes , les Buſſis ,
Les Guiſes & les Baſſompieres ,
S'il reſte encor quelques ſoucis
Lorſque de l'Acheron on a traverſé l'onde ,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui ſe paſſe en ce monde.

Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples peut-être

On verroit la tendreſſe & le reſpect renaître
Que la débauche a ſçu bannir :
Mais des Deſtins impitoyables
Les arrêts ſont irrévocables
Qui paſſe l'Acheron ne le repaſſe plus :
Rien ne ramenera l'uſage
D'être galant, fidéle, ſage,
Les jeunes gens pour jamais ſont perdus.

. . . . . . Nos meres
Avoient-elles plus de pouvoir
Plus de beauté que nous, plus d'eſprit, plus d'adreſſe ?
Ah ! pouvons-nous penſer au tems de leur jeuneſſe
Et ſans honte & ſans déſeſpoir !
Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable,
L'eſprit, le reſpect & l'amour
Y répandoient ſur-tout un charme inexplicable,
Les innocens plaiſirs par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les ſoirs s'y trouvoient en foule,
Et les tranſports & les deſirs
Sans le ſecours de l'eſpérance
A ce qu'on dit, prenoient naiſſance
Au milieu de tous ces plaiſirs.

Ces

Cet heureux tems n'eſt plus, un autre a pris ſa pla-
ce,
Les jeunes gens portent l'audace
Juſques à la brutalité,
Il ſemble qu'ils nous faſſent grace
Quand ils ne nous font pas une incivilité.

Vous aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui ſuit ici nos demi-Dieux,
Ne vous plaignez jamais de votre deſtinée.
Il vaut mieux mille & mille fois
Avec vos rochers & vos bois
S'entretenir toute l'année,
Que de paſſer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes,
Des ours & des ſerpens de vos ſombres retraites
Le commerce eſt moins dangereux.

Les temps ont peu changé depuis cette Elégie; & je doute que Madame Deshouliéres, ſi elle vivoit aujourd'hui, corrigeât l'amertume de ſes plaintes.

C'eſt dommage qu'en général la verſification de cette Elégie ſoit un peu trop molle & trop lâche; les mœurs s'y trouvent peintes avec force & avec vérité; le tableau contraſtant de la galanterie de nos

Peres, a tout l'agrément capable de la faire regretter ; je ne ſçais s'il n'en faudroit rien rabattre.

J'ajouterai encor un exemple, moins pour éclaircir la matiere, que pour mettre un beau modéle devant les yeux.

HIPPOLYTE *à Aricie.*

Moi qui contre l'Amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages ;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente,
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante :
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Préſente, je vous fuis ; abſente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche & ne me trouve plus :
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.

Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les Bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

La différence dont nous parlons ici a quelque rapport avec la figure nommée *Anthiteſe*, comme auſſi la ſimilitude avec la figure appellée *Paralleles*. Nous traiterons de ces deux figures dans la ſuite.

Section V.

Des Circonſtances.

Les circonſtances ſont d'un très-grand uſage dans l'Art Oratoire; elles expoſent le véritable état des choſes; ce ſont elles qui diſtinguent, qui caractériſent, qui rendent mépriſables où héroïques, vertueuſes ou criminelles, les actions des hommes.

Médée embraſant le Palais de Creüſe, égorgeant ſes propres enfans aux yeux de Jaſon leur pere, eſt ſans doute une femme impitoyable, une mere dénaturée; mais la douleur & le déſeſpoir qui la dévorent, ſon amour violent pour un perfide qu'elle a rendu poſſeſſeur de la Toiſon d'Or, pour qui elle a abandonné ſon pere

& sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pelias & Absyrthe son propre frere ; la honte de se voir préférer une rivale, les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalousie & de rage, qui la déchirent ; toutes ces circonstances changent l'espéce. Ses crimes passés semblent excuser ses crimes présens (si cependant un crime peut en excuser un autre.)

Oreste paroît inexcusable de lever un bras parricide sur Clitemnestre sa mere ; mais elle-même s'étoit souillée du sang d'Agamemnon. C'est la piété qui rend Oreste impie ; il venge un pere, & sur qui ? Sur une mere. Mais quoi ! tout paroissoit légitime chez les Payens, à quiconque vengeoit un pere.

Progné plongeant le coûteau dans le sein du jeune Ithis son fils, semble révolter la nature ; mais l'outrage sanglant que Terée vient de faire à sa sœur Philomele, à son pere Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, & lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus son fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Terée. Le silence de sa sœur, plus fort que les cris & que les larmes de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomele qui immole Ithis par les mains de Progné : son crime envisagé de

cette maniere, reçoit quelque excuse ; mais Ovide lui rend toute son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'attend point à son malheur, entre, salue sa mere avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ses petits bras, se jette à son col, l'embrasse, lui fait mille caresses enfantines. Progné ne peut soutenir ce spectacle ; elle s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, sa colere se désarme, sa fureur l'abandonne ; elle alloit céder. Pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité ?

D'un autre côté, le Suicide chez les Payens étoit une action héroïque digne de l'Apothéose ; cependant, Néron réduit aux dernieres extrémités, devenu l'objet de l'exécration publique, poursuivi par une armée victorieuse que la vengeance anime, déclaré ennemi du Sénat & du Peuple Romain, & comme tel condamné aux tourmens les plus cruels & les plus ignominieux ; Néron est-il un Héros (je dis dans le systême des Payens) lorsque pour dérober sa tête à l'infamie qui le menace, il est obligé d'emprunter une main étrangere pour pousser la sienne ? Ces exemples font voir combien les circonstances servent à caractériser les choses : donnons-en d'autres qui fassent

voir la maniere de tirer parti des circonstances.

Philoctete à Telemaque.

« Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa
» Patrie, comme le seul homme qui puisse
» venger la Gréce, & puis l'abandonner
» dans cette isle déserte pendant son som-
» meil ; car ce fut pendant mon sommeil
» que les Grecs partirent. Jugez quelle fut
» ma surprise & combien je versai de larmes
» à mon réveil, quand je vis les vaisseaux
» fendre les ondes. Hélas ! cherchant de
» tous côtés dans cette Isle sauvage & hor-
» rible, je n'y trouvai que la douleur.

« En effet, il n'y a ni port, ni commerce,
» ni hospitalité, ni homme qui y aborde vo-
» lontairement ; on n'y voit que les malheu-
» reux que les tempêtes y ont jettés, & on
» n'y peut espérer de société que par des
» naufrages : encore même ceux qui ve-
» noient en ce lieu n'osoient me prendre
» pour me ramener ; ils craignoient la co-
» lere des Dieux & celle des Grecs. Depuis
» dix ans je souffrois la douleur, la faim ;
» je nourrissois une plaie qui me dévoroit ;
» l'espérance même étoit éteinte dans mon
» cœur.

Combien les horreurs d'une ſi effroyable ſolitude ne devoient-elles pas aigrir ſes maux & ſa douleur !

Dans le Pſeaume 55. il ſemble que le Roi Prophéte nous repréſente dans Abſalon l'ingratitude des pécheurs.

« C'eſt vous, ingrat ! qui me combattez, » vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi, qui » conduiſiez mes Troupes, & qui étiez mon » intime ami ; vous preniez à ma table une » nourriture délicieuſe, & vous marchiez » avec moi dans la Maiſon de Dieu, ſans » avoir d'autre volonté que la mienne.

Dans la Tragédie de Bajazet, Roxane meſure l'ingratitude de ce Prince ſur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir ſi cruellement, dit-elle :

Moi, qui de ce haut rang qui me rendoit ſi fiere,
Dans le ſein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés,
Après tant de bontés, de ſoins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne ſçaurois jamais prononcer que tu m'aimes !
Mais dans quel ſouvenir me laiſſai-je égarer ?
Tu pleures, malheureuſe ! ah ! tu devois pleurer,
Lorſque d'un vain deſir à ta perte pouſſée
Tu conçus de le voir la premiere penſée.

Mithridate diminuë la honte de sa défaite par ce détail éloquent des circonstances dont elle avoit été accompagnée.

Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage ;
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés ;
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
Le désordre par tout redoublant les allarmes ;
Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

Dans la premiere Tragédie de M. de Crébillon, Idomenée pour excuser l'indiscrétion de son vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché :

Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vûe ;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers :
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abime profond jusques au Ciel poussées,

Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin? ... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même....
Pour appaiser les Dieux, je priai.... Je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! J'en frémis....
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse:
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.

Dans la Tragédie de M. de Voltaire, qui a pour titre, *la mort de Cesar*, Antoine parle ainsi aux Romains de ce Héros:

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus! ... Où suis-je? O Ciel! O crime! O barbarie!
Chers amis, je succombe; & mes sens interdits....
Brutus!.. Son assassin... Ce monstre étoit son fils.

Le forfait de Brutus & de Caſſius eût été moins horrible, s'ils n'euſſent point dû leur vie à Céſar.

Toute la mécanique de ces lieux oratoires conſiſte à donner par le moyen de la définition une idée exacte de l'objet de ſon diſcours, à en bien diſtribuer toutes les parties par le moyen de l'énumeration; à examiner & faire valoir tous les rapports & toutes les contrarietés qui peuvent ſe rencontrer entre le ſujet qu'on traite, & quelque autre ſujet; enfin à inſiſter ſur les circonſtances qui caractériſent ce ſujet, & le diſtinguent de tout autre.

CHAPITRE IV.

Des Lieux Oratoires extérieurs.

ON les appelle extérieurs, parce que ce ſont des ſecours que l'Orateur puiſe hors de ſon ſujet; tels ſont pour l'Orateur de la chaire, l'Ecriture Sainte, les Conciles, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, les Péres de l'Egliſe, &c. Pour l'Orateur du Barreau, les Loix, les Coutumes, les Arrêts, les Ordonnances, &c. Pour le Diſſertateur,

les Autorités les plus respectables qui puissent appuyer son opinion : pour tous les autres, les lieux oratoires extérieurs se réduisent à la seule imitation.

De l'Imitation.

L'imitation est l'art de faire des larcins adroits & ingénieux à de bons Auteurs, soit anciens, soit modernes, sans tomber dans le défaut de plagiaire & de copiste.

Les bons Auteurs vous fournissent des pensées & des expressions. Si vous prenez les pensées, enrichissez-les, perfectionnez-les, s'il est possible, & sur-tout produisez-les sous des expressions nouvelles & qui vous soient propres. Si vous vous accommodez des expressions, qu'elles vous servent à faire d'heureuses allusions, des applications ingénieuses, &c. Il y a encore une autre maniere d'imiter plus générale que ces deux-ci, & dans laquelle il entre plus d'art. C'est lorsque l'on prend tellement le génie, le style & le caractere d'un Auteur, & que l'on se transforme, pour ainsi dire, tellement en lui, que l'imitateur & le modéle semblent n'être plus qu'un même Ecrivain, quoi qu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reste, quel-

que maniere d'imiter que vous adoptiez ; tâchez de ſurpaſſer vos modéles, de les égaler du moins ; ſoyez original même en imitant. C'eſt ainſi que l'illuſtre Deſpréaux a ſu quelquefois laiſſer après lui dans la carriére ſatyrique, Horace & Juvenal, ces maîtres fameux dont il avoit d'abord ſuivi les traces.

Voici quelques exemples de la maniere dont on peut imiter.

Horace avoit dit en parlant de la Mort :

« La Mort frappe également aux ſuperbes Palais des Rois & aux humbles chaumieres des pauvres.

Voyez avec quelle grace, Malherbe a rendu cette penſée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix ;
Et la garde qui veille aux barriéres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Horace avoit dit :

» L'argent, tel qu'un Roi puiſſant, diſ-
» penſe toutes les ſaveurs; il fait trouver
» une femme pourvûë d'une riche dot; il
» donne du crédit dans le monde, des amis,
» de la naiſſance même, & de la beauté à
» ceux qui n'en ont pas. Soyez opulent, la
» douce éloquence coulera de vos lé-
» vres, les graces prendront ſoin de vous
» orner.

M. Boileau a encore enchéri ſur Horace :

Quiconque eſt riche, eſt tout; ſans ſageſſe il eſt ſage;
Il a, ſans rien ſavoir, la ſcience en partage;
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang;
Il eſt aimé des Grands, il eſt chéri des Belles:
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Corneille avoit dit aſſez plattement, ce me ſemble.

Par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toute ſorte d'Etats,
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſçauroit changer ſans lui faire une injure

Telle eſt la loi du Ciel, dont la ſage équité
Seme dans l'Univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Perſans veulent des Souverains,
Et le ſeul Conſulat eſt bon pour les Romains.

On me permettra bien de rire du ſtyle ſingulier de ces Vers, & de réſerver mon admiration pour ce tour plus noble, que M. de Voltaire a ſçu donner au même fond d'idées.

Chaque état a ſes loix
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des Maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entiere eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus,
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.

Pſeaume trente-ſixiéme:

» J'ai vû l'impie élevé comme les Cédres

» du Liban; j'ai paſſé, il n'étoit déja plus;
» je l'ai cherché, je n'ai pas même trouvé
» la place où il étoit.

M. Racine, Tragédie d'Eſther:

J'ai vû l'impie adoré ſur la terre;
Pareil au Cédre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux:
Il ſembloit, à ſon gré, gouverner le tonnerre;
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus:
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

Le même M. Racine a été très-bien imité par M. de Voltaire. Voici les paſſages de l'un & de l'autre:

ESTHER *à Eliſe.*

Dieu tient le cœur des Rois entre ſes mains puiſſantes;
Il fait que tout proſpere aux ames innocentes.
Tandis qu'en ſes projets l'orgueilleux eſt trompé,
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

M. de Voltaire, dans le Poëme de la Henriade:

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années.

Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

Ces exemples ſuffiſent pour faire voir de quelle maniere on peut imiter. Je ferai ſeulement une réflexion au ſujet du morceau de Corneille, embelli par M. de Voltaire, qui pourroit donner lieu de conclure précipitamment que le mauvais peut être imité auſſi bien que le bon ; mais il faut obſerver que ce morceau n'a été imité que parce que les penſées en ſont excellentes, & méritoient en effet d'être revêtuës du tour noble, élégant & harmonieux dont M. de Voltaire les a enrichies. Voyons préſentement quels ſont les guides les plus ſûrs qu'on puiſſe prendre, pour ne pas s'égarer dans la carriere de l'éloquence.

M. Boſſuet eſt l'Aigle des Orateurs. Quelle élévation de penſées ! Quelle force d'expreſſions ! Quelle profondeur de doctrine ! Quel enchaînement de grandes vérités exprimées, s'il ſe peut, d'une maniere encore plus grande ! Il y a des Orateurs dont l'éloquence eſt plus pure, plus ornée, plus châtiée, mieux ſoutenue ; mais aucun ne prend un eſſor auſſi ſublime. Les plus célébres, après lui, ſont M. de Fénélon ſon rival & un peu ſon inférieur ; M. Flêchier,

ſi connu par ſes belles Oraiſons funébres & par l'élégante délicateſſe de ſon ſtyle; M. Maſcaron, Evêque de Tulle; le Pere Bourdaloue, le Peré Cheminais, le Pere de la Rue; mais ſurtout M. Maſſillon.

Pour l'éloquence du Barreau, nous avons Meſſieurs Patru, le Maître, le Normant, Cochin & tant d'autres qui ſont encore aujourd'hui l'ornement & la gloire du Barreau François. Mais je ne puis citer de meilleur modéle que le mémoire pour M. de la Bourdonnais, ouvrage comparable aux plus éloquens plaidoyers de Cicéron pour d'illuſtres accuſés.

Meſſieurs Corneille, Racine, Crébillon & Voltaire, tiennent, ſans contredit, le rang le plus diſtingué parmi les Poëtes Tragiques. Sans prétendre apprécier le mérite de ces quatre divins Auteurs, je me contente de les admirer chacun dans le génie & le goût qui lui eſt propre, ſans faire entr'eux aucune comparaiſon. Meſſieurs Campiſtron, de la Foſſe & Duché, ont auſſi quelques beautés particulieres qu'on peut admirer & imiter. On peut aſſurer qu'aucun Auteur n'eſt comparable à Moliere dans le genre comique: Regnard en approche beaucoup dans le Joüeur, dans le Légataire, dans les Ménechmes, & même

dans ses Farces. Le Grondeur, la Pupille sont des Pieces charmantes ; l'Indiscret & le Méchant sont peut-être les deux Pieces les mieux écrites & les plus remplies de jolis détails que nous ayons au Théâtre ; Melanide, le Préjugé à la Mode, l'Ecole des Meres, l'Ecole des Amis, l'Enfant Prodigue, sont des Pieces très-estimables dans un genre très-estimé, quoique très-attaqué.

M. Rousseau a porté la Poësie lyrique au plus haut dégré de perfection où elle puisse être poussée. Nous n'avons de Poëme-Epique que la Henriade, & de bon Roman Poëtique que Télemaque.

Pour la Poësie badine & légere ; Fables, Satyres, Epîtres, Stances, Idylles, Epigrammes, Rondeaux, Balades, Madrigaux, Epithalames, Triolets, Chansons, &c. nous avons M. Rousseau, M. de Fontenelle, le Marquis de la Fare, l'Abbé de Chaulieu, Madame Deshoulieres, M. de Voltaire, &c.

On ne peut trop se nourrir de la lecture de M. Despréaux, ce grand Maître en tout genre de Poësie, & du célébre la Fontaine, dont les ouvrages sont marqués au vrai coin de l'esprit, du bon goût, de l'enjouement, de la délicatesse & de la simplicité la plus ingénieuse? Si tous les Auteurs mo-

dernes avoient auſſi inconteſtablement ſurpaſſé les anciens, chacun dans leur genre, que M. de la Fontaine l'a fait dans le ſien, la fameuſe queſtion de la prééminence entre les anciens & les modernes ſeroit bien-tôt décidée.

Quiconque, ſans vouloir courir la carriere du Théâtre, ſe ſentira la noble émulation de peindre les mœurs, pour les corriger, prendra pour modéle la fécondité, l'énergie & les agrémens infinis de la Bruyere.

Madame de Lambert dans ſes diſſertations charmantes, joint partout la grace à la préciſion, & l'abondance des idées à l'énergie du ſtyle. Elle ſçait orner un ingénieux paradoxe des couleurs les plus ſpécieuſes; ſes penſées ſur les femmes ſont ſi fines, ſi délicates, qu'elles mériteroient d'être vrayes.

Pour le Style Epiſtolaire, nous n'avons point de meilleur modéle que Madame de Sévigné. C'eſt la Mere des graces & des ſentimens; ſes narrations ſont vives, ſes tableaux animés, ſon enjoüement noble, ſes plaiſanteries agréables, ſes réflexions ſolides, ſon imagination variée, brillante & féconde; perſonne ne peint plus vivement les idées; on voit tout ce qu'elle dit,

J'avoue que je ne ſouſcris point du tout au ſentiment de quelques Cenſeurs, qui condamnent les fréquens témoignages de cette violente tendreſſe pour ſa fille, qui éclate dans toutes ſes lettres, & qui eſt exprimée par les termes les plus forts & les plus paſſionnés; cette tendreſſe pour une fille aimable eſt ſi juſte, l'abſence doit ſi naturellement la redoubler, qu'il me ſemble qu'on ne tarde gueres à ſe mettre à la place de Madame de Sévigné, & à aimer Madame de Grignan preſqu'autant qu'elle-même. Bien loin de blâmer ce ſentiment ſi légitime & ſi naturel, j'admire au contraire cette abondance, cette prodigieuſe variété de tours ingénieux dont elle ſe ſert pour l'exprimer : dire les mêmes choſes d'une façon toujours ſi différente, n'eſt-ce pas dire des choſes nouvelles?

» Mon cœur ou à droite, ou à gauche, » (dit-elle à cette chere fille) eſt tout plein » de vous. Si vous me demandez ce que je » ſens dans ce carroſſe charmant; je penſe » à ma chere enfant, je m'entretiens de la » tendre amitié que j'ai pour elle, de celle » qu'elle a pour moi.... de la providence » qui nous ſépare.... de la triſteſſe que j'en » ai.... C'eſt ſur ces ſéparations ſi terribles » que je ne ſuis pas ſoumiſe comme je de- » vrois; je regrette ce que je paſſe de ma

» vie ſans vous, & j'en précipite le reſte » pour vous retrouver, comme ſi j'avois » bien du tems à perdre.

» Enfin, ma chere fille, vous ne voulez » pas que je pleure de vous voir à mille » lieuës de moi; vous ne ſçauriez cepen- » dant empêcher que cet ordre de la Pro- » vidence ne me ſoit bien dur, & bien ſen- » ſible; je ne m'accoutumerai de long-tems » à cet éloignement...... je ne veux point » vous donner un mauvais exemple, ni » ébranler votre courage par le récit de » mes foibleſſes; conſervez toute votre » raiſon : jouiſſez de la grandeur de votre » ame pendant que je m'aiderai, comme je » pourrai, de toute la tendreſſe de la mien- » ne.

» Me voici dans un lieu, ma fille, qui eſt » le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de » votre départ le plus abondamment, & le » plus amérement; la penſée m'en fait en- » core treſſaillir...... Ma chere enfant, je » n'en puis plus, votre ſouvenir me tue en » mille occaſions. J'ai penſé mourir dans » ce jardin où je vous ai vûe mille fois : je » ne veux point vous dire en quel état je » ſuis; vous avez une vertu ſévere qui n'en- » tre point dans la foibleſſe humaine. Il y

» a des jours, des heures, des momens où » je ne ſuis pas la maîtreſſe; je ſuis foible, » & ne me pique point de ne l'être pas.

» Hélas! ma chere enfant, il y a plus » d'un an que je ne vous ai vûe : je ſens » vivement cette abſence; & vous, ma » fille, n'y penſez-vous point quelquefois » un petit moment?

» Je ne vous parle point aujourd'hui de » ma tendreſſe, c'eſt que je ne vous aime » pas.

» Adieu, mon enfant: je vous défie de » pouvoir comprendre combien je vous » aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je penſerai » à vous ſans ceſſe, & peut être trop ten- » drement. Il eſt bien difficile que je re- » voye ce lieu, ce jardin, ces allées, ce pe- » tit pont, cette avenuë, cette prairie, ce » moulin, cette petite vûe, cette forêt, ſans » penſer à ma très chere enfant.

» Adieu, ma chere enfant, vous dirai-je » que je vous aime? Il me ſemble que c'eſt » une choſe inutile. Vous le croyez aſſu- » rément.

» Je fonds en larmes en lisant vos Lettres ; il semble que mon cœur veüille se fendre par la moitié ; il semble que vous m'écriviez des injures, ou que vous soyez malade, ou qu'il vous soit arrivé quelque accident ; & c'est tout le contraire : vous m'aimez, ma chere enfant, & vous me le dites d'une maniere que je ne puis soutenir sans des larmes en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune avanture fâcheuse ; & lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut-être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, & vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une tendresse & une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui sçavent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, ma chere enfant, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous ; c'est ce que les Dévots appellent une pensée habituelle : c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir......

« Adieu, ma chere enfant, l'unique » passion de mon cœur, le plaisir & la dou» leur de ma vie; aimez-moi toûjours, c'est » la seule chose qui me peut donner de la » consolation.

« Vous comprenez bien, ma Belle, que » de la maniere dont vous m'écrivez, il » faut que je pleure en lisant vos Lettres. » Joignez à la tendresse & à l'inclination » naturelle que j'ai pour votre personne, » la petite circonstance d'être persuadée » que vous m'aimez, & jugez de l'excès » de mes sentimens. Méchante, pourquoi » me cachez-vous quelquefois de si pré» cieux trésors? Vous avez peur que je ne » meure de joye, mais ne craignez-vous » point aussi que je ne meure du déplaisir » de croire voir le contraire? .... Ah! » mon enfant, que je voudrois bien vous » voir un peu, vous entendre, vous em» brasser, vous voir passer, si c'est trop » que le reste! hé bien! par exemple, voilà » de ces pensées ausquelles je ne résiste pas; » je sens qu'il m'ennuye de ne vous plus » avoir; cette séparation me fait une dou» leur au cœur & à l'ame, que je sens com» me un mal du corps.

» Je

« Je vous écris au bout de cette allée » ſombre que vous aimez, aſſiſe ſur ce ſiége » de mouſſe, où je vous ai vûe quelque- » fois couchée : mais, mon Dieu ! où ne » vous ai-je point vûe ici & de quelle » façon toutes ces penſées me traverſent- » elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, » point de lieu, ni dans la maiſon, ni dans » l'Egliſe, ni dans le pays, ni dans le jar- » din, où je ne vous aye vûe ; il n'y en a » point qui ne me faſſe ſouvenir de quelque » choſe : de quelque maniere que ce ſoit, « je vous vois, vous m'êtes préſente, je » penſe & repenſe à tout ; ma tête & mon » eſprit ſe creuſent ; mais j'ai beau tourner, » j'ai beau chercher ; cette chere enfant, » que j'aime avec tant de paſſion, eſt à deux » cent lieues de moi, je ne l'ai plus : ſur » cela je pleure ſans pouvoir m'en empê- » cher. Voilà qui eſt bien foible ; mais pour » moi je ne ſçais point être forte contre une » tendreſſe ſi juſte & ſi naturelle...... Je » vous prie de ne point parler de mes foi- » bleſſes, mais vous devez les aimer, & » reſpecter mes larmes, puiſqu'elles vien- » nent d'un cœur tout à vous...... Adieu, » ma chere petite, voilà tout ce que vous » aurez de Livry. Si j'avois eu la force de » ne vous y point écrire, & de faire un ſa-

» crifice à Dieu de tout ce que j'y ai fenti ;
» cela vaudroit mieux que toutes les péni-
» tences du monde : mais au lieu d'en faire
» un bon ufage, jai cherché de la confola-
» tion à vous en parler. Ah ! ma fille, que
» eela eft foible & miférable !

« Ma fille, aimez-moi donc toûjours ;
» c'eft ma vie, c'eft mon ame que votre
» amitié ; je vous le difois l'autre jour, elle
» fait toute ma joye & toutes mes douleurs.
» Je vous avouë que le refte de ma vie eft
» couvert d'ombre & de trifteffe, quand je
» fonge que je la pafferai fi fouvent éloignée
» de vous.

Je ne conçois point du tout la délicateffe de ceux qui peuvent trouver fades de femblables répétitions.

J'ai pris plaifir à accumuler toutes ces formules de fentiment pour faire voir en combien de diverfes maniéres une Plume éloquente & féconde peut tourner agréablement une même chofe.

Les charmantes Lettres Peruviennes, (un des plus jolis ouvrages que l'imagination d'une femme ait encore produits,) font des modéles parfaits de la naïveté la plus ingénieufe, & de cet art fingulier que nous venons d'admirer daus Madame de Sevigné,

de peindre le ſentiment avec la vivacité la plus capable de l'inſpirer : elles ont ſur les Lettres de Madame de Sevigné l'avantage de ſe rapporter à un même objet, d'être toutes liées les unes aux autres, de porter l'intérêt par dégrez juſqu'à ſon comble, & de former un corps d'ouvrage complet.

Après avoir parlé des Sevignés, des Lamberts & des Grafignys, il me paroît aſſez inutile de citer les Voitures, les Balzacs & les Bourſauts, quoique ces Auteurs ne ſoient aſſûrément point ſans mérite.

Voilà ces Lieux Oratoires dont les Rhéteurs font tant de bruit, & dans leſquels ils font conſiſter toute l'éloquence, au lieu que ſes véritables ſources ſont l'eſprit, le goût & la connoiſſance du cœur humain.

Il faut cependant conſiderer qu'il y a des ouvrages dont l'éloquence particuliere doit néceſſairement être puiſée dans de certaines ſources : un ſermon où on ne mettroit en œuvre ni l'Ecriture ni la Tradition, & dans lequel on ſubſtitueroit des traits purement moraux aux vérités évangeliques, ne ſeroit pas un bon ouvrage dans ſon eſpéce, non plus qu'un Plaidoyer dont les principes & les raiſonnemens n'auroient d'autre ſource qu'une imagination ſyſtématique, rébelle à l'autorité des Loix.

Les dissertations sont encore un genre d'ouvrage asservi aux autorités ; il faut donc faire un choix judicieux des plus respectables, ne les point trop accumuler, les placer à propos, les présenter dans le jour le plus favorable à l'opinion qu'on veut faire valoir.

A l'égard de l'imitation, il y a une régle générale à observer, c'est de n'entreprendre jamais de composer, sans avoir bien nourri, bien pénétré son ame de la lecture des meilleurs Auteurs, & sans avoir allumé son feu au flambeau de leur génie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la Diſpoſition.

CE n'eſt point aſſez d'avoir, par le ſecours de l'invention, trouvé des raiſons ſolides & convaincantes, la force & la beauté du diſcours conſiſtent moins dans ces raiſons, que dans un certain arrangement juſte, naturel & régulier de toutes les parties qui le compoſent. La confuſion eſt plus inſupportable dans un diſcours que par tout ailleurs. Quelques belles, quelques vives que ſoient vos penſées, ſi elles n'ont cette proportion & cette ſymétrie que demande & qu'inſpire la nature, il n'en réſultera qu'un cahos rebutant, qu'une maſſe informe faite pour choquer & pour déplaire. Il en eſt d'un diſcours comme d'un ouvrage d'architecture ; les raiſons, les argumens en ſont les matériaux : figurez-vous tous ces matériaux confuſément épars, renverſés les uns ſur les autres, les pierres & la charpente, l'or & le marbre confondus enſemble, ce

cahos, ce mêlange ne préſentera qu'un ſpectacle déſagréable & qu'une idée de rüine. C'eſt l'élégante conſtruction de ces matériaux qui forme le bel édifice; c'eſt auſſi la diſpoſition bien ménagée de toutes les parties de l'oraiſon, qui forme le beau diſcours.

Ces parties d'oraiſon ſont l'exorde qui renferme la propoſition, enſuite la narration, la confirmation qui renferme la réfutation; enfin, la peroraiſon ou concluſion.

C'eſt la nature elle-même qui a tracé & dirigé ce plan; l'art ne fait que lui prêter ſon ſecours. L'ordre naturel demande, 1°. que l'Orateur commence à gagner la bienveillance & l'attention de ſes auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréble idée de ſon ſujet & de ſa perſonne même: 2°. qu'il expoſe ce ſujet d'une maniere claire, ornée & intereſſante: 3°. qu'il confirme par de ſolides preuves tout ce qu'il a avancé; qu'il réfute tous les argumens qu'on peut lui oppoſer; qu'il éclairciſſe les difficultés principales qu'on lui peut faire: 4°. qu'il accumule ſur la fin les figures les plus pathétiques, ſi ſon but eſt de toucher, ou qu'il raſſemble avec vivacité tous ſes moyens dans une courte récapitulation, pour entrainer l'eſprit de ſes Juges, ſi ſon objet eſt de perſuader.

Cette diſtribution des parties d'Oraiſon regarde plus particulierement, comme on voit, les ouvrages du Barreau que toute autre eſpéce d'ouvrages. On ſent bien en effet que dans un Poëme Epique, par exemple, ou dans un Poëme Dramatique, il n'eſt queſtion ni de Confirmation, ni de Peroraiſon ; cependant les détails de ces ſortes d'ouvrages nous fourniront indifféremment des exemples de toutes les Parties d'Oraiſon. Voyons quels ſont les devoirs de l'exorde.

CHAPITRE II.

De l'Exorde.

L'Exorde eſt au diſcours oratoire, ce que la tête eſt au corps humain ; c'eſt ce qu'il y a de plus apparent & de plus ſenſible : c'eſt ce que l'auditeur écoute le plus attentivement, c'eſt ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent, ſi un exorde eſt bon, il aveugle l'auditeur ſur les défauts du reſte de l'ouvrage ; s'il eſt mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans ſa diſgrace, quelque bon que cet ouvrage puiſſe être d'ail-

leurs ; tant eſt grande la force des premieres impreſſions ; tant eſt irrévocable le premier jugement que l'eſprit humain a porté.

L'exorde en général doit être ſimple & modeſte ; c'eſt en prenant d'abord un ton ſoumis & reſpectueux, que l'Orateur peut s'inſinuer par dégrés dans les eſprits & s'en rendre enſuite le maître. Un Orateur impétueux qui débute par des foudres & des éclairs, ſouleve contre lui l'auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéreſſent bien plus volontiers pour les foibles & pour les pauvres, que pour les riches & pour les puiſſans. Un Orateur par la même raiſon qui ſe préſente d'un air modeſte & timide eſt bien plus favorablement écouté, que celui qui ſe préſente d'un air aſſuré & triomphant. Cette timidité flatte l'amour-propre des auditeurs, en leur donnant une preuve ſenſible de leur ſupériorité.

Après la mort d'Achille, Ajax prétendit que les armes de ce Héros lui étoient dûes. Ulyſſe entra en concurrence avec lui ; l'un & l'autre expoſe ſes prétentions en préſence des Princes confédérés. Ajax, Guerrier vaillant, mais mauvais Orateur, dit tout ce qu'il faut préciſément pour indiſpoſer l'eſprit de ſes Juges ; il s'emporte, il éclate, il

ſemble leur reprocher les ſervices qu'il leur a rendus, & leur injuſtice & leur ingratitude.

» Grands Dieux, s'écrie-t-il, c'eſt à la » vûe de la flotte que nous plaidons, & c'eſt » un Ulyſſe qu'on oſe mettre en paralléle » avec moi! Mais ce lâche a-t-il pû tenir » devant Hector, lorſque ce fier Troyen » portoit le feu dans nos vaiſſeaux? C'eſt » moi qui arrêtai ce terrible ennemi & qui » le repouſſai; c'eſt à moi qu'on doit la con- » ſervation de la flotte. « Ce bruſque emportement convient fort au caractere violent & furieux d'un ſoldat farouche, tel qu'Ajax: mais il étoit bien peu propre aſſurément à lui rendre ſes Juges favorables.

Ulyſſe n'étoit pas à beaucoup près auſſi hardi ni auſſi courageux, mais c'étoit le plus ruſé & le plus éloquent de tous les Grecs; il prend d'abord le ton le plus modéré & les manieres les plus engageantes, il fait paroître un reſpect infini pour ſes Juges, un dévoüement entier à la cauſe commune, & une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

» Illuſtres Grecs, dit-il, ſi vos vœux & » les miens euſſent été exaucés, ces armes » ne ſeroient point la matiere d'une ſi triſte » conteſtation; vous les poſſéderiez encore,

» cher Achille, & nous joüirions du bon-
» heur de vous posséder vous-même. Mais
» puisqu'un sort fatal nous enléve ce Héros,
» (poursuit-il, en faisant semblant d'essuyer
» ses larmes) qui peut à plus juste titre, pré-
» tendre aux armes du grand Achille, que
» celui qui a procuré aux Grecs cet invin-
» cible Guerrier ?

La comparaison de ces deux exemples fait connoître en quoi consiste l'artifice de l'exorde : mais cette modération, ce sang froid, ces mouvemens si doux & si adroitement concertés ne conviennent pas à toute sorte de sujets. Il est des conjonctures où un mouvement éclatant & impétueux produit un très-bon effet.

Il y a donc deux sortes d'Exorde ; le brusque & le tempéré : le brusque est fait pour les passions véhémentes & pour les grands événemens. L'Orateur agité de pensées tumultueuses éclate tout-à coup, & saisit ses auditeurs par un enthousiasme violent & imprévû.

EXEMPLES.

Exorde de la premiere Catilinaire de Ciceron.

» Jusqu'à quand enfin, Catilina, abuse-

» ras-tu de notre patience ; jusqu'à quand ta » hardiesse effrenée & furieuse bravera-t-elle » notre juste ressentiment ? Quoi ! ni la garde qui veille à la sûreté publique, ni la » crainte du peuple, ni ton arrêt déja prononcé dans le cœur de tous les gens de » bien, ni le respect dû à ce lieu sacré, ni » l'aspect de ces augustes Sénateurs n'ont » pû ébranler ton insolente audace ! Ne » vois-tu pas que tes complots perfides sont » dévoilés, que la conjuration est découverte ; qu'aucun de nous n'ignore ce que » tu as fait cette nuit, & la nuit précédente, » à quelle coupable assemblée tu as présidé, » Quelle résolutions plus coupables encore » y ont été prises ? O temps ! ô mœurs ! Le » Sénat le sçait, le Consul le voit, & ce » traître respire ! Que dis-je ? Il respire ! Il » met dans le Sénat un pied téméraire ; il » prend part aux délibérations de ce Corps » vénérable ; il jette sur chacun de nous des » regards sanguinaires ; il marque de l'œil la » place où il veut enfoncer le poignard !

Dans l'Oraison funébre de Madame la Duchesse d'Aiguillon :

» Qu'attendez-vous de moi, Messieurs ? » & quel doit être aujourd'hui mon ministére ? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni

» donner à de fausses vertus de fausses louan-
» ges. Malheur à moi, si j'interrompois les
» sacrés Mystéres pour faire un éloge pro-
» fane, si je mêlois l'esprit du monde à une
» cérémonie de Religion, & si j'attribuois
» à la force ou à la prudence de la chair, ce
» qui n'est dû qu'à la Grace de Jesus-Christ.

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore souffle ainsi l'esprit de vengeance dans le cœur des Américains.

Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent Vainqueur;
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans, Dieux vains de nos vastes Contrées,
A des Dieux ennemis vous les avez livrées!
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon Pays & mon Trône, & vos Temples & vous.

ZOPIRE *à Omar dans Mahomet.*

Eh bien! après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;

Ces murs ſont encor pleins de tes premiers exploits.
Déſerteur de nos Dieux, déſerteur de nos loix,
Perſécuteur nouveau de cette Cité Sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?

Dans la Tragédie d'Athalie, Joad apoſtrophe ainſi Mathan :

Où ſuis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
Quoi ! Fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous ſouffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme ent'ouvert ſous ſes pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent ?
Ou, qu'en tombant ſur lui, ces murs ne vous écraſent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu ?

Exorde du Diſcours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton.

» Armons-nous ; déclarons la guerre ; » prenons le parti d'agir à force ouverte ; » n'employons ni ruſe, ni ſtratagême : c'eſt » la reſſource des lâches.

Cette eſpéce d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, & le plus rarement qu'il eſt poſſible : il eſt

à craindre que la ſuite du diſcours ne réponde pas à un mouvement ſi violent; d'ailleurs tant de véhémence n'eſt pas toûjours du goût de l'auditeur. Un homme ſenſé dit fort bien.

Loin de nous l'Orateur, qui, dans ſon humeur noire,
Débute par montrer le poing à l'Auditoire.
Un air doux & modeſte, une aimable candeur,
Des Romains à Craſſus aſſuroient la faveur.

M. R...

L'exorde tempéré eſt d'un uſage beaucoup plus univerſel; en voici des exemples:

Dans l'Oraiſon funébre de la Reine de la Grande Bretagne.

» Celui qui regne dans les Cieux & de
» qui relevent tous les Empires, à qui ſeul
» appartient la gloire, la majeſté & l'indé-
» pendance, eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie
» de faire la loi aux Rois, & de leur donner,
» quand il lui plaît, de grandes & de terri-
» bles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes,
» ſoit qu'il les abaiſſe; ſoit qu'il communique
» ſa puiſſance aux Princes, ſoit qu'il la retire
» à lui-même & ne leur laiſſe que leur pro-
» pre foibleſſe, il leur apprend leurs devoirs
» d'une maniere ſouveraine & digne de lui.

Idomenée commence ainſi l'hiſtoire de ſes malheurs, en s'adreſſant à Mentor & à Télemaque :

» J'avoue que je ne connoiſſois point » encore aſſez l'art de regner, quand je re- » vins en Crete après le Siége de Troye. » Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui » m'ont privé de regner dans cette grande » Iſle, puiſque vous m'aſſurez que vous y » avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore » trop heureux, ſi les coups les plus cruels » de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à » me rendre plus modéré !

Exorde du Diſcours de Mithridate à ſes Fils.

Approchez, mes enfans. Enfin, l'heure eſt venue
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vûe :
A mes nobles projets je vois tout conſpirer,
Il ne me reſte enfin qu'à vous les déclarer.

D'Oreſte à Pirrhus, Tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'oſe ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le Fils d'Achille & le Vainqueur de Troye.

Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups:
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous:
Et vous avez montré par une heureuse audace,
Que le Fils seul d'Achille a pû remplir sa place.

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendois pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours serains?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave François devoit guider nos pas.

De Brutus aux Sénateurs assemblés.

Destructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & vos loix;
Enfin notre ennemi commence à nous connoître.
Ce superbe Toscan, qui ne parloit qu'en Maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de son Camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat & craint un peuple libre.

De

De l'Ambassadeur Toscan aux mêmes Sénateurs.

Consuls, & vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces Héros dont l'équité sévere
N'eût jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espéce d'Exorde & la premiere; autant l'une est brusque & violente, autant l'autre est douce & modérée: cette derniere est très-propre à rendre l'auditeur favorable. L'Aréopage l'avoit autrefois défendue, tant il en craignoit les dangereuses douceurs.

Aujourd'hui dans le Barreau François il ne paroît pas qu'on fasse grand cas de toutes les civilités intéressées dont un Avocat pourroit régaler ses Juges, quoiqu'on ne l'en tienne pas absolument quitte.

M. Racine dans sa Comédie des Plaideurs, a tourné en ridicule les complimens que les Avocats faisoient autrefois à leurs Juges, & à leurs adverses Parties.

L'Intimé commence ainsi son Plaidoyer Burlesque.

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable;
Tout ce que les Mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hazard,
Je veux dire, la Brigue & l'Eloquence. Car,
D'un côté le crédit du défunt * m'épouvante,
Et d'un autre côté l'Eloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouït. . . . . . .

. . . .

. . . . Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite Eloquence,
Et le susdit crédit. Ce néanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure d'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de Basse-Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni. . . . .
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans les Sermons & dans les Plaidoyers la proposition se trouve toûjours renfermée dans l'Exorde, c'est-à-dire, que l'Exorde contient toûjours un tableau abrégé du sujet qui doit être traité dans le corps du discours.

---

* Chapon.

On peut remarquer en paſſant, que le Poëme Epique a une eſpéce d'Exorde qui lui eſt particuliere. Cet Exorde, outre la Propoſition, renferme encore une invocation dans cet ordre.

La Propoſition précéde l'Invocation, & l'Invocation précéde l'Exorde proprement dit, ou l'entrée en matiere. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible.

Exorde de la Henriade.

Proposition.

Je chante ce Héros qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner,
Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ſes Sujets le Vainqueur & le Pere.

Invocation.

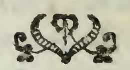
Je t'implore aujourd'hui, ſévere Vérité!
Répans ſur mes Ecrits ta force & ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre,
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.

Dis comment la discorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du peuple & les fautes des Princes ;
Viens, parle, &, s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut, à tes fiers accens, mêler sa douce voix ;
Si sa main délicate orna ta tête altiere ;
Si son ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Entrée en matiere, ou Exorde proprement dit.

Valois régnoit encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes ;
Ses esprits languissoient par la crainte abbattus,
Ou plutôt, en effet Valois ne régnoit plus.

On peut regarder les premiers Actes des Piéces Dramatiques comme leur exorde, puisqu'ils contiennent toûjours une exposition du sujet, & une idée des mouvemens qui se préparent.



CHAPITRE III.

De la Narration.

Le talent de bien narrer eſt peut-être le plus aimable de tous les talens ; mais auſſi c'eſt le plus rare, quoique tout le monde croye le poſſéder & ſe mêle de l'exercer. Que d'ennuyeux conteurs on rencontre tous les jours dans le monde ! Les Plaideurs ſurtout & les vieillards ſont inſupportables pour ce défaut : les amans ſont fort ſujets à charger leurs récits de circonſtances intéreſſantes pour eux ſeuls, & fort inutiles par rapport aux autres : mais on le leur pardonne plus volontiers. L'hiſtoire de leurs erreurs eſt l'hiſtoire du cœur humain, & il n'y a perſonne qui n'y prenne une ſorte d'intérêt. Mais que d'ennui on s'épargneroit mutuellement & dans les converſations & dans les diſcours oratoires, ſi on ſe perſuadoit bien que les hommes n'écoutent volontiers que les choſes qui les amuſent, ou qui les intéreſſent ! Et il ne ſuffit pas pour cela que les choſes par elles-mêmes méritent d'être écoutées, il faut encore qu'elles

ſoient exprimées d'une maniere amuſante & intéreſſante. Voilà la grande difficulté.

Le ſtyle de la narration doit varier ſelon les différens ſujets ſur leſquels elle s'exerce ; une Fable de la Fontaine & un récit de Tragédie ne ſont pas écrits du même ſtyle ; une vivacité rapide, enjouée, des épiſodes agréables & peu nombreux, une naïveté, une fineſſe charmante, voilà ce qui nous attache dans la Fontaine ; un ſtyle pompeux, harmonieux, plein d'images tendres, touchantes ou ſublimes ; voilà ce qui nous enchante dans les récits de Racine & de M. de Voltaire. Le ſtyle d'un récit Tragique doit être le même que celui du Poëme épique, parce qu'il eſt également queſtion, dans l'un & dans l'autre, de peindre avec des couleurs fortes un grand événement, ſoit heureux, ſoit malheureux. Voilà pourquoi les récits de Mithridate, d'Iphigénie, de Phédre, de Marianne, de Mérope, d'Oreſte ſont écrits comme la Henriade. Des Cenſeurs peu éclairés ont oſé blâmer comme un défaut l'éloquence épique de ces récits ; leur raiſon eſt que le ſtyle de la Tragédie doit être différent de celui du Poëme épique. Sans doute ; lorſque la Tragédie repréſente les paſſions en mouvement, elle doit leur faire parler le langage

qui leur eſt propre ; mais lorſqu'elle raconte les effets produits par le mouvement des paſſions, comme alors elle fait les fonctions de l'épopée, elle doit en emprunter le ſtyle. Cette raiſon me paroît palpable, & elle eſt d'une ſi grande étenduë, que dans preſque tous les ouvrages, ſoit en vers, ſoit en proſe, les récits des grands événemens ſont écrits en ſtyle épique, comme les exemples ſuivans le font voir.

Dans la Fable des Coqs, on trouve ce petit tableau épique.

Amour ! tu perdis Troye, & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Dans l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

» Cent pieces de Canon tonnerent ſur » elle à ſon arrivée, & la maiſon où elle » entra fut percée de leurs coups. Qu'elle » eût d'aſſurance dans cet effroyable péril ! » Mais qu'elle eût de clémence pour l'Au- » teur d'un ſi noir attentat ! On l'amena » priſonnier peu de temps après ; elle lui » pardonna ſon crime, le livrant pour tout » ſupplice à ſa conſcience, & à la honte

» d'avoir entrepris ſur la vie d'une Prin-
» ceſſe ſi bonne & ſi généreuſe ; tant elle
» étoit au-deſſus de la vengeance, auſſi bien
» que de la crainte ! Mais ne la verrons-
» nous jamais auprès du Roi, qui ſouhaite
» ſi ardamment ſon retour ? Elle brûle du
» même déſir, & déja je la vois paroître
» dans un nouvel appareil. Elle marche
» comme un Général à la tete d'une Armée
» Royale ; elle aſſiége & prend d'aſſaut en
» paſſant une Place conſidérable ; elle triom-
» phe, elle pardonne, tout ſemble proſ-
» pérer par ſa préſence ; les rebelles étoient
» conſternés... Mais le terme fatal appro-
» choit ; la Reine tomba en langueur, &
» tout l'Etat languit avec elle ; elle ſe retire
» à Exceſter,bien tôt elle eſt obligée de ſortir
» du Royaume. Elle part des Ports d'An-
» gleterre, à la vûe des vaiſſeaux des Ré-
» belles, qui la pourſuivoient de ſi près,
» qu'elle entendoit preſque leurs cris & leurs
» menaces inſolentes. O voyage bien diffé-
» rent de celui qu'elle avoit fait ſur la même
» Mer, lorſque venant prendre poſſeſſion
» du ſceptre de la Grande Bretagne, elle
» voyoit, pour ainſi dire, les Ondes ſe
» courber ſous elle, & ſoûmettre toutes
» leur vagues à la Dominatrice des Mers !
» Maintenant chaſſée, pourſuivie par ſes
ennemis

» ennemis implacables qui avoient eu l'au-
» dace de lui faire ſon Procès, tantôt ſau-
» vée, tantôt preſque priſe, changeant de
» fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant
» pour elle que Dieu & ſon courage iné-
» branlable; elle n'avoit ni aſſez de vents,
» ni aſſez de voiles pour favoriſer ſa fuite
» précipitée.

Dans l'Oraiſon Funebre du Grand Condé.

» A l'heure marquée, il fallut réveiller
» d'un profond ſommeil cet autre Alexan-
» dre. Le voyez-vous comme il vole, ou
» à la victoire ou à la mort? Auſſi-tôt qu'il
» eut porté de rang en rang l'ardeur dont
» il étoit animé, on le vit preſque en même
» temps pouſſer l'aîle droite des ennemis,
» ſoutenir la nôtre ébranlée, rallier les
» François à demi vaincus, mettre en fuite
» l'Eſpagnol victorieux, porter partout la
» terreur, & étonner de ſes regards étin-
» celans ceux qui échappoient à ſes coups.
» Reſtoit cette redoutable Infanterie de
» l'Armée d'Eſpagne, dont les gros batail-
» lons ſerrés, ſemblables à autant de tours,
» mais à des tours qui ſçauroient réparer
» leurs Brêches, demeuroient inébranlables
» au milieu de tout le reſte en déroute, &
» lançoient des feux de toutes parts. Mais

» enfin il faut céder. C'eſt en vain qu'à tra-
» vers des Bois, avec ſa Cavalerie toute
» fraîche, Bek précipite ſa marche pour
» tomber ſur nos ſoldats épuiſés. Le Prince
» l'a prévenu : les bataillons enfoncés de-
» mandent quartier ; mais la victoire va
» devenir plus terrible pour le Duc d'An-
» guien que le combat. Pendant qu'avec un
» air aſſuré il s'avance pour recevoir la pa-
» role de ces braves gens, ceux-ci toujours
» en garde craignent la ſurpriſe de quelque
» nouvelle attaque. Leur effroyable dé-
» charge met les nôtres en furie ; on ne voit
» plus que carnage, le ſang enyvre le ſol-
» dat ; mais le grand Prince qui ne pût voir
» égorger ces Lions comme de timides
» Brebis, calma les courages émûs, & joi-
» gnit au plaiſir de vaincre celui de par-
» donner. Quel fut alors l'étonnement de
» ces vieilles troupes & de leurs braves
» Officiers, lorſqu'ils virent qu'il n'y avoit
» plus de ſalut pour eux qu'entre les bras du
» Vainqueur ? De quels yeux regarderent-
» ils le jeune Prince, dont la victoire avoit
» relevé la haute contenance, à qui la clé-
» mence ajoutoit de nouvelles graces ? Qu'il
» eût encore volontiers ſauvé la vie au
» brave Comte de Fontaines ? Mais il ſe
» trouva par terre parmi ces milliers de

» morts dont l'Eſpagne ſent encore la perte.
» Elle ne ſçavoit pas que le Prince, qui lui
» fit perdre tant de ſes vieux Régimens à la
» journée de Rocroy, en devoit achever les
» reſtes dans les plaines de Lens. Ainſi la
» premiere victoire fut le gage de beaucoup
» d'autres. Le Prince fléchit le genoux, &
» dans le Champ de Bataille il rend au Dieu
» des Armées la gloire qu'il lui envoyoit.
» Là on célébra Rocroy délivré, les mena-
» ces d'un redoutable ennemi tournées à ſa
» honte, la Régence affermie, la France en
» repos, & un regne qui devoit être ſi beau,
» commencé par un ſi heureux préſage.
» L'armée commença l'action de graces;
» toute la France ſuivit; on y élevoit juſ-
» qu'au Ciel le coup d'eſſai du Duc d'An-
» guien. C'en ſeroit aſſez pour illuſtrer une
» autre vie que la ſienne; mais pour lui,
» c'eſt le premier pas de ſa courſe.

Dans Télémaque.

» Eléante devoit épouſer la jeune Pho-
» loë, fille du Fleuve Liris; elle avoit été
» promiſe par ſon pere à celui qui la déli-
» vreroit d'un Serpent aîlé qui étoit né ſur
» le bord du Fleuve, & qui devoit la dévo-
» rer dans peu de jours, ſuivant la pré-
» diction d'un Oracle. Ce jeune homme,
» par un excès d'amour, ſe dévoua pour

« tuer le monſtre; il réuſſit, mais il ne put
» goûter les fruits de ſa victoire: & pendant
» que Pholoë ſe préparant à un doux hyme-
» née attendoit impatiemment Eléante, elle
» apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les
» combats, & que la Parque avoit tranché
» cruellement ſes jours: elle remplit de ſes
» gémiſſemens les bois & les montagnes qui
» ſont auprès du Fleuve; elle noya ſes yeux
» de larmes; elle arracha ſes beaux cheveux;
» elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle
» avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le
» Ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de
» pleurer nuit & jour, les Dieux touchés
» de ſes regrets & par les prieres du Fleuve,
» mirent fin à ſa douleur: à force de verſer
» des larmes, elle fut tout-à-coup changée
» en Fontaine, qui coulant dans le ſein du
» Fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu
» ſon pere: mais l'eau de cette Fontaine eſt
» encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit
» jamais; & on ne trouve d'autre ombrage
» que celui des Cyprès ſur ces triſtes bords.

Dans l'Oraiſon funébre de M. de Belliévre par M. Patru.

» Pompone paſſe dans la Grande-Breta-
» gne, oú, pendant tout le tems que dura
» cette Ambaſſade, il ſe rendit ſi admirable
» aux yeux de toute la Cour & de tout le

» Peuple d'Angleterre, qu'en effet ce Héros
» ne leur étoit guéres moins cher qu'à la
» France. Cette préſence ſi agréable, cet air
» ſi doux, ſa converſation toute galante lui
» gagna bientôt tous les cœurs, mais ſur-
» tout le cœur du Roi; & ce ne fut pas ſans
» une ſecrette conduite de la Providence,
» qu'il ſe trouva dans ces lieux au point
» fatal qu'on alloit immoler à l'Idole de
» l'héréſie tant de milliers de victimes inno-
» centes : car il fut à peine arrivé à Lon-
» dres, qu'on renouvella les ſanglans Edits
» de la Reine Elizabeth, & de ce Prince
» malheureux qui fut le premier déſerteur de
» la piété & de la foi de ſes peres. Une va-
» peur noire ſortie de l'àbîme avoit empoi-
» ſonné les eſprits ; jamais danger ne fut
» plus proche ni plus affreux : déja le glaive
» eſt levé, les oüailles ſaintes du vrai Paſteur
» tremblent. Ames fidéles! conſolez-vous;
» l'Ange du Seigneur eſt à vos portes;
» voilà l'Enfer déſarmé; l'appareil de ce ſa-
» crifice d'abomination eſt par terre : l'élo-
» quence de Pompone, ſes prieres, ſes ar-
» dentes ſollicitations, ont enfin émû les
» entrailles du Monarque, vaincu la haine
» des Peuples, & confondu l'orgueil & la
» rage des Démons. La nouvelle d'un évé-
» nement ſi inopiné paſſa bientôt dans tous

» les climats du Monde Chrétien. L'Eglise
» qui voit ses Enfans heureusement déli-
» vrés, adore le Doigt de Dieu dans ce
» grand succès, & bénit en même tems la
» sage main qui fut l'organe des miséricor-
» des & de la puissance du Ciel.

Tous ces récits sont vraiment épiques, & il ne serviroit de rien d'objecter que le style d'une Oraison Funebre doit être différent de celui de l'Epopée; il doit être le même, lorsqu'il est question de récit héroïque.

Je ne vois que l'histoire, qui dans le récit des événemens les plus importans & les plus glorieux, ne s'éleve gueres jusqu'à la sublimité du Poëme Epique; mais c'est par une raison particuliere, c'est parce que la simplicité étant la marque la plus sensible de la vérité, est aussi la seule éloquence qui convienne à l'histoire. Les tours brillans, les images sublimes, les figures hardies, les grands traits d'éloquence, si nécessaires à l'Orateur, seroient suspects chez l'Historien.

Les récits des Plaidoyers & des Factums sont en général les moins susceptibles d'ornemens; tout épisode en doit être banni, parce qu'il faut toujours courir d'un pas rapide à l'événement; le style pompeux a

peine à y trouver place, parce qu'il eſt rare que les événemens ſoient d'une aſſez grande importance pour permettre tant de ſublimité. Il n'eſt queſtion pour l'ordinaire que de préſenter avec netteté, avec préciſion, & dans un jour favorable à ſa cauſe, les faits qui doivent être l'objet d'une diſcuſſion judiciaire. L'art conſiſte à retrancher tout detail inutile, à affoiblir l'impreſſion des faits qui pourroient paroître peu avantageux à la cauſe qu'on défend, à laiſſer entrevoir toute la force des raiſons qu'on ſe propoſe de faire valoir, ſurtout à donner à tous ſes faits les couleurs de la vraiſemblance & le ton de la vérité; ce qui ſera fort aiſé ſi on obſerve en effet de ne s'attacher qu'au vrai; c'eſt un des premiers devoirs de l'honnête-homme.

Pour tous les récits qui ne ſont ni épiques ni judiciaires, ni écrits par des Hiſtoriens, nous n'avons pas de meilleur modéle à propoſer que Madame de Sevigné, qui avec ſa ſimplicité charmante ſçavoit mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contoit. Quelle vivacité! Quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, Maître-d'Hôtel de M. le Prince!

» Le Roi arriva le Jeudi au ſoir à Chan-
» tilly : la promenade, la collation dans un

» lieu tapiſſé de jonquilles, tout cela fut à
» ſouhait. On ſoupa; il y eut quelques ta-
» bles où le rôti manqua, à cauſe de plu-
» ſieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit pas
» attendu : cela ſaiſit Vatel; il dit pluſieurs
» fois, je ſuis perdu d'honneur, voici un
» affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à
» Gourville, la tête me tourne, il y a douze
» nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à don-
» ner des ordres. Gourville le ſoulagea en
» ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué
» non pas à la table du Roi, mais aux
» vingt-cinquiémes, lui revenoit toujours
» à la tête. Gourville le dit à M. le Prince.
» M. le Prince alla juſques dans ſa chambre,
» & lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'é-
» toit ſi beau que le ſouper du Roi. Il ré-
» pondit : Monſeigneur, votre bonté m'a-
» cheve : je ſçai que le rôti a manqué à deux
» tables. Point du tout, dit M. le Prince,
» ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit
» vint, le feu d'artifice ne réüſſit pas, il fut
» couvert d'un nuage; il coûtoit ſeize mille
» francs. A quatre heures du matin Vatel
» s'en va par tout, il trouve tout endormi,
» il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui
» apportoit ſeulement deux charges de ma-
» rée; il lui demanda, eſt-ce-là tout? Il lui
» dit, oui, Monſieur : il ne ſçavoit pas que

» Vatel avoit envoyé à tous les Ports de
» Mer. Vatel attend quelque tems ; les au-
» tres pourvoyeurs ne vinrent point : ſa tête
» s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point
» d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui
» dit, Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet
» affront-ci. Gourville ſe mocqua de lui :
» Vatel monte à ſa chambre, met ſon épée
» contre la porte, & ſe la paſſe au travers
» du cœur : mais ce ne fut qu'au troiſiéme
» coup, car il s'en donna deux qui n'étoient
» pas mortels ; il tombe mort. La marée ce-
» pendant arrive de tous côtés : on cher-
» che Vatel pour la diſtribuer ; on va à ſa
» chambre, on heurte, on enfonce la porte,
» on le trouve noyé dans ſon ſang, on
» court le dire à M. le Prince qui fut au dé-
» ſeſpoir. M. le Duc pleura ; c'étoit ſur
» Vatel que tournoit tout ſon voyage de
» Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi
» fort triſtement. On dit que c'étoit à force
» d'avoir de l'honneur en ſa maniere. On le
» loüa fort, on loüa & l'on blâma ſon cou-
» rage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans
» qu'il retardoit de venir à Chantilly, par-
» qu'il comprenoit l'excès de cet embarras.
» Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir
» que deux tables, & ne point ſe charger
» de tout : il jura qu'il ne ſouffriroit plus

» que M. le Prince en usât ainsi; mais c'é-
» toit trop tard pour le pauvre Vatel. Ce-
» pendant Gourville tâcha de réparer la
» perte de Vatel : on dîna très-bien, on fit
» collation, on soupa, on se promena, on
» joüa, on fut à la chasse; tout étoit par-
« fumé de jonquilles, tout étoit enchanté.
» Hier, qui étoit Samedi, on fit encore de
» même; & le soir le Roi alla à Liancourt,
» où il avoit commandé Medianoche.

Dans une autre lettre à Madame de Grignan.

» Avant-hier à trois heures après minuit,
» j'entendis crier au voleur, au feu, & ces
» cris si près de moi & si redoublés, que je
» ne doutai point que ce ne fût ici; je crus
» même entendre qu'on parloit de ma petite
» fille, je ne doutai point qu'elle ne fût bru-
» lée. Je me levai dans cette crainte sans
» lumiere, avec un tremblement qui m'em-
» pêcha quasi de me soutenir; je cours dans
» son appartement qui est le vôtre, je trou-
» vai tout dans une grande tranquillité;
» mais je vis la maison de Guitaut toute en
» feu : les flammes passoient par dessus la
» maison de M. de Vauvineux; on voyoit
» dans nos Cours, & sur tout chez M. de
» Guitaut, une clarté qui faisoit horreur:
» c'étoit des cris, c'étoit une confusion;

» c'étoient des bruits épouventables de pou-
» tres & de solives qui tomboient. Je fis
» ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au
» secours ; M. de Guitaut m'envoya une
» Cassette de ce qu'il avoit de plus précieux,
» je la mis dans mon Cabinet, & puis je
» voulus aller dans la ruë bayer comme les
» autres : j'y trouvai Monsieur & Madame
» de Guitaut, quasi nuds, Madame de Vau-
» vineux, l'Ambassadeur de Venise, tous
» ses gens, la petite Vauvineux, qu'on por-
» toit toute endormie chez l'Ambassadeur ;
» plusieurs meubles & vaisselle d'argent
» qu'on sauvoit chez lui : Madame de Vau-
» vineux faisoit démeubler ; pour moi j'é-
» tois comme dans une Isle, mais j'avoit
» grande pitié de mes pauvres voisins ; Ma-
» dame Gueston & son frere donnoient de
» bons conseils ; nous étions tous dans la
» consternation ; le feu étoit si allumé qu'on
» n'osoit en approcher, & l'on n'esperoit la
» fin de cet embrasement, qu'avec la fin de
» la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisoit
» pitié ; il vouloit aller sauver sa mere qui
» bruloit au troisieme étage, sa femme
» s'attachoit à lui & le retenoit avec vio-
» lence ; il étoit entre la douleur de ne pas
» secourir sa mere, & la crainte de bles-
» ser sa femme, grosse de cinq mois ;

» Enfin il me pria de tenir sa femme, je le » fis; il trouva que sa mere avoit passé » au travers de la flamme & qu'elle s'étoit » sauvée; il voulut aller retirer quelques pa- » piers, il ne pût approcher du lieu où ils » étoient; enfin il revint à nous dans cette » ruë où j'avois fait asseoir sa femme. Des » Capucins pleins de charité & d'adresse » travaillerent si bien, qu'ils couperent le » feu; on jetta de l'eau sur le reste de l'em- » brasement, & enfin le combat finit faute » de combattans.

Voici encore un exemple remarquable par sa gayeté.

» L'Archevêque de.... revenant hier » fort vîte de S. Germain, voici ce qui lui » arriva. Il alloit à son ordinaire comme un » tourbillon; il passoit au travers de Nan- » terre, *trà, trà, trà;* il rencontre un » homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre » homme se veut ranger, son cheval ne le » veut pas; enfin le carrosse & les six che- » vaux renversent cul par dessus tête le pau- » vre homme & le cheval, & passent par » dessus, & si bien par dessus, que le carrosse » en fut versé & renversé. En même temps » l'homme & le cheval, au lieu de s'amuser » à être roüés, se relevent miraculeusement » & remontent l'un sur l'autre & s'enfuyent,

» & courent encore ; pendant que les La-
» quais & le Cocher de l'Archevêque, &
» l'Archevêque même ſe mettent à crier,
» arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne
» cent coups de bâton ; & l'Archevêque, en
» racontant ceci, diſoit, ſi j'avois tenu ce
» maraud-là, je lui aurois rompu les bras
» & coupé les oreilles.

Tous les récits de Madame de Sevigné ſont auſſi animés, auſſi intéreſſans. On en trouve un ſurtout dans le nouveau volume d'addition, qui a paru depuis peu, qu'on peut citer comme un modéle accompli de narration. C'eſt une lettre qu'elle écrit à M. de Sevigné ſon fils, & dans laquelle elle lui conte avec tout l'enjoüement, toute la légéreté & toutes les graces poſſibles une avanture ridicule & bizarre arrivée par égarement de dévotion à une Demoiſelle qu'il avoit voulu épouſer.



CHAPITRE IV.

De la Confirmation.

C'Eſt ici le vaſte champ où ſe déployent toutes les forces de l'Orateur ; c'eſt ici que la perſuaſion, par un charme invincible & tout-puiſſant, briſe les remparts que le préjugé lui oppoſe,& triomphe des cœurs les plus obſtinés. Preuves ſolides, penſées frappantes, expreſſions nerveuſes, tout eſt mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des paſſions. La confirmation ne ſe borne pas à prouver d'une maniere ſeche, quoiqu'invincible, une vérité douteuſe ou conteſtée ; elle laiſſe à la Logique l'enthymême & le ſyllogiſme ; elle ſe ſert d'autres armes d'autant plus redoutables qu'elles ſont plus douces : ſouvent dédaignant de perſuader un eſprit rebelle, elle porte ſes traits victorieux dans le fond du cœur qui lui fournit de lui-même les raiſons dont elle a beſoin pour achever ſa conquête. C'eſt ainſi que Galba ne pouvant ſe laver du crime dont on l'accuſoit, produiſit aux yeux de l'aſſemblée ſes petits enfans que ſa mort eût rendu

orphelins, & par ce ſpectacle touchant arracha à ſes Juges attendris l'abſolution qu'il ne pouvoit obtenir de leur juſtice.

La Réfutation eſt liée à la Confirmation par un enchaînement néceſſaire ; on ne peut bien prouver une théſe, ſans détruire les objections qui s'élevent contr'elle.

Rien n'eſt plus touchant ni plus pathétique que ce diſcours de Mentor à Télémaque pour lui perſuader d'abandonner l'Iſle de Calypſo ſi funeſte à ſa vertu.

» Que j'ai pitié de vous, (diſoit ce ſage
» vieillard à Télémaque !) Votre paſſion eſt
» ſi furieuſe que vous ne la ſentez pas ; vous
» croyez être tranquille, & vous demandez
» la mort ; vous oſez dire que vous n'êtes
» point vaincu par l'amour, & vous ne pou-
» vez vous arracher à la Nymphe que vous
» aimez ; vous ne voyez, vous n'entendez
» qu'elle, vous êtes aveugle & ſourd à tout
» le reſte. Un homme que la fiévre rend
» phrénétique, dit : Je ne ſuis point malade.
» O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt de
» renoncer à Pénélope qui vous attend, à
» Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous
» devez régner, à la gloire & à la haute deſ-
» tinée que les Dieux vous ont promiſe, par
» tant de merveilles qu'ils ont faites en votre
» faveur ; vous renonciez à tous ces biens

» pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis !
» Direz-vous encore que l'amour ne vous at-
» tache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous
» trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ?
» Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe
» avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe
» point de mauvaiſe foi, mais je déplore
» votre aveuglement. Fuyez, Télémaque,
» fuyez ; on ne peut vaincre l'amour qu'en
» le fuyant ; contre un tel ennemi le vrai
» courage conſiſte à craindre & à fuir : vous
» n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez
» coûté depuis votre enfance, & les périls
» dont vous êtes ſorti par mes conſeils. Ou
» croyez-moi, ou ſouffrez que je vous
» abandonne. Si vous ſçaviez combien il
» m'eſt douloureux de vous voir courir à
» votre perte ; ſi vous ſçaviez tout ce que
» j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous
» parler ; la mere qui vous mit au monde
» ſouffrit moins dans les douleurs de l'en-
» fantement ; je me ſuis tû, j'ai dévoré ma
» peine ; j'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi
» vous reviendriez à moi. O mon fils, mon
» cher fils, ſoulagez mon cœur ! Rendez
» moi ce qui m'eſt plus cher que mes en-
» trailles ! Rendez moi Télémaque que j'ai
» perdu ! Rendez-vous à vous-même ! Si la
» ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis

» &

» & je vis heureux ; mais ſi l'amour vous
» entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne
» peut plus vivre.

Pour réuſſir dans la Confirmation, il faut bien connoître le cœur de l'homme en général, & les diverſes paſſions dont il eſt capable ; ſi l'on ſçait les inclinations particulieres de ceux devant qui on parle, c'eſt un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile Orateur ne manquera pas de ſaiſir adroitement leur endroit ſenſible, & de les prendre par leur foible ; un ambitieux, par l'éclat des honneurs ; un avare, par l'appas des richeſſes ; un amant, par l'eſpérance d'être aimé ; un vindicatif, par les cruelles douceurs de la vengeance ; un ſujet zélé & fidéle, par ſa tendreſſe pour ſon Prince, &c. C'eſt ce tour heureux employé ingénieuſement par Hégéſippe, qui ramena Philocles à la Cour d'Idoménée plutôt que le vol des oiſeaux, les entrailles des victimes & la réponſe des Dieux conſultés par Philocles. Voici le diſcours d'Hégéſippe :

« Etes-vous donc inſenſible au plaiſir de
» revoir vos proches & vos amis qui ſou-
» pirent après votre retour, & que la ſeule
» eſpérance de vous embraſſer comble de
» joie ? Mais vous qui craignez les Dieux

» & qui aimez votre devoir, comptez-vous
» pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider
» dans tous les biens qu'il veut faire, & de
» rendre tant de peuples heureux? Eſt-il
» permis de s'abandonner à une Philoſophie
» ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du
» genre humain, & d'aimer mieux ſon repos
» que le bonheur de ſes concitoyens? Au
» reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment
» que vous ne voulez plus voir le Roi: s'il
» a voulu vous faire du mal, c'eſt qu'il ne
» vous a point connu: ce n'eſt pas le véri-
» table, le bon, le juſte Philocles qu'il a
» voulu faire périr; c'étoit un homme bien
» différent qu'il vouloit punir; mais main-
» tenant qu'il vous connoît & qu'il ne vous
» prend plus pour un autre, il ſent toute ſon
» ancienne amitié revivre dans ſon cœur;
» il vous attend; déja il vous tend les bras
» pour vous embraſſer; dans ſon impatien-
» ce, il compte les jours & les heures:
» aurez-vous le cœur aſſez dur pour être
» inéxorable à votre Roi & à tous vos plus
» tendres amis?

Luſignan dans le pathétique diſcours qu'il fait à Zaïre, pour l'engager à rentrer dans le ſein de la Religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuſe point à lui prouver l'excellence du Chriſtianiſme; mais il l'émeut, il la tou-

che, il l'attendrit par des images vives & frappantes ausquelles elle ne peut résister.

LUSIGNAN *à Zaïre.*

Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi;
C'est le sang des Héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des Martyrs..... O fille encor trop chere!
Connois-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des Cieux:
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour tes péchés est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:

Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce Palais :
C'eſt ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie ;
C'eſt-là que de ſa tombe il rappella ſa vie :
Tu ne ſçaurois marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras & pleurer, & frémir :
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir.
Je vois la Vérité dans ton cœur deſcendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

C'eſt auſſi par l'image ſanglante de la mort du grand Agamemnon que Palaméde arme Electre, & ſur-tout Oreſte contre le meurtrier de ce Héros.

Je vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-tems condamnée !
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce Pere vertueux, ce chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort trop jaloux de ſa gloire !
O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire ;
Jour cruel qu'ont ſuivi tant de jours malheureux !
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux !

Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte!
Oreſte, c'eſt ici que le barbare Egyſthe,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ſes noires fureurs:
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son Epouſe ſur lui porta ſes mains perfides;
C'eſt ici que ſans force & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-tems traîné le coûteau dans le flanc;
Mais c'eſt-là que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie:
C'eſt-là que je reçus, impitoyables Dieux!
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je céde,
Adieu: Fuis, me dit-il, fuis, mon cher Palaméde!
Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis;
Je ſuis aſſez vengé ſi tu ſauves mon fils:
Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte;
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous:
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, & s'excite, & s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de paſſion & plus de raiſonnement que dans ceux-ci.

Dans la Tragédie de Bérénice, Paulin confident ſincere de Titus, veut détourner ſon Maître du deſſein qu'il ſem-

bloit avoir pris de faire monter la Reine d'Antioche ſur le Trône Impérial en l'épouſant.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raiſon ou caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon Impératrice.
On ſçait qu'elle eſt charmante. Et de ſi belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus, mais, Seigneur, elle eſt Reine.
Rome, par une loi qui ne peut ſe changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naiſſent d'un himen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes Rois,
Rome à ce nom ſi noble & ſi ſaint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puiſſante;
Et quoiqu'à ſes Céſars fidelle, obéiſſante,
Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des allarmes,
Brûla pour Cléopatre, & ſans ſe déclarer
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine qui l'aima juſqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa Patrie,
Sans oſer cependant ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux,

Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtresse.
Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Neron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les Loix de Rome;
Ont craint cette loi seule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere,
De l'affranchi Pallas nous avons vû le frere,
Des fers de Claudius Felix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous pourriez, Seigneur, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
Voit passer un Esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour
Que le Sénat chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire:
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.

Quoique cette Tragédie soit peut-être celle qui a fait le moins d'honneur à notre illustre Racine, je ne sçaurois m'empêcher

d'admirer l'art qui regne dans plusieurs scénes, & sur-tout dans celle-ci. Paulin y joue le plus beau personnage du monde ; c'est un confident également discret & sincere, c'est un courtisan honnête homme & Politique habile ; il ne dit précisément que ce qu'il faut, & quand il le faut ; il sçait en soutenant les intérêts du Peuple Romain, ménager adroitement la délicatesse de son Maître ; il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorsqu'on ne la lui demande point ; mais il ne la dissimule pas aussi lorsqu'il se voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que pense le Peuple.

De la Reine & de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

Paulin répond avec une discrétion & une retenue infinie :

J'entens de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle ?

Que répond Paulin ?

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux;
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

Enfin

Enfin l'Empereur lui ordonne de dire la vérité.

Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux ;
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrete,
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interpréte ;
Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité
Fit toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpere ?
Rome lui ſera-t'elle indulgente ou ſévere ?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle Reine offensât ſes regards ?

C'eſt alors que Paulin lui allégue les loix & les exemples qui condamnent ſon penchant. Mais avec quel ménagement le fait-il ? Lorſqu'il dit quelque choſe d'un peu hardi, il a ſoin d'appliquer à propos le correctif.

Vous m'avez commandé ſur-tout d'être ſincere ;

. . . .

Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe.

Titus est le modéle des Rois, & Paulin devroit l'être des Courtisans. On ne voit dans son discours ni la rampante adulation des Courtisans de Neron, ni l'humeur rude, sauvage & inflexible des Défenseurs de la Liberté Romaine dans les derniers tems de la République.

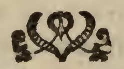
Esther, pour engager Assuérus à révoquer l'Edit sanglant qu'il a porté contre les Juifs, justifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le noircir, & finit par représenter au Roi que lui-même doit la vie aux soins & à la vigilance du Juif le plus cruellement persécuté par Aman.

ESTHER *à Assuérus.*

Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;
C'est lui, c'est ce Ministre infidéle & barbare,
Qui d'un zéle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, Grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable ?
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Par tout l'affreux signal en même-tems donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné :
On verra sous le nom du plus juste des Princes,
Un perfide étranger désoler vos Provinces,
Et dans ce Palais même en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vûs marcher parmi vos Ennemis,
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre Trône à l'ombre de ses aîles :
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien ;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites :
Lui seul, aux yeux d'un Juif, découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

On sent assez quelles impressions de tels discours doivent faire sur les esprits & sur les cœurs.



CHAPITRE V.

De la Péroraiſon.

LA Péroraiſon, ou concluſion du diſcours, eſt la véritable pierre de touche de l'Orateur ; c'eſt ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité & la prévention juſques dans leurs derniers retranchemens. C'eſt ici qu'il doit raſſembler dans un cercle étroit tout ce que l'Eloquence a de tours ſéduiſans & de mouvemens pathétiques, afin d'entrainer ſes Auditeurs par une douce violence. Ciceron excelloit dans cette partie de l'Art Oratoire, comme il ne peut s'empêcher de l'avouer lui-même avec cette orgueilleuſe modeſtie qui lui eſt familiere lorſqu'il parle de ſon éloquence.

La péroraiſon eſt une eſpéce d'analyſe de tout le diſcours ; on y raſſemble, on y expoſe tout-à-la-fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités ſéparément & d'une maniere plus étendue dans le corps du diſcours. On vole ici ſur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce ſont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans le

cœur & dans l'ame des auditeurs.

Dans le Paradis perdu de Milton, Satan, l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les compagnons de sa révolte :

» Eh, quoi! pour avoir perdu le champ » de bataille, tout est-il perdu? Une volonté » inflexible nous reste encore; un desir ar- » dent de vengeance, une haine immortelle » & un courage indomptable. Sommes-nous » donc vaincus? Non, malgré sa colere, » malgré toute sa puissance, il n'aura point » la gloire de m'avoir forcé à fléchir un » genou suppliant pour lui demander grace. » Je ne reconnoîtrai jamais pour Souverain » celui dont ce bras a pû faire chanceler » l'Empire; ce seroit une bassesse, une igno- » minie, un affront plus sanglant encore que » notre défaite. Faut-il qu'un revers nous » ôte tout courage? Cherchons notre con- » solation dans les arrêts du destin. Notre » substance est immortelle; nos armes sont » toujours les mêmes; nos lumieres sont » augmentées; nous pouvons donc, avec » plus d'espoir de succès, par force ou par » ruse, faire une guerre éternelle à notre » grand ennemi, qui maintenant triomphe, » & qui, charmé de régner seul, exerce » dans le Ciel toute sa tyrannie.

Au milieu de ces horribles blaſphêmes que le Prince des ténébres pouvoit ſeul vomir contre ſon Créateur, on découvre avec plaiſir un aveu forcé de la toute-puiſſance du Dieu qu'il veut braver, & une crainte ſecrette de ſes formidables vengeances.

Perſée, fils de Philippe Roi de Macédoine, accuſoit Démétrius ſon jeune frere, d'être venu la nuit avec des aſſaſſins pour l'égorger. Cette accuſation n'avoit d'autre fondement que la méchanceté de Perſée, ſoutenue de quelques apparences équivoques & abſolument fauſſes. Démétrius eſt arrêté, on le traîne devant le Roi, il eſt obligé de ſe juſtifier, il le fait du mieux que ſon trouble peut le lui permettre, il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compaſſion de ſon pere; il lui repréſente qu'il n'eſpere qu'en ſa bonté; que s'il en eſt abandonné, il ſe trouve expoſé ſans ſecours, ſans défenſe, à la fureur d'un frere violent & jaloux, dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

» Quelle ſeroit mon eſpérance, ſi je » n'avois mon pere pour Juge? Hélas! je » ne demande point qu'il partage également » ſa tendreſſe entre mon frere & moi, mais » du moins mon malheur me donne des » droits ſur ſa pitié; je ne lui demande

» que de me conserver pour lui autant » que pour moi; mon frere a la barbarie » de vouloir qu'on m'immole à sa sûreté, » mais à quel excès ne se portera-t-il » donc point, lorsqu'il sera un jour monté » sur le thrône, si dès-à-présent il trouve » ma mort si légitime pour calmer les vains » soupçons qu'il ose concevoir injustement » contre moi.

Dans l'Oraison funébre de M. de Montausier, par M. Flêchier.

» Que vous dirai-je, Messieurs, dans une » cérémonie aussi lugubre & aussi édifiante » que celle-ci! Je vous avertirai que le mon- » de est une figure trompeuse qui passe, & » que vos richesses, vos plaisirs, vos hon- » neurs passent avec lui. Si la réputation & » la vertu pouvoient dispenser d'une loi » commune, l'illustre & vertueuse Julie vi- » vroit encore avec son époux: ce peu de » terre que nous voyons dans cette Chapelle » couvre ces grands noms & ces grands mé- » rites. Quel tombeau renferma jamais de si » précieuses dépouilles? La mort a rejoint » ce qu'elle avoit séparé. L'Epoux & l'E- » pouse ne sont plus qu'une même cendre; » & tandis que leurs ames teintes du sang » de Jesus-Christ reposent dans le sein de » la paix, j'ose le présumer ainsi de sa misé-

» ricorde infinie, leurs ossemens humiliés
» dans la poussiere du sépulchre, selon le
» langage de l'Ecriture, se réjouissent dans
» l'espérance de leur entiere réunion & de
» leur résurrection glorieuse.

M. Bossuet termine l'Oraison funébre de la Reine d'Angleterre, par cette consolante Péroraison.

» Elle est morte cette grande Reine, &
» par sa mort elle a laissé un regret éternel,
» non-seulement à Monsieur & à Madame,
» qui fidéles à tous leurs devoirs, ont eu
» pour elle des respects si soumis, si since-
» rès, si perséverans, mais encore à tous
» ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou
» de la connoître. Ne plaignons plus ses
» disgraces, qui font maintenant sa félicité;
» si elle avoit été plus fortunée, son his-
» toire seroit plus pompeuse, mais ses œu-
» vres seroient moins pleines; & avec des
» titres superbes, elle auroit peut-être paru
» vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a
» préféré la Croix au Thrône, & qu'elle a
» mis ses malheurs au nombre des plus gran-
» des graces, elle recevra les consolations
» qui sont promises à ceux qui pleurent.
» Puisse donc ce Dieu de miséricorde ac-
» cepter ses afflictions en sacrifice agréable:
» puisse-t-il la placer au sein d'Abraham,

» & content de ſes maux, épargner déſor-
» mais à ſa famille & au monde de ſi terri-
» bles leçons.

Antoine, pour perſuader au Peuple de venger la mort de Céſar, fait apporter à leurs yeux le corps ſanglant de ce Héros qui vient d'être immolé à l'Idole de la liberté. Les Romains éperdus frémiſſent à ce ſpectacle; un d'entr'eux ſaiſi d'horreur & de compaſſion, s'écrie:

Dieux! Son ſang coule encor!

Antoine pourſuit cette idée, & achevé de leur mettre les armes à la main par cette pathétique concluſion:

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos ſoins & de votre vaillance:
Entendez-vous ſa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez; ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins:
Ce ſont là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les Palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la Patrie immoler ces victimes!

Il paroît que les anciens Orateurs étoient assez dans l'usage de présenter aux yeux de leurs Juges à la fin de leur discours quelque objet frappant, capable de les intéresser en leur faveur.

Ulysse dans sa Péroraison, présente aux Princes Grecs le sacré Palladium (c'étoit une image de Minerve à laquelle étoit attaché le sort de Troye & qu'Ulysse avoit eu l'adresse d'enlever aux Troyens) en même tems il leur dit : non, illustres Grecs, que ce ne soit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille, accordez-les à ce témoignage autentique de ma valeur, à ce gage assuré de la destruction prochaine de Troye.

Il semble que M. Racine, dans sa Comédie des Plaideurs ait voulu repandre du ridicule sur cet usage. L'intimé qui plaide pour un chien nommé Citron, accusé d'avoir enlevé un chapon dans une cuisine, & de l'avoir mangé en tout ou en partie, présente à Perrin Dandin, son Juge, de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur pere.

Venez, famille désolée,
Venez, petits enfans qu'on veut faire orphelins;
Venez faire parler vos soupirs enfantins;

Oui, Monſieur, vous voyez ici notre miſere ;
Nous ſommes Orphelins, rendez-nous notre Pere,
Notre Pere par qui nous fumes engendrés,
Notre Pere qui nous , ...

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.
. . . . Tirez donc. Quels vacarmes !
Ils ont piſſé par tout.

L'INTIME'.

Monſieur, voyez nos larmes.

Péroraiſon du diſcours de Clytemneſtre furieuſe du deſſein que ſon Mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler Iphigenie.

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Eſt-ce donc être pere ? Ah ! toute ma raiſon.
Céde à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle !
Déchirera ſon ſein, & d'un œil curieux
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux !
Et moi qui l'amenai, triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés !
Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice ;

Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare Epoux qu'impitoyable Pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere:
Et vous, rentrez ma fille, & du moins à mes loix
Obéissez encor pour la derniere fois.

Les discours d'Agamemnon & d'Iphigénie sont aussi parfaitement beaux; on peut & on doit même les consulter dans l'original.

Pourroit-on se lasser de lire, d'étudier, & d'admirer ces exemples charmans si capables de former le goût, & de nourrir dans les terres bien disposées, le germe malheureusement peu fécond de la véritable éloquence?



LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Elocution & de ses parties.

C'Est ici la partie la plus essentielle de l'Eloquence, & celle qui lui appartient le plus particulierement; c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite & toutes leurs graces : sans elle, les raisonnemens les plus solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux & de désagréable : sans elle, la raison même révolte; & quoique souvent à la faveur de la vérité & de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui & les dégoûts qu'on lui oppose, cependant l'esprit fatigué ne reçoit son joug qu'avec peine, & cherche tous les moyens de le secouer : mais quand la séduisante Elocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout céde à ses charmes, les cœurs attendris volent au-devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit toujours est la dupe du cœur, & le cœur est la dupe de l'Elocution.

L'Elocution eſt la ſeule partie de la Rhétorique qui ait des droits inconteſtables ſur le cœur, parce qu'elle eſt la ſeule dont il ſoit l'unique ſource. Pour entendre ceci, il faut obſerver que les différentes facultés de l'ame ſont toujours affectées par les différens ouvrages qu'elles ont produits. Par exemple, c'eſt l'imagination qui invente des raiſons ingénieuſes, ſolides, propres à perſuader ; c'eſt auſſi à l'imagination que ces ſortes de raiſons plaiſent par elles-mêmes, & indépendamment de tout ſecours étranger. La diſtribution géométrique des parties du diſcours, cette heureuſe & puiſſante œconomie qui donne une nouvelle force aux raiſons, en les mettant à leur place, eſt l'ouvrage du jugement, c'eſt auſſi le jugement qui eſt flatté par la régularité de la diſpoſition ; mais ſi le cœur ne ſe pénétroit vivement de ces raiſons, s'il ne les ſentoit avec chaleur, s'il ne les peignoit avec force, s'il ne leur donnoit la vie, l'expreſſion, les couleurs,par le moyen de l'élocution, on les verroit languir triſtement dans les glaces de la Monotonie ; c'eſt donc le ſentiment, c'eſt cette féconde opération du cœur qui anime le ſquelette que l'imagination avoit créé, que le jugement avoit organiſé ; c'eſt le Prométhée qui vivifie la ſtatue que

leurs mains avoient conſtruite, c'eſt auſſi le Pygmalion qui devient amoureux de cette ſtatuë ainſi vivifiée ; je n'entends point par-là cette tendreſſe aveugle que les Auteurs conçoivent pour leurs ouvrages, mouvement paternel que la nature inſpire ; j'entens l'impreſſion que fait un ouvrage ſur l'ame du Lecteur, & je dis qu'il n'y a point de bon ouvrage dont l'imagination n'ait fourni les penſées, dont le jugement n'ait diſtribué les parties, & que le ſentiment n'ait embelli par les charmes de l'élocution ; j'ajoute que l'imagination du Lecteur eſt amuſée par les penſées, que ſon jugement eſt flatté par leur diſpoſition, & que ſon cœur eſt entraîné par l'Elocution ; en un mot chaque faculté de l'ame ſent & goûte ce qu'une faculté relative a produit. Or de toutes ces facultés, la plus forte & la plus étenduë étant le ſentiment, c'eſt lui qu'il eſt ſur tout important de gagner & c'eſt ce que fait l'Elocution.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuoſité de ſon amour, oſe avouer à Néreſtan la coupable flamme dont elle brûle pour Oroſmane, Néreſtan irrité d'un aveu ſi honteux, combat ſa paſſion, & l'accable par ces reproches foudroyans :

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez ;
Vous demandez la mort, & vous la méritez ;
Et ſi je n'écoutois que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire ;
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce palais, j'irois au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! Tandis que LOUIS, l'exemple de la Terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſurs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au Tyran d'un ſérrail par l'amour eſt liée :
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi.
En ce moment affreux, hélas ! ton pere expire :
En demandant au Ciel le ſalut de Zaïre.

Voilà la maniere dont l'Elocution raiſonne, elle émeut en perſuadant. Il ſeroit aiſé de réduire ces mouvemens pathétiques, à de ſimples argumens philoſophiques ; on verroit alors la ſéchereſſe & la langueur prendre la place de la force & de l'éloquence.

De

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'Élocution consiste à orner de pensées nobles & d'expressions choisies, les raisons que l'on a inventées & disposées dans un ordre naturel, à leur donner des graces & un tour qui gagne l'esprit & le cœur : les moyens principaux d'y parvenir, sont la pureté du langage qui est la base de l'Eloquence & que l'Eloquence présuppose toujours, le nombre & l'harmonie des Périodes, la propriété, le choix heureux des styles, & l'usage judicieux des figures.

CHAPITRE II.

De la pureté du Langage.

CEtte pureté du Langage si nécessaire pour l'Eloquence, consiste à fuir toute expression basse, triviale, déshonnête, inusitée ; à saisir le terme propre ; à ne point mettre un mot pour un autre, qui exprimeroit mieux la chose que l'on veut exprimer : ces petites négligences sont quelquefois plus dangereuses qu'elles ne paroissent. Ce n'est pas cependant qu'il faille se piquer d'une trop scrupuleuse exactitude, comme font

ces phlegmatiques Grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, se resserrent dans la sphere la plus étroite, & ne permettent jamais à l'esprit de prendre un essor un peu élevé.

Ce n'est pas là s'attacher à la pureté, c'est se plonger dans le purisme, défaut dont la monotonie, la sécheresse & la langueur sont les suites infaillibles; cette erreur si fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut au Lecteur plaire sans agrément.

Mais de tous les vices du discours, celui qui est le plus ridicule & qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est la sotte affectation du jargon précieux que Moliere a si bien joué dans une de ses plus agréables Comédies. Ce jargon a changé; ce ne sont plus aujourd'hui les mêmes expressions, mais c'est toujours le même ridicule; c'est un langage gigantesque, hyperbolique, qui trouve à peine des termes assez forts pour exprimer des minuties; on ne sçait plus ce que c'est que d'être ennuyé ou fatigué; on est *excédé, anéanti;* on ne sçait plus être content, il faut être *comblé, ravi;* des choses très-médiocrement bonnes ou mauvaises

ſont *exécrables* ou *divines*, &c. Ce qui fait mieux ſentir le ridicule de ces termes exagérés, c'eſt le ton négligé & l'air languiſſant dont nos femmelettes & nos petits Maîtres les aſſaiſonnent ; il ſemble qu'ils affectent de marquer le contraſte, & qu'ils craignent ſur tout de ne point paroître aſſez faux. C'eſt avec la plus grande froideur qu'ils ſont *deſeſperés* ou *enchantés*.

L'effet de ce jargon eſt d'appauvrir la langue ; car ſi vous épuiſez les termes les plus énergiques pour peindre une bagatelle, un ſentiment léger, que vous n'éprouvez pas, que vous reſtera-t'il pour exprimer une choſe forte, un ſentiment vif, un bonheur ou un malheur réel ?

Ce ridicule eſt joüé dans l'*Indiſcret*, dans le *Méchant*, dans quelques Romans & quelques Lettres fugitives de nos jours, & n'en eſt que plus triomphant.

Il y a un autre prétendu vice d'Oraiſon oppoſé à celui-là, c'eſt le Néologiſme ou la manie de créer des mots nouveaux ; ce vice, qui peut être repréhenſible par ſon excès, a pour but d'enrichir la Langue, & de borner le trop fréquent uſage des circonlocutions. Ce but eſt raiſonnable, mais il eſt ſouvent manqué. *Immenſément*, *Décidément*, & mille autres adverbes nouveaux que nous

voyons éclorre tous les jours ne ſont, ce me ſemble, ni des beautés ni des défauts. » Horace dit, que les mots nouveaux peu» vent faire fortune, pourvû qu'ils dérivent » naturellement du Grec. » Le Latin eſt pour nous ce que le Grec étoit pour les Romains. Suivant cette régle, une expreſſion nouvelle naturellement dérivée du Latin ne ſeroit point vicieuſe. Combien donc le ſeroit-elle moins ſi elle étoit tirée du François même, & qu'elle ne fût que l'adverbe ou le ſubſtantif d'un verbe conſacré par l'uſage. Par exemple, F*ertiliſer* eſt un terme très-François; je ne ſerois ni étonné, ni fâché, ni charmé, que pour exprimer l'action de *fertiliſer*, on inventât un jour le mot de *Fertiliſation*.

Tout nouveau mot, comme tout nouveau ſyſtême révolte d'abord; mais on répéte ce mot, on examine ce ſyſtême, & on finit ſouvent par s'accoutumer à l'un & par s'attacher à l'autre.

Quand un terme eſt harmonieux, quand il eſt néceſſaire, c'eſt-à-dire, qu'il épargne les longueurs d'une circonlocution, ou qu'il peint vivement & avec netteté une choſe qui n'auroit pas d'autre expreſſion ſi propre, je crois qu'on peut lui pardonner ſa nouveauté, en faveur de tant d'avantages.

Mais ſi on peut ſe ſervir de termes nouveaux dans la converſation & dans tous les petits ouvrages d'agrément, où une négligence aimable eſt ſouvent une perfection, il faut les proſcrire impitoyablement de tout ouvrage ſérieux, juſqu'à ce qu'il ait plû à la tyrannie de l'uſage de les autoriſer.

Les plus ſages préceptes qu'on puiſſe donner ſur la pureté du langage, ſe réduiſent à ce qu'a dit ſi élégamment Monſieur Boileau.

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée :
En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux,
Si le terme eſt impropre ou le tour vicieux.
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux ſolécisme :
Sans la langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant Ecrivain.

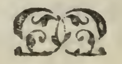


CHAPITRE III.

Des Périodes.

LA Période eſt un petit diſcours compoſé de parties tellement liées les unes aux autres, que le ſens demeure toujours ſuſpendu juſqu'à la fin : en voici un exemple dans M. Boſſuet.

» Quand Dieu laiſſe ſortir du puits de » l'abîme la fumée qui obſcurcit le Soleil, » ſelon l'expreſſion de l'Apocalypſe, c'eſt-» à-dire, l'erreur & l'héréſie; quand, pour » punir les ſcandales ou pour réveiller les » Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſ-» prit de ſéduction de tromper les ames » hautaines, & de répandre par tout un » chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, » & un eſprit de révolte, il détermine dans » ſa Sageſſe profonde les limites qu'il veut » donner aux malheureux progrès de l'er-» reur & aux ſouffrances de ſon Egliſe.



Section Premiere.

Des Parties de la Période.

Les parties qui composent la Période sont de deux sortes, le Membre & la Section.

Le Membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens, mais un sens imparfait, suspendu, & dépendant des autres parties de la Période.

Exemples.

» Si fermer les yeux aux preuves écla-
» tantes du Christianisme, est une extrava-
» gance monstrueuse.

Voici un Membre complet & qui renferme un sens bien marqué; cependant l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits: on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement, ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement, si l'on veut former un sens parfait, ajouter le membre qui suit.

» C'est encore un plus grand renverse-
» ment de raison d'être persuadé de cette

» doctrine, & de vivre comme si l'on ne
» doutoit pas qu'elle ne fût fausse.

Voilà la Période achevée; voilà le sens parfait.

La Section est une partie du Membre, qui renferme aussi en elle-même un certain sens, & qui, par cette raison, feroit un Membre si elle étoit seule; mais qui, étant associée à diverses autres parties qui aboutissent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le Membre.

EXEMPLE.

Tiré des Poësies de Mademoiselle Deshoulieres.

PREMIERE SECTION.

Vous de qui les prudens conseils
Veulent soulager ma tristesse;

II. SECTION.

Vous, hélas! dont les maux aux miens furent pareils;

III. SECTION.

Vous qui sçavez d'un cœur jusqu'où va la tendresse;

IV. SECTION.

Et qui vites ravir à la clarté du jour,
Une aimable & jeune Maîtresse,

Une

Une de ces quatre Sections suffiroit seule pour faire un membre, comme on le voit évidemment; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parce qu'elles aboutissent toutes ensemble au même point, qui est le membre suivant.

Sage Célimédon, regardez ma foiblesse
En homme qui connoît le pouvoir de l'Amour.

Voici encore deux autres exemples; l'un est de M. Rousseau, Ode quatriéme, tirée du Pseaume 57.

Premier Membre.

PREMIERE SECTION.

Si la Loi du Seigneur vous touche;

II. SECTION.

Si le mensonge vous fait peur;

III. SECTION.

Si la pitié dans votre cœur
Regne aussi-bien qu'en votre bouche;

Second Membre.

Parlez, fils des hommes: Pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous portez sur moi?

L'autre est de Corneille, dans sa Tragédie

de Sertorius : c'eſt Pompée qui parle à ce vaillant défenſeur de la liberté Romaine.

Premier Membre.

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux,

Second Membre.

PREMIERE SECTION.

Qu'il rend de votre joug les Peuples amoureux

II. SECTION.

Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire :

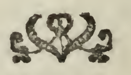
III. SECTION.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire,

IV. SECTION.

Et que la Liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'Amour.

On voit que dans la premiere de ces deux Périodes, c'eſt le premier Membre qui eſt partagé en Sections; & que dans la derniere, c'eſt le ſecond.



Section II.

Des diverses especes de Périodes.

Il y a des Périodes de deux, de trois & de quatre membres : voici des exemples de chacune en particulier.

Periodes a deux Membres.

M. Bossuet, Oraison funébre de la Reine d'Angleterre.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvû qu'elle en entende seulement le nom.

M. Flêchier, Oraison funébre de Monsieur de Turenne.

« Ce Héros étoit aussi admirable, lors-
» qu'avec jugement & avec fierté il sauvoit
» les restes des troupes battues à Mariandal,
» que lorsqu'avec des troupes triomphantes
» il battoit lui-même les Impériaux & les
» Bavarois.

Tragédie de Mithridate.

Ainſi ce Roi, qui ſeul a durant quarante ans
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans;
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ZAIRE *à Oroſmane.*

Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pû fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?

ELECTRE *Tragédie d'Oreſte.*

Eh! qui pourroit des Dieux encenſer les Autels,
S'ils voyoient ſans pitié les malheurs des Mortels,
Si le crime inſolent dans ſon heureuſe yvreſſe
Ecraſoit à loiſir l'innocente foibleſſe.

THÉSÉE *dans la Tragédie de Phédre.*

O toi, Neptune, ô toi! Si jadis mon courage
D'infames aſſaſſins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

PHÉDRE *dans la même Tragédie.*

Je connois mes fureurs. Je ſçais mes perfidies,
Oenone, & ne ſuis point de ces femmes hardies,
Qui goutant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.

PERIODES A TROIS MEMBRES.

M. Maſcaron, Oraiſon funébre de Monſieur de Turenne.

« S'il y a une occaſion au monde où l'ame » pleine d'elle-même ſoit en danger d'ou- » blier ſon Dieu, c'eſt dans ces poſtes écla- » tans, où un homme par la ſageſſe de ſa » conduite, par la grandeur de ſon cou- » rage, par la force de ſon bras, & par le » nombre de ſes ſoldats, devient comme le » Dieu des autres hommes; & rempli de » gloire en lui-même, remplit le reſte du » monde d'amour, d'admiration ou de » frayeur.

M. Boſſuet, Oraiſon funébre du Grand Condé.

« Trois fois le jeune Vainqueur (le Grand » Condé) s'efforça de rompre ces intrépides

» combattans (l'Infanterie Eſpagnole,) trois
» fois il fut repouſſé par le valeureux Comte
» de Fontaines, qui, porté de rang en rang
» dans ſa chaiſe, faiſoit voir, malgré ſes in-
» firmités, qu'une ame guerriere eſt maî-
» treſſe du corps qu'elle anime.

Mithridate, Roi de Pont, implacable ennemi du nom Romain, dans l'admirable diſcours où il déclare à ſes fils le projet qu'il a formé contre Rome, fait cette belle Période en parlant des Peuples d'Italie.

Ah! s'ils ont pû choiſir pour leur libérateur,
Spartacus, un eſclave, un vil gladiateur,
S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez-vous qu'ils ſe rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes Ayeux?

AGAMEMNON *à Ulyſſe, dans la Tragédie d'Iphigénie.*

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſément ſe montre magnanime!
Mais que ſi vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,

Nous vous verrions troublé de cette affreuſe image
Changer bientôt en pleurs ce ſuperbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui !

IPHIGENIE *à Achille.*

Montrez que je vais ſuivre aux pieds de nos autels
Un Roi, qui non content d'effrayer les Mortels,
A des embrâſemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire,
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

PHEDRE *parlant d'Hippolyte.*

Hélas! lorſqu'à mes vœux l'ingrat inexorable,
S'armoit d'un œil ſi fier, d'un front ſi redoutable;
Je penſois qu'à l'amour ſon cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon ſexe également armé.
Une autre cependant a fléchi ſon audace,
Devant ſes yeux cruels une autre a trouvé grace.

PERIODES A QUATRE MEMBRES.

M. Boſſuet, Oraiſon funébre de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

« Tant que nous ſommes détenus dans » cette demeure mortelle, nous vivons aſſu- » jettis aux changemens, parce que ſi vous

» me permettez de parler ainſi, c'eſt la loi » du Pays que nous habitons; & nous ne » poſſédons aucun bien, même dans l'ordre » de la grace, que nous ne puiſſions perdre » un moment après par la mutabilité natu- » relle de nos deſirs.

M. Flêchier, Oraiſon funébre du Vicomte de Turenne.

» Si le Héros dont je fais l'éloge n'avoit » ſçu que combattre & que vaincre, ſans » que ſa valeur & que ſa prudence fuſſent » animées d'un eſprit de foi & de charité, » content de le mettre au rang des Scipions » & des Fabius, je laiſſerois à la vanité le » ſoin de louer la vanité, & je ne parlerois » de ſa gloire que pour déplorer ſon mal- » heur.

Extrait du Monologue de Polyeucte dans la priſon.

Monde! n'eſpere pas qu'après toi je ſoupire;
Tu m'étales en vain tes charmes impuiſſans;
Tu me montres en vain, dans tout ce vaſte Empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans:
Il étale à ſon tour des revers équitables,
Par qui les Grands ſont confondus;

Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

MITHRIDATE *à Monime.*

Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate;
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui sur le thrône assis n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Monime dans la même Tragédie de Mithridate, apostrophe tendrement Xipharès.

Quoi, Prince! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour sçavoir mon secret, tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut être un pere se défie,
Que dis-je? Quand peut-être il y va de ta vie;

Je parle, & trop facile à me laiſſer tromper,
Je lui marque le cœur où ſa main doit frapper.

JOAD, *Tragédie d'Athalie.*

Grand Dieu! ſi tu prévois qu'indigne de ſa race,
Il * doive de David abandonner la trace,
Qu'il ſoit comme le fruit, en naiſſant arraché,
Ou qu'un ſouffle ennemi dans ſa fleur a ſéché :
Mais ſi ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes deſſeins un inſtrument utile,
Fais qu'au juſte héritier le Sceptre ſoit remis ;
Livre en mes foibles mains ſes puiſſans ennemis ;
Confonds dans ſes conſeils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chûte des Rois funeſte avant-coureur.

Tout le ſecret de la Période conſiſte dans certaines particules qui en ſont comme les ligamens & les cartilages, qui en lient les divers membres & qui en ſuſpendent le ſens juſqu'à ce que le tour périodique ſoit entierement achevé. Ces particules ſont, par exemple : *quoique, néanmoins ; d'autant plus, que ; plus, moins ; non-ſeulement, mais encore ; ſi &c.* Il n'eſt pas inutile à des per-

* Joas.

ſonnes peu exercées de ſe faire une ſorte de lieux communs de ces particules, dont l'uſage n'eſt pas abſolument eſſentiel aux Périodes, mais en facilite la compoſition il n'appartient qu'aux Maîtres de l'art de ſçavoir s'en paſſer, & de faire rouler ce globe périodique ſans laiſſer appercevoir les reſſorts ſecrets qui le mettent en mouvement.

Section III.

Du Nombre.

Toutes les graces, toutes les beautés de la Période ſont renfermées dans le nombre, qui n'eſt rien autre choſe qu'une certaine harmonie douce & majeſtueuſe, qui charme l'oreille, & qui réſulte du choix judicieux & de l'heureux arrangement des termes. Les expreſſions les plus pompeuſes, les plus énergiques, ne ſont pas toujours les plus propres à être aſſorties & à former un tour de phraſe agréable; cet aſſortiment demande du génie, du goût, une oreille ſévere & délicate.

Ayez pour la cadence une oreille ſévere.

On a dû remarquer, cette cadence nom-

breuſe dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

L'harmonie doit ſur-tout répandre ſes graces ſur la fin de la Période, afin de laiſſer à l'oreille une impreſſion agréable; & ſur le commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien ſuivi, ſans longueurs, ſans équivoques, ſans parenthéſes, qui promenent l'eſprit de l'auditeur dans des eſpaces excentriques, & ſans aucun embarras qui gêne & qui fatigue l'attention.

Il faut ſur-tout éviter avec ſoin les chocs de voyelles, qui ſe briſant les unes contre les autres, forment une cacophonie déſagreable.

En général, le ſtyle de la Période doit être pur, clair, orné, doux, harmonieux; point de dureté; point de terme rude, choquant, impropre, inuſité: en un mot, il faut avoir un reſpect infini pour la langue, & ne la ſacrifier ni à l'élévation des penſées, comme dans ce vers (très-beau d'ailleurs) de Dom Rodrigue au Comte de Gormas;

Ton bras eſt *invaincu*, mais non pas invincible.

ni au faux brillant d'un ſon un peu harmo-

mieux, comme dans cet autre vers qui commence le Monologue de Cléopatre dans Rodogune :

Sermens *fallacieux !* Salutaire contrainte.

Il faut que la Période ſoit d'une juſte longueur ; ſi elle eſt trop courte, elle ſera peu ſuſceptible d'harmonie ; le ſens ne demeurera pas aſſez long-tems ſuſpendu & n'exercera point aſſez l'attention du lecteur : ſi elle eſt trop longue, l'eſprit aura peine à l'embraſſer toute entiere avec plaiſir ; il en laiſſera échapper preſque toutes les beautés.

Il faut éviter dans la Proſe les rimes & les épithetes trop fréquentes. La Poëſie, de ſon côté, n'admet point de phraſe proſaïque : ce ſont deux juriſdictions différentes, qui ont leurs priviléges & leurs bornes ; & qui ne doivent point entreprendre l'une ſur l'autre.



CHAPITRE IV.

Des Styles.

LE Style, dans l'usage ordinaire, se prend pour la maniere dont chacun s'exprime: c'est dans ce sens qu'on dit que chaque Auteur a son style.

Mais, comme toutes les diverses manieres de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matieres, l'une simple, l'autre un peu plus élevée, la troisiéme, grande & sublime; on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de Styles, le simple, le tempéré & le sublime; & ce qu'on appelle le Style particulier de chaque Auteur, n'est qu'une nuance de ces trois Styles, variée à l'infini, ou bien c'est l'application différente que chaque Auteur fait de ces trois Styles aux trois différentes matieres ausquelles ils se rapportent.

Les qualités du Style en général sont la clarté & la propriété.

Le Style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'ensevelir dans les ténébres, ont une res-

ſource qui ne peut leur manquer ; c'eſt le ſilence. Il eſt ſurprenant qu'il y ait des lecteurs aſſez ſtupides ou aſſez ſuperſtitieux pour admirer ce qu'ils n'entendent pas, & ce qu'ils ne peuvent pas entendre.

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Un eſprit ſage & judicieux, quand il écrit, veut être entendu, & quand il lit les productions des autres, ne précipite ni ſon admiration, ni ſa cenſure ; il veut connoître avant de louer ou de blâmer ; ſemblable à ces prudens Sénonois, qui étant ſaiſis d'abord d'une crainte reſpectueuſe à l'aſpect impoſant des Sénateurs de Rome qu'ils prenoient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature.

Le Style doit être propre au ſujet que l'on traite. Tout ſujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toute ſorte de Style. La raiſon & le jugement doivent ſervir de guides dans le choix qu'il en faut faire. Un Orateur véritablement éloquent, ſçait dire les petites choſes avec ſimplicité, avec eſprit, avec une délicateſſe pleine de naïveté ; les choſes médiocres, avec

douceur, élégance & pureté; les choses sublimes, avec pompe & majesté : ici il est serré & concis; là, plus abondant & plus nombreux : tantôt il gagne l'esprit de son auditeur par un air d'ingénuité, de candeur & de modestie qui le touche & qui le rend favorable; tantôt il l'étonne, il l'enleve par la grandeur de ses sentimens, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions : toujours prêt à plier son éloquence, à présenter de nouveaux spectacles, à revêtir la scéne de décorations nouvelles, selon la diversité des lieux, des tems & des personnes. Sérieux ou enjoüé, doux ou amer, triste ou plaisant, un Orateur est un véritable Protée.

Nous avons distingué trois sortes de Styles. Entrons dans le détail, & commençons par le Style sublime.

SECTION PREMIERE.

Du Style sublime.

LE Style sublime est celui qui, par la majesté & l'élévation des pensées, la richesse & la force des expressions, la vivacité des

des mouvemens, la nobleſſe & la beauté des images, éleve l'ame au-deſſus des ſens, & la remplit d'un certain enthouſiaſme mêlé de plaiſir, de reſpect, de ſurpriſe & d'admiration : en voici des exemples.

M. Flêchier, Oraiſon funébre de Monſieur de Turenne.

» Cet homme qui défendoit les Villes de
» Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans
» d'Ammon & d'Eſaü, qui revenoit chargé
» des dépouilles de Samarie, après avoir
» brûlé ſur leurs propres Autels les Dieux
» des Nations étrangeres; cet homme que
» Dieu avoit mis autour d'Iſraël comme un
» mur d'airain, où ſe briſerent tant de fois
» toutes les forces de l'Aſie, & qui, après
» avoir défait de nombreuſes armées, dé-
» concerté les plus fiers & les plus habiles
» Généraux des Rois de Syrie, venoit tous
» les ans, comme le moindre des Iſraëlites,
» réparer avec ſes mains triomphantes les
» ruines du Sanctuaire, & ne vouloit d'autre
» récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa
» Patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie,
» ce vaillant homme pouſſant enfin avec un
» courage invincible les ennemis qu'il avoit
» réduits à une fuite honteuſe, reçut le coup

» mortel, & demeura comme enſeveli dans
» ſon triomphe. Au premier bruit de ce fu-
» neſte accident, toutes les Villes de Judée
» furent émues ; des ruiſſeaux de larmes cou-
» lerent des yeux de tous ſes habitans ; ils
» furent quelque tems ſaiſis, muets, immo-
» biles : un effort de douleur rompant enfin
» ce long & morne ſilence ; d'une voix en-
» trecoupée de ſanglots que formoient dans
» leurs cœurs la triſteſſe, la pitié, la crainte ;
» ils s'écrierent : COMMENT EST MORT
» CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT
» LE PEUPLE D'ISRAEL ? A ces cris, Jé-
» ruſalem redoubla ſes pleurs ; les voûtes
» du Temple s'ébranlerent ; le Jourdain ſe
» troubla, & tous ſes rivages retentirent du
» ſon de ces lugubres paroles : COMMENT
» EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI
» SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ?

M. Boſſuet, Oraiſon funébre du Grand Prince de Condé.

« Venez, Peuples ; venez, Seigneurs &
» Potentats ! & vous qui jugez la terre ; &
» vous qui ouvrez aux hommes les portes du
» Ciel ; & vous, plus que tous les autres,
» Princes & Princeſſes, nobles Rejettons de
» tant de Rois, lumieres de la France, au-
» jourd'hui obſcurcies & couvertes de votre
» douleur comme d'un nuage ! venez voir le

» peu qui nous reste d'une si auguste Naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ; jettez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pû faire la magnificence & la piété pour honorer un Héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une douleur que le tems emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant ; & rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux Héros. O vous, qui courez avec tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, ames guerrieres & intrépides ! quel autre fut plus digne de vous commander ? Pleurez ce grand Capitaine, & dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hazards ; sous lui se sont formés tant d'illustres Capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pû encore gagner des batailles : & voilà que dans son silence son nom même nous anime & nous avertit en même tems, que pour

» trouver à la mort quelques restes de nos
» travaux, il faut, en servant le Roi de la
» terre, servir encore le Roi du ciel.

On peut comparer ensemble ces deux admirables morceaux qui suffisent pour donner d'abord une idée générale du sublime; mais il est bon d'approfondir un peu cette partie importante de la Rhétorique. Longin dans le Traité si estimé qu'il a fait sur cette matiere, paroît avoir trop confondu le sublime avec le beau, & n'avoir pas assez considéré qu'il est une multitude d'ouvrages qui ne peuvent s'élever au ton majestueux & fier du sublime, & qui sont pourtant des Chefs-d'œuvre dans leur genre.

Il est des graces légeres & naïves; il en est de nobles & de sublimes; les unes piquent & réveillent le sentiment, les autres pénétrent l'ame & l'enchantent, leurs effets sont différens comme leurs attraits; elles sont toutes également, quoique diversement aimables.

Le plaisant est directement opposé au sublime & est absolument incompatible avec lui.

Le doux, le tendre, le touchant s'en rapprochent davantage, mais ils en sont encore bien éloignés.

Tout ce qui dans le genre grave, sérieux

& noble eſt au-deſſus du ſimple agrément ; peut ſe rapporter au ſublime.

Le plaiſant réjoüit l'ame, & la met dans une ſituation tranquille & gaye ; le fin, l'ingénieux flatte ſa délicateſſe ; le touchant la pénetre & développe ſa ſenſibilité, le ſublime l'étonne, l'éleve & déploye toute la grandeur & toute la nobleſſe dont elle eſt capable.

Le bon & le beau ſont donc bien différens du ſublime, & tous ces genres, eſtimables en eux-mêmes, s'ils ne ſont pas aiſés à définir, ſont aiſés du moins à diſtinguer par les différens effets qu'ils produiſent.

Le ſentiment que cauſe le ſublime eſt l'admiration ; c'eſt là ſon caractere diſtinctif.

Le ſublime peut naître de quatre ſources ; des images, des penſées, des ſentimens & des paroles.

Du ſublime des Images.

Toute image qui repréſente avec des couleurs vives & fortes un grand objet, une grande action, produit néceſſairement le ſublime.

» Dieu dit : que la lumiere ſe faſſe, & la
» lumiere ſe fit.

Voilà une grande action peinte avec de grands traits ; voilà du ſublime. C'eſt avec raiſon qu'on admire depuis long-temps ce tableau ſi noble & ſi précis de la Toute-puiſſance Divine. Cette création, qui ne coûte qu'un mot à l'éternel, cette rapidité avec laquelle ſon ordre ſuprême eſt accompli auſſi-tôt que donné ; ce tour ſi vif & ſi frappant, qui exprime ſi bien toutes ces grandes idées, mérite aſſurément l'admiration de quiconque ſçait penſer & ſentir. Ces ſortes d'images ſe rencontrent fréquemment dans l'Ecriture, ſur tout dans les Pſeaumes & dans les Ecrits des Prophetes.

» La Mer le vit & s'enfuit, dit David au ſujet de la Mer rouge, qui ſuſpendit ſes flots pour ouvrir un paſſage au peuple protegé de Dieu & conduit par ſon Prophéte. Veut-il peindre ce Dieu excitant une tempête ?

» Il parle ; les vents accourent, les flots
» de la Mer s'élevent.

Il ne les calme pas avec moins d'Empire & de facilité ; ſa bonté n'eſt pas moins rapide dans ſes effets que ſa colere.

» Il change l'Aquilon en Zéphir, & les
» flots ſe taiſent.

L'éloquence du Prophéte Iſaïe abonde en images ſublimes, on en peut juger par ce morceau du chap. 34.

» Approchez, Nations, & écoutez; Peu-
» ples, ſoyez attentifs, que la Terre, d'une
» extrémité à l'autre, prête l'oreille; que le
» Monde & tout ce qu'il produit entende
» ma voix!

» L'indignation du Seigneur va fondre
» ſur toutes les Nations; ſa fureur ſe répan-
» dra ſur toutes leurs Armées: il les a dé-
» vouées à l'anathême, il les a livrées au
» carnage.

» Ceux qui auront été tués ſeront jettés
» & entaſſés par monceaux; une puanteur
» horrible s'élevera de leurs corps, & les
» montagnes dégoûteront de leur ſang.

» Toutes les Etoiles du Ciel ſeront lan-
» guiſſantes; les Cieux ſe plieront & ſe rou-
» leront comme un livre; tous les Aſtres
» tomberont comme les feuilles tombent de
» la Vigne & du Figuier.

Tout le reſte ſe ſoutient avec la même majeſté.

M. Racine a exprimé la toute-puiſſance Divine par les images les plus ſublimes.

Dieu du haut de ſon thrône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chûte épouventable

Quand il veut, n'eſt qu'un jeu de ſa main redou-
table.

Et ailleurs.

Et quel beſoin ſon bras a-t-il de nos ſecours?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer:
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer:
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le Ciel tremble:
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux, comme s'ils n'étoient
pas.

Rien ne ſurpaſſe en ſublimité l'enthou-ſiaſme prophétique de Joad.

Comment en un plomb vil (*a*) l'or pur s'eſt-il
changé?
Quel eſt dans le lieu ſaint (*b*) ce Pontife égorgé?
Pleure, Jéruſalem; pleure, Cité perfide,
Des Prophétes divins malheureuſe homicide!
De ſon amour pour toi ton Dieu s'eſt depouillé;
Ton encens à ſes yeux eſt un encens ſouillé.

(*c*) Où menez-vous ces enfans & ces femmes?
Le Seigneur a détruit la Reine des Cités;

(a) *Joas.*
(b) *Zacharie.*
(c) *Captivité de Babylone.*

Ses

Ses Prêtres ſont captifs, ſes Rois ſont rejettés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ſes ſolemnités.
Temple, renverſe-toi! Cédres, jettez des flammes!
Jéruſalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux ſources de larme
Pour pleurer ton malheur?

. . . .

Quelle (*a*) Jéruſalem nouvelle
Sort du fond du déſert brillante de clartés,
Et porte ſur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez;
Jéruſalem renaît plus charmante & plus belle;
D'où lui viennent de tous côtés
Ces (*b*) Enfans qu'en ſon ſein elle n'a point portés?
Leve, Jéruſalem, leve ta tête altiere;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés!
Les Rois des Nations devant toi proſternés,
De tes pieds baiſent la pouſſiere;
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui, pour Sion, d'une ſainte ferveur
Sentira ſon ame embrâſée!
Cieux, répandez votre roſée,
Et que la terre enfante ſon ſauveur.

(a) *L'Egliſe.* (b) *Les Gentils.*

On ne peut ſoutenir plus dignement le caractere de l'Ecriture Sainte.

Quelle idée admirable Corneille nous donne de Pompée par ce vers :

Il fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte !

Cependant ſi l'humanité, ſi la généroſité ſont préférables à la valeur & à la puiſſance, le portrait que fait M. de Voltaire de Luſignan dans Zaïre eſt encore plus ſublime.

Là, je vis Luſignan chargé d'indignes fers,
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſeres;
Il n'étoit attendri que des maux de ſes freres.

Admirons encore le portrait qu'il fait du premier Préſident de Harlai dans ce moment critique, où le Gladiateur Buſſy vient inſolemment à la tête des rebelles, demander au Parlement un Arrêt de proſcription contre les Rois.

Soudain Harlai ſe leve, Harlai, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juſte autant qu'intrépide;
Il ſe préſente aux ſeize, il demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Cette image vraiment ſublime reſſemble fort à une autre plus ſublime encore du

grand Corneille, lorſqu'il dit de Pompée ;

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit des Etats.

Du ſublime des Penſées.

Des maximes fortes, hardies, vraies & noblement exprimées, forment cette eſpece de ſublime.

Les idées qui repréſentent la miſere de l'homme, & celles qui expriment ſa grandeur, ſont également ſuſceptibles de ſublime.

M. Boſſuet dans l'Oraiſon funebre de Madame Ducheſſe d'Orléans, mépriſe en Orateur Chrétien ces grandeurs paſſageres, ces diſtinctions chimériques dont ſe repaît la vanité des hommes.

» *Nous mourons tous*, diſoit cette femme, dont l'Ecriture a loüé la prudence au » ſecond livre des Rois. *Nous allons ſans* » *ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe* » *perdent ſans retour.* En effet nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les » hommes, ils ont tous une même origine, » & cette origine eſt petite. Leurs années » ſe pouſſent ſucceſſivement comme des

» flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant
» qu'enfin, après avoir fait un peu plus de
» bruit, & traversé un peu plus de pays les
» uns que les autres, ils vont tous ensemble
» se confondre dans un abîme où l'on ne
» reconnoît plus ni Princes ni Rois, ni tou-
» tes ces autres qualités superbes qui distin-
» guent les hommes ; de même que ces fleu-
» ves si vantés demeurent sans nom & sans
» gloire, mêlés dans l'Océan avec les Ri-
» vieres les plus inconnuës.

C'est ce que M. de Voltaire a aussi exprimé avec la même noblesse.

Cet Insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Cet aigle audacieux qui plane au haut du Ciel
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Puis il ajoute :

Les Mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance;
C'est la seule vertu qui fait leur différence ;
Il est de ces Mortels favorisés des Cieux
Qui sont tout par eux-même & rien par leurs Ayeux.

Ces maximes portent un vrai caractere de sublimité, aussi-bien que cette belle Epitaphe du célebre Maréchal de Rantzau où

l'Auteur s'adreſſe au tombeau de ce grand homme, & lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des
parts,
L'autre moitié reſta dans les Plaines de Mars ;
Il diſperſa par tout ſes membres & ſa gloire :
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son ſang fut en cent lieux le prix de ſa victoire,
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

On ſçait qu'il n'y eut jamais de Général d'Armée auſſi mutilé que le Maréchal de Rantzau, il avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille ; &, comme dit M. Bourſaut, il ne lui reſtoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Voici d'autres maximes très-nobles :

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux,
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'Ayeux.

Philoctete dit en parlant d'Hercule, dont il avoit partagé la gloire & les travaux.

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des
Dieux,
Qu'euſſai-je été ſans lui ? Rien que le fils d'un Roi.

Le ſublime des penſées n'a pas toujours

beſoin d'être ſoutenu par la pompe & l'énergie des expreſſions; ſouvent il s'accommode très-bien du ſtyle le plus ſimple, & il n'en eſt que plus ſublime. C'eſt ce qu'on peut voir dans ce mot plein de mépris & de fierté avec lequel Pharaſmane congédie l'Ambaſſadeur Romain.

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron:

Et dans cet autre mot moins faſtueux, plus ſimple & peut-être plus beau de Brutus à l'Ambaſſadeur de Porſenna.

Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le Sénat Romain.

Ce trait admirable eſt bien digne de la noble confiance que ce Conſul avoit déja témoignée en diſant aux Sénateurs aſſemblés.

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous ſommes;
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards,

Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il revere en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble ;
Qu'il paroiſſe au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.

Ce dernier morceau peint admirablement la fierté courageuſe de ces grands Républicains ; auſſi ſe rapporte-t'il moins au ſublime des penſées qu'à l'eſpece de ſublime dont nous allons parler.

Sublime des Sentimens.

Ce mot n'a pas beſoin de définition, il exprime une choſe que tout le monde entend, que tout le monde ſe pique d'avoir, & qui eſt cependant fort rare. Mais en voici des exemples.

Abner ami de Joad lui apprend avec crainte les dangers dont ce Grand-Prêtre eſt menacé ; il lui peint Athalie inquiéte & furieuſe, prête à porter ſur lui une main ſacrilége & à profaner le Sanctuaire de Dieu. Joad ſans s'émouvoir lui répond.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre
crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuse dans le secours divin est le comble de la sublimité.

Le même Joad voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du Temple que de jeunes filles & de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des Prêtres, des Enfans, ô Sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirablement les sentimens d'une ame vraiment Israëlite, dont la foi constante & le courage inébranlable ne s'allarment point à l'aspect des dangers les plus pressans, & qui, comme un autre Abraham, espere contre toute espérance, persuadée que le Dieu des Armées forme dans l'art des Combats les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

L'infléxible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la République naissante, & qui n'étoit coupable que d'avoir

balancé un moment entre Rome où son devoir le retenoit, & la fille de Tarquin vers qui l'entraînoit son amour; Brutus oubliant qu'il est pere pour se souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature & de l'humanité, condamne à une mort infâme ce fils l'unique objet de toutes ses complaisances, & n'exhale sa mourante tendresse pour ce fils infortuné, que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime.

Approche, triste objet d'horreur & de tendresse!
Approche, cher appui qu'espéroit ma vieillesse!
Viens embrasser ton pere, il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un Sénateur vient le consoler de la part du Sénat, dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus étoient émues de compassion. Ce Républicain farouche lui répond fierement:

Vous connoissez Brutus, & l'osez consoler!

Quel mêlange horrible de grandeur & de cruauté!

Cette parole de Zénobie au soupçonneux Rhadamiste son époux, est pleine d'une noble & délicate fierté:

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Heureuse sécurité que la vertu seule peut donner !

OROSMANE, *à Nérestan.*

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprens ta liberté, remporte tes richesses;
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses;
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander;
Qu'ils aillent, sur tes pas, apprendre à ta Patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux,
Des Lusignans ou moi, l'empire de ces lieux.

Quelle noble hardiesse dans ce discours de Monime à Mithridate, qui par un détour artificieux lui avoit arraché l'aveu de son amour secret pour Xipharés !

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance,
Quelque rang où jadis soient montés mes ayeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée;

Et malgré mon penchant & mes premiers desseins
Pour un fils après vous le premier des humains,
Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi par mon ordre il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre,
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre;
Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vûe,
Vos détours l'ont surpris, & m'en ont convaincuë;
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir,
En vain vous en pourriez perdre le souvenir,
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi,
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Asdrubal, Ambaſſadeur de Carthage, plaidoit dans le Sénat Romain la cauſe de ſa Nation vaincuë; il commençoit à fléchir les Sénateurs, lorſqu'un deux, l'interrompant avec colere, lui demanda *par quels Dieux, après tant de ſermens violés, ſeroit jurée l'obſervation d'un nouveau traité? Par ces mêmes Dieux*, répondit Asdrubal, *qui puniſſent ſi ſévérement les infracteurs des Traités.*

Cette éloquence du cœur, cette expreſſion ſi noble d'un repentir ſincere, appartient au ſublime de ſentiment.

Les ſentimens que Henri le Grand fait paroître à l'aſpect du ſage Mornai, lorſque, honteux de ſa foibleſſe, il s'arrache des bras de la charmante d'Etrée pour rentrer dans ceux de la gloire, ſont d'une généroſité parfaite.

Enfin, dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornai paroître; il le voit & rougit:
L'un de l'autre en ſecret, ils craignoient la préſence.
Le ſage, en l'abordant, garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même & ces regards baiſſés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez;
Sur ce viſage auſtere où régnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſémenr ſa honte & ſa foibleſſe.

Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere ;
Qui m'aprend mon devoir est trop sûr de me plaire :
Viens ; le cœur de ton Prince est digne encor de
toi :
Je t'ai vû : c'en est fait, & tu me rends à moi.
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre, est désormais ma plus belle victoire ;
Partons ; bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornai connut son Maître :
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître !
Vous, de la France entiere auguste défenseur ;
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre
cœur ;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre ;

Du sublime des Paroles.

C'est ici proprement ce qu'on appelle le style sublime. C'est lui qui par la vivacité, l'énergie & la noblesse de l'expression, sçait répandre un caractere de sublimité sur des

images, des pensées & des sentimens qui par eux-mêmes n'auroient rien de sublime.

Par exemple, la colere étant plutôt un vice qu'une vertu, tient par conséquent plus de la bassesse que de la sublimité. Elle devient cependant sublime dans la bouche de Moloch, lorsqu'emporté par des mouvemens impétueux de rage & de désespoir, il exhale ainsi sa haine implacable contre le Tout-puissant au milieu de l'assemblée des Anges rebelles.

» Tandis que nous concerterons des me-
» sures indignes de nous, faudra-t-il que
» des millions d'esprits armés qui n'atten-
» dent que le signal de l'escalade, restent
» ici languissans & bannis de leur véritable
» Patrie? Faudra-t'il qu'ils acceptent pour
» leur demeure cette infâme & noire caver-
» ne, où nous a renfermés le cruel qui regne
» par notre lâcheté? Non; servons-nous
» des flammes & des furies de l'Enfer pour
» forcer tous ensemble un passage vers les
» montagnes éternelles: faisons de nos pro-
» pres tortures des armes contre notre ty-
» ran; qu'il entende le tonnerre infernal af-
» fronter la foudre dans ses mains; opposons
» à ses éclairs le feu livide qui nous dévore;
» montrons une rage égale; jettons l'hor-
» reur parmi ses Anges; & qu'il tremble en

» voyant ſon Trône même couvert de ce
» ſouffre & de ces flammes qu'il a préparées
» contre nous.

Ces paroles horriblement ſublimes & magnifiquement impies ſont très-bien placées dans la bouche d'un Démon, & ſurtout du Démon de la guerre.

Pour bien entendre la pratique & l'uſage du ſtyle ſublime, il faut obſerver que les idées générales des choſes peuvent ſe rapporter à trois eſpeces. Les unes ſont ſublimes par elles-mêmes, & forment ce que nous avons appellé ſublime des images, ſublime des penſées, ſublime des ſentimens; telle eſt, par exemple, l'idée de la création qui s'opére par un ſeul mot, telle eſt la penſée de l'égalité des Mortels, diſtingués par la ſeule vertu; tel eſt enfin un ſentiment de grandeur, de généroſité &c.

Ces choſes étant ſublimes par elles-mêmes ſe paſſent quelquefois fort bien du ſecours de l'expreſſion, comme nous l'avons obſervé à l'égard du mot de Pharaſmane à l'Ambaſſadeur Romain, & de Brutus à l'Ambaſſadeur Toſcan.

Il faut cependant convenir qu'en général, quelle que ſoit par elle-même la ſublimité de ce premier ordre d'idées, le ſublime des paroles en rehauſſe encore l'éclat. Auſſi

on a pû voir que dans presque tous les exemples qui ont été cités, le sublime des paroles étoit joint à la sublimité, soit des images, soit des pensées, soit des sentimens, qui ne faisoient que gagner à cette jonction.

A l'égard des idées des choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, il y a une distinction importante à faire; ou ces choses n'ont qu'un seul aspect, ou elles peuvent être considérées sous des points de vûë différens.

Les choses qui n'ont qu'un aspect, ne peuvent être ennoblies par le style sublime. Par exemple, les idées plaisantes ne sont susceptibles que d'un tour plaisant, & le style le plus pompeux ne peut que leur donner un air burlesque, il ne peut pas les rendre sublimes.

Il en est de même des choses tendres & touchantes; elles peuvent émouvoir, attendrir, percer le cœur, mais elles ne peuvent ni l'étonner, ni l'élever; le style sublime ne peut donc rien faire pour elles, parce que leur essence résiste au sublime & se renferme constamment dans son caractere de tendresse & de douceur.

Reste un troisieme ordre de choses, qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais

qui pouvant être envisagées sous différens points de vûë, laissent au style le moyen de les élever jusqu'à la dignité des choses sublimes. Par exemple, l'idée de la guerre & de ses plus grands succès n'a rien par elle-même de vraiment sublime ; elle a même un côté odieux & méprisable qui ne présente que l'image des désordres, des crimes, des calamités, des désolations. L'art de l'éloquence consiste à écarter ce tableau funeste, & à n'offrir qu'une perspective séduisante, ornée de tout ce que la gloire a de plus brillant & la victoire de plus heureux. C'est par l'effet de cet art, c'est par la vertu du style sublime que Mithridate paroît si grand dans ce tableau.

Ce Roi qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eût de Chefs importans ;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune
Meurt.

C'est aussi par la même raison que nous admirons ces beaux vers de la Henriade.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars ;
Disputant le tonnerre à l'Aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amene,

Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugene.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus & des arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angle-
terre.

XIPHARE'S *à Mithridate.*

Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites ;
Rome pourſuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle & plus craint qu'Annibal ;
Tout couvert de ſon ſang, quoique vous puiſſiez
faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire,
Telle qu'en un ſeul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.

. . . .

Embraſez par nos mains le Couchant & l'Aurore,
Rempliſſez l'Univers ſans ſortir du Boſphore ;
Que les Romains preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez & vous trouvent partout.

Mithridate ne s'exprime pas moins noblement.

Marchons, & dans ſon ſein rejettons cette guerre
Que ſa fureur envoye aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans ſi fiers
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres
foyers.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu,
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu ;
Détruiſons ſes honneurs, & faiſons diſparoître
La honte de cent Rois.

Tout ceci n'eſt que du ſtyle ſublime ; c'eſt la haine, c'eſt la vengeance, embellies des couleurs d'un courage & d'une fermeté inébranlables ; mais l'hémiſtiche qui ſuit renſerme un vrai ſublime de ſentiment.

La honte de cent Rois *& la mienne peut-être.*

Ce trait dévoile une grande ame, élevée au-deſſus des caprices du ſort, qui oſe enviſager d'un œil ferme ces idées humiliantes de défaite & de honte, afin d'en effacer le ſouvenir, & d'en détruire les monumens par le coup le plus hardi.

Toutes les paſſions & les foibleſſes des hommes ſe rapportent à ce troiſieme ordre de choſes qui ne ſont pas ſublimes par elles-mêmes, mais qui ſont ſuſceptibles de différens aſpects, & auxquelles par conſéquent le ſtyle peut donner de la ſublimité.

C'eſt ce qu'on a pû voir dans l'éloquent diſcours de Moloch qui n'annonce en effet que de la rage & du déſeſpoir, mais qui les

produit ſous les traits plus agréables de la hardieſſe, de l'impétuoſité & de la grandeur.

Il en eſt de même de tous les déſirs, de tous les mouvemens & de toutes les affections du cœur de l'homme. Rien n'eſt plus aiſé que de leur donner du ridicule, & c'eſt ce qu'on fait dans la Comédie. Rien n'eſt plus aiſé que de leur donner un air de grandeur, & c'eſt ce qu'on fait dans la Tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, & celui de Mithridate intéreſſe. Voilà en quoi different le grand, le furieux, le terrible Hérode de M. de Voltaire & l'Imbécille Sganarelle, du cocu imaginaire.

En réſumant donc toute la doctrine du ſtyle ſublime, on voit 1°. qu'il a la vertu d'embellir les choſes ſublimes par elles-mêmes, ſoit images, ſoit penſées, ſoit ſentimens, & que ſon ſecours leur eſt preſque toujours utile.

2°. Qu'il ne peut toucher aux choſes qui n'étant point ſublimes par elles-mêmes, n'ont d'ailleurs qu'un caractere & qu'un aſpect.

3°. Que ſon triomphe eſt d'élever juſqu'au ſublime les choſes qui n'étant point déterminées par elles-mêmes au noble & au grand, ont cependant un beau côté par lequel elles peuvent être conſidérées.

Quel ſeroit donc le genre de ſublime le

plus parfait? Ce ſeroit ſans doute celui qui réüniroit la ſublimité des images, des penſées, des ſentimens & du ſtyle. Les exemples en ſont rares, mais il n'eſt pas impoſſible d'en trouver.

Ces quatre beaux vers qui peignent ſi bien la confiance admirable de Joad, & que nous avons rapporté au ſublime de ſentiment, parce que c'eſt en effet le ſentiment qui y domine & qui en fait la principale beauté; ces quatre vers renferment auſſi une image & une penſée extrêmement ſublimes.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Le ſublime d'image ſe trouve dans le premier vers, le ſublime de penſée dans le ſecond, le ſublime de ſentiment dans les deux derniers, & le ſublime de ſtyle dans tous les quatre.

Il faut cependant obſerver qu'il y a des choſes auſſi ſublimes qu'elles le peuvent être, quoiqu'elles ne réüniſſent pas les quatre eſpeces de ſublime.

Mariamne peut échaper à la mort que ſon cruel époux lui prépare, elle n'a qu'à ſe montrer aux Prêtres & au Peuple, leur re-

préſenter ſon innocence & ſes malheurs, & ſeconder les efforts de Varus; ſa confidente l'y engage par les conſidérations les plus fortes; mais la généreuſe Mariamne a pris un plus noble parti.

Le vrai courage, (*répond-elle,*) eſt de ſavoir ſouffrir;
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.

Le vrai courage eſt de ſçavoir ſouffrir.

Voilà du ſublime de penſée, & ſurtout du ſublime de ſentiment, & ce ſublime eſt pouſſé auſſi loin qu'il peut l'être; mais le ſublime d'image ne s'y trouve point, parce que la ſituation, la choſe qu'il s'agit d'exprimer, n'eſt pas ſuſceptible d'image.

Preſque toutes les Odes de Rouſſeau, tant ſacrées que profanes, ſont des modéles parfaits de ſublimité : je crois qu'il en faudroit excepter l'Ode à une Veuve & quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendreſſe & la douceur dont elles ſont remplies, ſemblent appartenir plutôt au Style tempéré qu'au Style ſublime.

Comme le Sublime eſt fait pour de grands ſujets, il ne peut guéres être employé à propos que dans la Poëſie épique & lyrique, dans les Tragédies, dans les Panégyriques, les Oraiſons funébres, les Sermons, & quelques Plaidoyers d'une nature peu commune.

Section II.

Du Style ſimple.

LE Style ſimple eſt celui qui convient aux converſations familieres ; ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec ſoin tout ce qui ſent la pompe & l'apprêt. L'enjouement, la gayeté, la vivacité, tous les charmes de la négligence, toutes les graces de la naïveté lui appartiennent ; c'eſt une Bergere qui ſe couronne de mille fleurs, mais qui n'a jamais connu l'uſage des Diamans.

M. de Fontenelle poſſéde le talent aimable de manier avec politeſſe, eſprit & enjouement, les matieres les plus didactiques & les plus abſtraites ; ſon ingénieux ſyſtême de la pluralité des Mondes eſt un modéle parfait de la ſimplicité dont nous parlons : en voici un morceau charmant.

« Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de « Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains « que nous ne lui ſoyons inconnus ; il fau- « droit qu'il vît la terre quatre-vingt-dix « fois plus petite que nous ne le voyons : « c'eſt trop peu, il ne la voit point. Voici « ſeulement ce que nous pouvons croire de

» meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter » des Astronomes, qui, après avoir bien » pris de la peine à composer de lunettes » excellentes, après avoir choisi les plus » belles nuits pour observer, auront enfin » découvert dans les Cieux une petite pla- » nete qu'ils n'avoient jamais vûe. D'abord » le Journal des Sçavans de ce pays-là en » parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en en- » tend point parler, on n'en fait que rire; » les Philosophes dont cela détruit les opi- » nions, forment le dessein de n'en rien » croire; il n'y a que les gens très-raison- » nables qui en veulent bien douter. On » observe encore, on revoit la petite pla- » nete; on s'assure bien que ce n'est point » une vision; on commence même à soup- » çonner qu'elle a un mouvement autour du » Soleil; on trouve au bout de mille obser- » vations, que ce mouvement est d'une an- » née; & enfin, grace à toutes les peines » que se donnent les Sçavans, on sçait dans » Jupiter que notre terre est au monde; » les curieux vont la voir au bout d'une » lunette; & la vûe à peine peut-elle encore » l'attraper.

Les Dialogues de Lucien sont d'une simplicité qui donne un ridicule parfait aux Dieux, lorsqu'ils en sont les interlocuteurs.

On ſçait que Lucien n'étoit pas un dévot du Paganiſme. Nous en avons une excellente traduction, dont le célebre d'Ablancourt eſt l'Auteur.

M. de Fontenelle a renouvellé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de ſuccès ; ſes Dialogues ſont d'une élégance & d'une naïveté parfaites : on voit à tout moment partir du ſein de cette naïveté, de brillantes étincelles d'eſprit qui frappent & qui ſurprennent. Lucien eſt plus ſimple & moins orné, quoiqu'il ſoit auſſi extrêmement ingénieux.

Les lettres de Pline ſont auſſi ſimples qu'ingénieuſes. Elles ont été fort élegamment traduites par M. de Sacy : en voici une. « Que fait-on à Côme, cette ville » délicieuſe que nous aimons tant l'un & » l'autre ? Cette belle maiſon que vous » avez dans le fauxbourg eſt-elle toujours » auſſi riante ? Ce cabinet de verdure qui » me plait tant, n'a-t'il rien perdu de ſes » agrémens ? Vos planes conſervent-ils » la fraîcheur de leur ombrage ? Le canal » a-t'il toujours ſa bordure auſſi verte, & » ſes eaux auſſi pures ? ne m'apprendrez-» vous rien de ce baſſin qui ſemble fait » exprès pour les recevoir ? Quelles nou-» velles de cette longue allée dont le ter-

» rein eſt ferme ſans être rude ? Le Soleil » tous les jours rend-il ſes viſites fréquen- » tes & régulieres à notre bain délicieux ? » En quel état ſont ces ſalles où vous tenez » table ouverte, & celles qui ne ſont deſ- » tinées qu'à vos amis particuliers ? Vos » appartemens de jour & de nuit, ces lieux » charmans vous poſſedent ils tour-à-tour ? » Ou le ſoin de faire valoir vos revenus, » vous met-il à l'ordinaire dans un mouve- » ment continuel ? Vous êtes le plus heu- » reux des hommes, ſi vous joüiſſez de » tant de biens ; mais vous n'êtes qu'un » homme vulgaire, ſi vous n'en joüiſſez » pas. Que ne renvoyez-vous ces baſſes » occupations à des gens qui en ſoient plus » dignes que vous, & qu'attendez-vous pour » vous donner tout entier à l'étude des Belles- » Lettres dans ce paiſible ſéjour ? C'eſt la » ſeule occupation, c'eſt la ſeule oiſiveté » honnête pous vous. Rapportez-là votre » travail, votre repos, vos veilles, votre » ſommeil même. Eſſayez d'amaſſer une » ſorte de biens que le tems ne puiſſe vous » ôter. Tous les autres dans la ſuite des » ſiécles changeront mille & mille fois de » Maître, mais les ouvrages de votre eſprit » ne ceſſeront jamais d'être à vous. Je ſçais » à qui je parle : je connois la grandeur de

» votre courage, l'étendue de votre genie.
» Tâchez ſeulement d'avoir meilleure opi-
» nion de vous, faites-vous juſtice, & les
» autres vous la feront.

Voici quelques extraits d'une Lettre Italienne, écrite par un Sicilien à un de ſes amis ; elle contient une critique agréable de Paris & des mœurs françoiſes.

» Les Etrangers ſont bien reçus en ce pays-
» ci, pourvû qu'ils n'y demandent rien ; ils
» n'y ont d'autre emploi que de ſe diver-
» tir, & quelques-uns d'ôter la ſuye des che-
» minées ; c'eſt le privilége des Savoyards.

« Les Grands ſe diſtinguent par ne vou-
» loir rien faire pour ſervir les autres, &
» par un grand nombre de bêtes & d'ani-
» maux à deux pieds qui les ſuivent toujours
» quand ils ſe font traîner dans leurs caroſ-
» ſes : les chevaux ont le pas devant les
» laquais, la mode étant ici de les mettre
» en troupes ſur le derriere du caroſſe,
» droits ſur les pieds comme le Coloſſe de
» Rhodes : ils regardent fierement d'autres
» eſclaves attelés à d'autres voitures moins
» faſtueuſes, qu'ils ſont obligés de porter
» ou de traîner par la ville.

» Le menu peuple ne s'enyvre que les
» jours de Fête qu'il ne fait rien, mais il
» travaille les jours ouvriers avec aſſiduité ;

» il n'y a pas un peuple au monde plus in-
» dustrieux & qui gagne moins, parce
» qu'il donne tout à son ventre & à ses ha-
» bits, & cependant il est toujours content.

» Les femmes aiment ici les petits chiens
» avec une passion extrême; elles ne haïs-
» sent personne; les plus belles comman-
» dent aux hommes comme Reines, à leurs
» maris comme à des hommes, & à leurs
» amans comme à des esclaves; elles don-
» nent & reçoivent facilement de l'amour,
» mais on n'aime ni long-tems, ni assez.
» Les mariages qui autrefois étoient pour
» toute la vie, ne sont à présent que pour
» un tems; cela fait que le divorce volon-
» taire se trouve facilement dans les maisons
» des plus retenues, après quoi le mari vit
» tranquille dans la Province, & la femme
» se réjouit à Paris.

» On connoît un véritable François à
» quatre choses; quand l'horloge sonne,
» quand il interroge quelqu'un, quand il
» promet, & quand il parle de ses amours.
» A peine l'horloge commence à sonner,
» qu'il demande quelle heure il est; il veut
» que son ami lui réponde avant qu'il l'ait
» interrogé, il ne fait que ce qu'il ne
» promet pas; & pour ses amours, il
» a plus de plaisir à publier les faveurs de

» ſa maîtreſſe qu'à les recevoir.

» Les Procureurs qui ſont en troupes dans
» toutes les Villes de France, ſe trouvent
» ici à milliers; c'eſt une eſpéce d'hommes
» choiſis pour dégraiſſer ceux qui ſont trop
» gras, & pour empêcher que les maigres
» n'engraiſſent: il ſemble que les Princes ne
» les ſouffrent qu'afin d'entretenir une guer-
» re civile parmi leurs Sujets, perſuadés que
» s'ils ne paſſoient leur vie à demander en
» Juſtice ce qui leur appartient, & à uſurper
» ce qui ne leur appartient pas, leur autorité
» ſeroit en danger par leurs intrigues & par
» leur agitation.

» Quand j'entre dans la Grand-Salle, je
» vois une infinité de perſonnes échauffées,
» dont la moitié tourmente l'autre par des
» conteſtations opiniâtrées depuis pluſieurs
» années, & ſoutenues par les inventions
» diaboliques des Praticiens; leur robe eſt
» longue & noire, pour faire voir combien
» elle eſt funeſte à tout le monde; ils portent
» ſur la tête un bonnet à quatre cornes, à la
» maniere des Prêtres; & en cet équipage,
» ils conduiſent leurs Parties comme autant
» de victimes ſur l'autel de Juſtinien: ils ne
» finiſſent les Procès que quand les Parties
» n'ont plus d'argent pour les continuer; &
» lorſqu'ils ſont jugés, il ne reſte aux Plai-

» deurs qu'un amas de papiers barbouillés, » remplis d'une eſpéce de termes magiques.

» La Mode eſt le véritable Démon qui » tourmente toujours cette Nation. On a » porté les cravates ſi courtes qu'à peine les » voyoit-on ; à cette heure on les attache » au col, d'où elles pendent comme des Sau- » ciſſons de Boulogne. Les François ne » portent plus d'épées, mais des cimeterres. » Les Chiens de Boulogne paſſent préſen- » tement pour laids & inſupportables, & » on ne careſſe plus que ceux qui ont le » muſeau de Loup & les oreilles coupées, » & plus ils ſont difformes, plus ils ſont » honorés de baiſers & d'embraſſemens.

» Les Perruques ont auſſi leur mode ; on » les faiſoit à la Françoiſe, & maintenant » on les porte à l'Eſpagnole. Les petites » montres ont été recherchées ; elles ſont » aujourd'hui ridicules, & les plus groſſes » ſont le plus à la mode. J'ai même oüi dire » que l'on ne fait plus de complimens dans » les lettres, mais que l'on introduit une » nouvelle mode, qui eſt de cacheter, non » pas d'un ſeul cachet, mais de trois, de » peur de bleſſer la civilité.

» Mon cher ami, prions Dieu de tout » notre cœur, qu'il donne à cette brave » Nation l'eſprit de paix, & que la fureur

» martiale qui l'agite toujours, se change en
» une mode salutaire qui fasse revenir le re-
» pos & la tranquillité dans toute l'Europe.

Toutes les lettres de Madame de Sévigné sont des modéles de ce style.

Passons aux exemples poëtiques ; Madame Deshoulieres peut en fournir plusieurs dans ce genre. Quel enjouement ! quel agréable badinage dans ce bouquet !

On dit que je ne suis pas bête ;
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne sçaurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithéte honnête.
Jean-des-vignes ? Jean-logne ? . . . . Où vais-je ?
Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête,
Et que pour comparer vous & votre Patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête :
M'y voilà. Commençons par le Saint qu'aujourd'hui
Notre Mere, la Sainte Eglise,
Ordonne que l'on solemnise ;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui :
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guére,
Point du tout même, à parler franc.
L'Evangéliste & vous, plus je vous considere,

Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pû de Satan éviter tous les piéges,
Avoir été d'un Dieu le Diſciple chéri ;
Juſqu'à la fin des tems voir les glaçons, les neiges
Faire place au printems fleuri ;
Privilége qui ſeul vaut tous les priviléges,
N'eſt pas, ſelon moi, ce qui fait
De l'Apôtre & de vous toute la différence :
Et l'Apocalypſe eſt un trait,
Qui, fuſſiez-vous un Saint parfait,
Gâteroit fort la reſſemblance.
O, qu'heureuſes auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté,
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos tendres chanſons ſi belles !
Mais que fais-je ?... Où m'emporte un enjouement outré ?
Comparer un Livre ſacré
A de profanes bagatelles !
De telles libertés trouvent plus d'un cenſeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'eſt jamais ſans honte ;
Peut-être chez le Précurſeur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Eſſayons. Ah ! c'eſt encor pis :
Vous n'êtes en rien paralleles ;
Il prêchoit au déſert, & vous dans les ruelles ;

Une peau de chameau faiſoit tous ſes habits,
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles:
Il ſe déſalteroit dans un coulant ruiſſeau,
Se nourriſſoit de Sauterelles;
Vous ne quitteriez pas les Ortolans pour elles:
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
Vous le voyez: j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, paſſer d'un Saint à l'autre;
Vous n'avez rien du tout, ſoit dit ſans vous fâcher,
Du Précurſeur ni de l'Apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel eſprit.
Auſſi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus ſçavans Poëtes!
Et ſur qui, ſi j'oſois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithétes.
Demeurez-en d'accord; ce n'eſt pas ſans raiſon,
Que, de votre nom effrayée,
Je me ſuis d'abord écriée:
Que dirai-je ſur un tel nom?
J'ai prévû l'embarras: quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit ſoit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il étoit ſans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure;

Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure ?
Croyez-moi, débaptiſez-vous.

C'eſt dans de ſemblables bagatelles qu'il faut que l'imagination faſſe briller tout ce qu'elle a de graces & d'enjouement. On ne ſçauroit mettre trop d'eſprit dans ces petits ouvrages qui ne ſont faits que pour amuſer; mais il faut que cet eſprit ſe préſente naturellement, & ſous un extérieur de naïveté, s'il eſt apprêté, s'il eſt recherché, il ennuye.

Quelle ingénieuſe ſimplicité dans cette Epître à un Evêque !

Damon que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long ſéjour,
Sçavoir que chez les morts je ſuis prête à deſcendre ;
Et ſans daigner me voir, retourner à la Cour !

Eſt-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le ſouvenir ſe perd
D'une amitié tendre & fidelle ?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence ;

L'orgueil ſur votre eſprit ne prend point de pouvoir,
Et votre ſeule négligence
Vous a fait partir ſans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié ſincere
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Etoit la principale affaire!
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
Ah ! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'amour contre vous à paroitre
Dans les intérêts de ſa ſœur.

Cette menace vous allarme.
Un ſage être amoureux ! qu'eſt-ce qu'on en diroit ?
Evitez ce malheur. Un ſoupir, une larme,
Chez la poſtérité vous deshonoreroit.
Les ſéveres loix du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inacceſſible aux paſſions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un Stoïque.

Quelle honte pour vous qui voyez ſans pitié
Toutes les foibleſſes humaines,
Si pour punir les torts faits à mon amitié
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Celadons, que tous les Artamenes ;
Sur vos doctes emplois ne vous aſſurez pas,

Tremblez, Damon, tremblez, la raiſon des grands hommes
Tant des ſiécles paſſés que du ſiécle où nous ſommes
Dans un ſi beau chemin a fait plus d'un faux pas;
Ce petit Dieu malin au dos chargé de plumes
Dont les dépits, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des ſources de plaiſirs;
Vous fera, s'il le veut, pouſſer de longs ſoupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des deſtins
La Morale pourroit rendre une ame aſſez forte:
Mais, Damon, euſſiez-vous des Grecs & des Latins
Toutes les raiſons pour eſcorte,
L'amour n'en ſeroit pas d'un jour plus tard vainqueur.
Lorſqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuſe pas à frapper à la porte.

Il aime à triompher de l'orgueil d'un Sçavant;
C'eſt ſa plus éclatante & plus douce victoire:
Ces ſages qu'on nous vante tant
Et dont vous effacez la gloire
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts;
Et toute leur Philoſophie
Ne leur ſervit, Damon, qu'à ſauver les dehors
D'une voluptueuſe vie.

Ainſi plus agité que ne le ſont les flots,
Lorſqu'Eole ouvre ſa caverne,
Mon cœur fait des deſſeins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne;
Mais de ce dangereux dépit
Ma raiſon s'eſt rendue auſſi-tôt la maîtreſſe:
Il vaut mieux à ce qu'elle dit
Qu'un ami comme vous ait un peu de pareſſe,
Que trop d'empreſſement & de délicateſſe.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours
Ne cherchez donc point de ſecours;
Je ne laiſſerai point à ce guide infidéle
La conduite d'un cœur qui reſpecta toujours
De la triſte raiſon l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, ſoient de tranquilles jours;
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le ſouvenir d'une amitié ſi belle.
Je ſens frémir mon cœur à ce triſte diſcours;
La tendreſſe en gémit. Mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

On ſçait combien la Fontaine excelloit dans ce ſtyle. Que d'agrémens dans cette ingénieuſe Fable!

Du Palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin

S'empara, c'eſt une ruſée ;
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes Penates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore ſa cour
Parmi le thim & la roſée.
Aprês qu'il eût brouté, troté, fait tous ſes tours
Jannot Lapin retourne aux ſouterrains ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la Fenêtre.
O Dieux hoſpitaliers, que vois-je ici paroître,
Dit l'animal chaſſé du paternel logis !
Holà, Madame la Belette
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant ;
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
Et quand ce ſeroit un Royaume
Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroy
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coûtume & l'uſage,
Ce ſont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître & Seigneur, & qui de pere en fils
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranſmis ;
Le premier occupant eſt-ce une loi plus ſage ?
Or bien ſans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot Hermite,
Un Chat faisant la Chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas;
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivé
Devant Sa Majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit, mes enfans, approchez;
Approchez, je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les Plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.
Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains ſe rapportans aux Rois.

Toutes les Poëſies légeres de M. de Voltaire ſont des ſources inépuiſables d'eſprit & d'agrémens. Avec quelles graces & quelle vérité il peint les ridicules du grand monde & des aſſemblées !

Après diné l'indolente Glicére
Sort pour ſortir, ſans avoir rien à faire;
On a conduit ſon inſipidité

Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps preſſé, gémit ſous les barrieres
D'un lourd pannier qui paſſe aux deux portieres;
Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joye, & s'en repent déja,
L'embraſſe & baille, & puis lui dit : Madame
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oiſiveté.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens; quelques feintes careſſes
Quelques propos ſur le jeu, ſur le temps,
Sur un Sermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées;
Elles chantoient déja faute d'idées;
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre Monſieur l'Abbé,
&c.

Il n'y a qu'un pas du ſtyle ſimple au ſtyle plaiſant; ce dernier ne differe de l'autre que par un ton plus gai & une naïveté plus marquée. En voici deux exemples :

Epitaphe de la Fontaine, faite par lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu,
Croyant tréſor choſe peu néceſſaire;
Quant à ſon tems, bien le ſçut diſpenſer;

Deux

Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Autre Epitaphe, composée par Scarron.

Cy gît qui fut de belle taille,
Qui ſçavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers vaille que vaille;
Et les ſçavoit bien réciter;
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit livré bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes:
Etoit-il honnête homme? Oh non.

S'il n'y a qu'un pas du ſtyle ſimple au ſtyle plaiſant, il n'y a qu'un pas auſſi du plaiſant au ridicule, & trop de gens franchiſſent ce dernier pas.

On cherche les rieurs (*dit la Fontaine*) & moi je les évite,
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots
Les méchans diſeurs de bons mots.

S

Le ſtyle ſimple eſt d'uſage dans les Comédies, dans les Fables, dans les Contes, dans les Hiſtoriettes.

Il n'y a que les gens de goût qui ſoient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un Sçavant ſans eſprit qui ne peut ni les compoſer ni les goûter, prend le parti de les mépriſer; c'eſt ainſi qu'il ſe venge de la Nature qui lui a refuſé le talent de plaire.

Les Diſſertations & l'Hiſtoire demandent une ſimplicité ſérieuſe & noble.

SECTION III.

Du Style tempéré.

LE Style tempéré tient le milieu entre les deux précédens; il a plus de force & d'élévation que le Style ſimple, mais beaucoup moins que le Style ſublime: il emprunte de ce dernier la nobleſſe des penſées, la vivacité des images, & de l'autre une douceur, un air de naïveté propre à perſuader & à toucher. Ce Style admet toute ſorte de fleurs & d'ornemens; penſées nobles & délicates; expreſſions fleuries & har-

monieuſes ; tours de phraſes brillans ; Périodes nombreuſes ; peintures animées ; ſentimens tendres. Toutes les paſſions qui portent un caractere de douceur, ſont du reſſort de ce genre d'élocution ; l'amitié, la compaſſion, la triſteſſe, la douleur, l'amour, lorſqu'il gémit tendrement dans l'élégie, ou qu'il peint avec molleſſe ſes langueurs & ſes plaiſirs.

Les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconſidérément, mais répandues avec goût, ſobriété, ſageſſe, & variété ſur tout ;

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Les plus grandes beautés, les ornemens les plus pompeux laſſent à la fin, quand la variété ne ranime point l'attention mourante du lecteur fatigué.

La réponſe de Zaïre aux reproches de Néreſtan eſt d'une grande douceur.

Arrête, mon cher frere ! arrête ! Connois-moi,
Peut-être que Zaïre eſt digne encor de toi,
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche eſt un plus grand outrage,
Plus terrible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandois & que je n'obtiens pas.

L'état où tu me vois accable ton courage :
Tu ſouffres, je le vois, je ſouffre davantage.
Je voudrois que du Ciel le barbare ſecours
De mon ſang dans mon cœur eût arrêté le cours.
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane ;
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé.....
Pardonnez-moi, Chrétiens ! Qui ne l'auroit aimé ?
Il faiſoit tout pour moi ; ſon cœur m'avoit choiſie ;
Je voyois ſa fierté pour moi ſeule adoucie :
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir ;
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne ; ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma foibleſſe,
Me ſervent de ſupplice ; & Zaïre en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

Quelle tendreſſe dans ces ſentimens d'Andromaque pour ſon fils !

Quoi, Céphiſe, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma ſeule joie & l'image d'Hector !
Ce fils que de ſa flamme il me laiſſa pour gage !
Hélas ! il m'en ſouvient ; le jour que ſon courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils & le prit dans ſes bras :
Chere épouſe, dit-il, en eſſuyant mes larmes,
J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes ;

Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi ;
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi :
Si d'un heureux hymen la mémoire t'eſt chere,
Montre au fils à quel point tu chériſſois le pere.
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux !
Et je laiſſe avec lui périr tous ſes ayeux !
Roi barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine ?
T'a-t'il de tous les ſiens reproché le trépas ?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas ?
Et cependant, mon fils ! tu meurs, ſi je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé ſur ta tête ;
Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir !
Non, tu ne mourras point ; je n'y puis conſentir.

MARIAMNE *à Hérode.*

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur ;
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes allarmes,
Vous de tous mes parens deſtructeur odieux,
Vous teint du ſang d'un pere expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les Cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous

Vous chériroit encore en mourant par vos coups;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie,
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie.
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de pere,
Peut-être un jour, hélas! vous connoîtrez leur mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que ſeul dans l'Univers vous avez ſoupçonné;
Ce cœur qui n'a point ſçu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs & ménager un Maître,
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

Voici quelques fragmens de la Scéne où Rhadamiſthe & Zenobie ſe reconnoiſſent, & qui eſt pleine de ſentimens.

RHADAMISTHE.

Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! ſe peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouſe ſi chere?
Dieux! n'ai-je pas aſſez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces triſtes objets?
O! de mon déſeſpoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!

Quoi, vous verſez des pleurs !

ZENOBIE.

Malheureuſe ! Eh, comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment ?
Ah, cruel ! Plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zenobie !
Le cœur, à ton aſpect, déſarmé de courroux,
Je ferois mon honheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouſe,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouſe :
Ne crois pas cependant, que pour toi ſans pitié
Je puiſſe te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

. . . .

. . . .

Juſte Ciel ! ſe peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus uniſſent tant de crimes ?
Que l'hymen aſſocie au ſort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir, ſans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant ſi grand, ſi généreux,
Te faſſent déteſter un Epoux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'inſenſible à ſa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arſame !
Que dis-je ? Trop heureux que pour moi dans ce jour

Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZENOBIE.

Calme les vains ſoupçons dont ton ame eſt ſaiſie;
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalouſie;
Et ſouviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner;
Eſt un cœur que ſans crime on ne peut ſoupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouſe, à mon amour funeſte;
Pardonne des ſoupçons que tout mon cœur déteſte.
Plus ton barbare Epoux eſt indigne de toi,
Moins tu dois t'offenſer de ſon injuſte effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zenobie;
Et daigne, dès ce jour, me ſuivre en Arménie,
Céſar m'en a fait Roi: viens me voir déſormais,
A force de vertus effacer mes forfaits.

Les mouvemens d'inquiétude & de crainte qui ſaiſiſſent le cœur de Junie lorſque Britannicus ſe ſépare d'elle, pour aller à ce feſtin fatal où il devoit être empoiſonné par ordre de Néron; ces mouvemens ſont peints avec une douceur & une délicateſſe infinie.

JUNIE.

Mais Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que ſçais-je? Il y va, Seigneur de votre vie.

Tout m'eſt ſuſpect : je crains que tout ne ſoit ſeduit ;
Je crains Néron je crains le malheur qui me ſuit.
D'un noir preſſentiment malgré moi prévenue,
Je vous laiſſe à regret éloigner de ma vûe.
Hélas ! ſi cette paix dont vous vous repaiſſez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dreſſés !
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choiſi la nuit pour cacher ſa vengeance !
S'il préparoit ſes coups tandis que je vous vois,
Et ſi je vous parlois pour la derniere fois !
Ah, cher Prince !

Les ſentimens d'Axiane pour Alexandre, renferment un éloge fin & délicat, d'autant plus flatteur qu'il eſt donné à regret, & par une main ennemie.

Ah, Seigneur ! Puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon déſeſpoir ?
N'ai-je pas vû par-tout la Victoire modeſte,
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend ſi funeſte ?
Ne vois-je pas le Scythe & le Perſe abattus,
Se plaire ſous le joug, & vanter vos vertus,
Et diſputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres ſujets le ſoin de votre vie ?
Mais que ſert à ce cœur que vous perſécutez,
De voir par tout ailleurs adorer vos bontés ?
Penſez-vous que ma haine en ſoit moins viollente

Pour voir baiſer par tout la main qui me tourmente ?
Tant de Rois par vos ſoins vengés ou ſecourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime ;
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,
Que l'Univers entier m'en impoſe la loi,
Et que perſonne enfin ne vous hait avec moi.

L'Elégie de Mademoiſelle Deshoulieres ſur la mort de ſon Amant, mérite, par la tendreſſe qui y regne & l'élégance avec laquelle elle eſt écrite, de trouver ici ſa place.

Au milieu des plaiſirs ſur cet heureux rivage,
Mon cœur toujours chargé du poids de ſes douleurs,
Se fait un ordinaire uſage
De ſes ſoupirs & de ſes pleurs,
Et je porte par tout la chere & triſte image
D'un amant dont la mort cauſe tous mes malheurs.

Du deſtin de Tirſis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaiſirs ſont pour moi ſans appas ;

Je ne ſens que le coup dont mon ame eſt frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de ſon trépas :
Et quand à cette horreur ma raiſon échappée
Me conduit aux pieds des Autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaiſirs mortels,
Hélas ! ce pieux ſacrifice
Eſt tout-à-coup interrompu ;
J'accuſe le Ciel d'injuſtice,
Et pleine de la mort qui cauſe mon ſupplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels inſtans, à ma douleur fidelle ;
Je n'entens plus la voix du Seigneur qui m'appelle :
Tout renouvelle mon tourment ;
Et je ſens rallentir mon zéle ;
Ma paſſion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon Amant.
Laſſe d'avoir trouvé la fortune infléxible ,
J'attendrai ſans frayeur ce moment ſi terrible,
Ce moment où du corps l'ame ſe déſunit.
La mort de Tirſis m'applanit
Ce chemin aux mortels ſi rude & ſi pénible.

Vous qui reconnoiſſez toujours
D'un Etre ſouverain l'éternelle ſageſſe ;
Vous, hélas ! que la grace accompagne ſans ceſſe,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,

Joignez à la douleur qui m'agite & me presse,
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

Voici quelques autres exemples, où il entre autant ou plus d'imagination que de sentiment; ils sont tirés des Poësies de Madame Deshoulieres.

DAPHNIS.

Eclogue a M. d'Aufridet.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces Hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisoit les Troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire:
L'enjoué Lisidor dont le doux entretien
Si souvent avoit sçu lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes Zéphirs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocens desirs,

En ſongeant au Berger que j'aime & qui m'adore ;
Et je rêve à tous les plaiſirs,
Que, s'il étoit ici, je goûterois n core.

Hélas ! cent fois la nuit ; hélas ! cent fois le jour
Je m'imagine voir dans ce bois ſolitaire
Daphnis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en ſoupirant : L'aſtre qui nous éclaire
Ne voit rien quand il fait ſon tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

MADRIGAL.

Qu'eſt devenu cet heureux tems,
Où le chant des oiſeaux, les fleurs d'une prairie,
Et le ſoin de ma Bergerie
Me donnoient de ſi doux momens ?
Cet heureux tems n'eſt plus ; & je ne ſçai quel trouble
Fait que tous les plaiſirs ſont pour moi ſans douceur :
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur ;
Mais, auprès d'Iris il redouble.

LES MOUTONS.

Idylle.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux !

Vous paiſſez dans nos champs ſans ſoucis, ſans
allarmes,
Auſſi-tôt aimés qu'amoureux !
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles deſirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature :
Sans reſſentir ſes maux vous avez ſes plaiſirs :
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour partage,
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux,
Ce n'eſt pas un grand avantage ;
Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit
Contre les paſſions n'eſt pas un ſûr remede.
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévere,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oiſiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes

Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste Univers
Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses d'ici-bas la fortune décide,
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans regle & sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

M. de Cambrai réussissoit parfaitement dans ce style. Les adieux de Philocles à la Grotte de l'Isle de Samos sont extrêmement tendres.

» Alors Philocles ne résista plus, il se » prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans » regretter le desert où il avoit passé tant » d'années. Hélas, disoit-il, faut-il que

» je vous quitte, ô aimable Grotte ! où le » ſommeil paiſible venoit toutes les nuits » me délaſſer des travaux du jour ! Ici les » Parques me filoient, au milieu de ma » pauvreté, des jours d'or & de ſoye. Il ſe » proſterna en pleurant pour adorer la » Nayade qui l'avoit ſi long-tems déſal- » téré par ſon onde claire, & les Nym- » phes qui habitoient dans toutes les Mon- » tagnes voiſines.

Le même M. de Fénélon a chanté du ton le plus aimable, les agrémens de la petite Abbaye de Carenac, ſur la Dordogne.

Solitude, où la riviere
Ne laiſſe entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume & s'enfuit ;
Où deux Iſles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font, pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur deſire :
Que ne puis-je ſur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux ?

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon :

A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enyvre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flateurs menſonges
Vous reſſemblez à mes ſonges
Trompeurs comme eux, mais moins doux!

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les Grands,
Je goûte ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems :
Là, pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité ;
Puis la fable avec l'hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue Antiquité.

Je goûte, loin des allarmes ;
Des Muſes l'heureux loiſir ;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir :
Mon cœur, content de ma lyre ;
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune ;
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux :
Là, pour couronner ma vie ;
La main d'une parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là, reposera ma cendre ;
Là, Tirsis viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

Rien de plus délicat & de plus tendre que ces jolis vers sur un berceau, une fontaine & une Maîtresse.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
Alcimedon un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprés :

» Hélas ! que l'on seroit heureux
» Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
» Si toujours aimé de Sylvie,
» On pouvoit toujours amoureux,
» Avec elle passer sa vie !

PROGNE' ET PHILOMELE.

Fable.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele:
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe;
Je ne me souviens pas que vous soyez venue,
Depuis le tems de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talens si beaux?
Venez faire aux Cités éclater leurs merveilles:
Aussi-bien en voyant les bois
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, lui dit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

Voici une petite Ode d'un excellent Poëte Italien, (M. l'Abbé Metaſtaſio) traduite en François par M. l'Abbé Desfontaines. Elle a pour titre, *la Liberté*, ou *la parfaite Indifférence*. En effet je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de repréſenter plus parfaitement le véritable état d'un cœur, qui, après avoir ardemment aimé, recouvre enfin ſa liberté; mais qui dans l'inſtant même qu'il s'applaudit d'être ſorti d'eſclavage, laiſſe entrevoir qu'il pourroit encore y rentrer, s'il avoit lieu d'eſpérer un traitement plus doux.

Le ſtyle de cette Ode eſt d'une douceur & d'une nobleſſe qui ſe font ſentir au cœur. Il n'y a pas une circonſtance, pas un ſentiment qui ne ſoit pris dans la nature.

I.

» Graces à tes tromperies, Nicé, je reſ-
» pire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un
» malheureux : enfin mon ame ſe ſent déli-
» vrée de ſes liens. Pour cette fois, ma li-
» berté n'eſt pas un ſonge.

II.

» Mon ancienne ardeur eſt éteinte. Je
» ſuis ſi tranquille, que chez moi l'amour

» ne trouve point de dépit pour se masquer.
» Quand on prononce ton nom, Nicé,
» je ne change plus de visage ; & quand je
» te regarde, mon cœur n'est plus ému.

III.

» Je dors, & je dors sans te voir en son-
» ge. A mon réveil tu n'es plus le premier
» objet de ma pensée. Je m'éloigne de toi
» sans desir de te revoir : je te revois sans
» plaisir & sans peine.

IV.

» Je parle de tes charmes sans rien sentir.
» Je me rappelle tes injustices sans en être
» piqué. Tu t'approches de moi, sans que
» j'en sois confus. Je puis, même avec mon
» rival, m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier & dédai-
» gneux : Parle-moi avec un air de bonté
» & de douceur : l'un & l'autre m'est égal.
» Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens :
» tes yeux ne sçavent plus le chemin de mon
» cœur.

VI.

» Que je sois gai, que je sois triste, ma

» gayeté ou ma trifteffe n'eft plus ton ou» vrage. Les bois, les collines, les prai» ries me plaifent fans toi ; & je m'ennuye » avec toi dans un ennuyeux féjour.

VII.

» Voi fi je fuis fincere. Tu me fembles » encore belle ; mais tu n'es plus pour moi » une beauté fans pareille. Je vois même » fur ton charmant vifage (que le vrai ne » t'offenfe point) quelques défauts, que je » prenois pour des agrémens.

VIII.

» Quand je brifai ma chaine (je l'a» voue à ma honte) je crus fentir mon » cœur fe brifer : je crus que j'allois mou» rir. Mais pour fortir d'efclavage, pour » n'être plus maltraité, pour devenir » maître de fon fort, que ne fouffre-t'on » pas ?

IX.

» L'oifeau, pour fe débarraffer des » gluaux qui l'enchaînent, facrifie quel» ques plumes. Il tarde peu à les recouvrer ; » & inftruit par l'expérience, il ne tombe » plus dans le piége.

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je t'ai-
» me encore, parce que je dis ſouvent que
» je ne t'aime plus. Je parle, ſuivant cet
» inſtinct naturel, qui fait parler des dan-
» gers qu'on a courus.

XI.

» Le guerrier raconte les actions pé-
» rilleuſes où il s'eſt trouvé : il ſe plaît à
» faire voir ſes cicatrices. L'eſclave deve-
» nu libre montre avec plaiſir la chaîne
» barbare qu'il a portée.

XII.

» Je parle donc ; mais ce n'eſt que pour
» me ſatisfaire. Je parle, ſans me ſoucier
» que tu me croyes, ſans me ſoucier que tu
» m'approuves, & ſans m'informer ſi en
» parlant de moi tu es tranquille.

XIII.

» J'abandonne un cœur volage : tu perds
» un cœur ſincere. J'ignore qui de nous
» ſe doit conſoler le premier. Mais je ſçais
» que Nicé ne trouvera jamais un Amant

» aussi fidéle, & qu'il est aisé de trouver
» une Maîtresse aussi perfide.

Quelle tendresse! quelle douceur! quelle délicatesse dans ces adieux touchans, où Ligdamis prémunit sa Bergere contre les faux & dangereux attraits de la Ville!

Vous allez donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climéne, vous partez, vous allez à la ville;
Climéne, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois:
Là, d'illustres amans vous rendront leurs hommages;
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une musette & mon amour?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs Belles;
Ils vous prodigueront un encens dangereux;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles,
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit Climéne;
Mais

Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine;
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & simple Bergere:
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévere
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux;
Vous verrez à la ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vû la même Ville où vous allez paroître;
Pour la belle Climéne elle a vû mes langueurs:
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs;
J'y regrettois notre séjour champêtre,
Et votre vûe, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux:
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre;
Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre:

C'eſt ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaiſirs de ces beaux lieux.

Je couronnerai tous ces beaux exemples par ce tableau charmant du mariage enviſagé ſous deux faces différentes. Il eſt tiré de l'Enfant prodigue.

A mon avis, l'Hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu. L'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la Nature,
Que l'Amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon Amant!
Votre Maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat

Sa liberté, ſon nom & ſon état
Aux volontés d'un Maître deſpotique
Dont on devient le premier domeſtique,
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joye à table & la nuit ſans amour,
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon Maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel Hymen eſt l'enfer de ce monde.

Section IV.

Du Style Laconique.

LE Style Laconique conſiſte ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'eſt point un Genre d'éloquence diſtingué des précédens. Il ſe rapporte toujours ou au Style ſimple, ou au Style tempéré, ou au Style ſublime, mais plus particulierement au ſublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité & de nobleſſe dans cette économe & abondante préciſion,

Qui prodigue le ſens & compte les paroles.

M. de la Motte.

Ce ſtyle a pris ſon nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle regardant comme ſuperflus les ornemens du diſcours, s'accommodoit fort de ces traits vifs & courts, qui en un ſeul mot exprimoient toutes leurs penſées.

Ctéſiphon voulant donner une haute idée de ſon éloquence, ſe vanta de parler pendant un jour entier, ſans préparation, ſur le premier ſujet qui lui ſeroit propoſé; les Lacédémoniens ſans vouloir le mettre à l'épreuve le crurent ſur ſa parole, & le crurent ſi bien qu'ils l'éxilerent à cauſe de cet excés d'éloquence.

Un autre Orateur ſe préſentant pour faire le Panégyrique d'Hercule, ils refuſerent de l'entendre en diſant: *Qui pourroit blâmer Hercule?*

Avoient-ils tort? n'eſt-ce pas un abus ridicule que de perdre du temps & de l'éloquence à prouver aux hommes des vérités dont ils ſont intimement perſuadés, à leur expliquer ce qui eſt très clair, tandis qu'il reſte tant d'erreurs à combattre, tant de préjugés à déraciner, tant de vérités ſuperficiellement connuës à approfon-

dir, tant d'autres vérités entierement ignorées à faire connoître?

L'ennemi menaçant un jour ces mêmes Lacédémoniens avec beaucoup de hauteur & de prolixité tout ensemble, de porter le fer & le feu dans leur Pays; ils lui firent réponse en un seul mot: *Si.*

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paroissoit injuste, ils lui répondirent: *Non.*

Quelqu'un demandant à un sage de Grèce comment il pourroit se venger de ses Ennemis. *En devenant homme de bien*, répondit-il.

Henri IV. encourageant ses Soldats avant la Bataille d'Ivry, se contente de leur dire: *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'Ennemi, donnons.*

Un disciple de Socrate témoignant à ce Philosophe la douleur qu'il avoit de le voir si injustement condamné; *Aimeriez vous mieux*, dit Socrate, *que ce fût justement?*

Philoxéne, Philosophe & Poëte Grec n'ayant point voulu goûter quelques mauvais vers de Denis le Tiran, fût mis en prison. Quelque temps après Denis voulant lui faire mériter sa grace, lui lut d'autres vers non moins mauvais, & lui demanda son avis; Philoxéne se tourne vers les

gardes qui l'environnoient, & leur dit froidement, *Remenez-moi en prison.*

Maximien avoit été Collegue de Dioclétien, de ce grand Dioclétien à qui on ne peut reprocher que son zéle aveugle pour ses fausses divinités & sa haine injuste contre les Chrétiens. Diocletien las de l'Empire qu'il avoit gouverné en grand Prince, l'abdiqua en grand homme, Maximien sur qui Dioclétien avoit toûjours conservé une autorité presque absoluë, abdiqua à son exemple; il s'en repentit dans la suite, son ambition & sa légéreté lui inspirerent le pernicieux projet de reprendre la Pourpre impériale; mais ne pouvant reprendre en même temps l'autorité qu'il avoit euë autrefois, il écrivit à Dioclétien pour lui persuader de remonter aussi sur le thrône, espérant que la considération dont il jouissoit les rétabliroit tous deux dans tous les droits dont ils s'étoient dépouillés. Mais il n'étoit plus temps; la Puissance de leurs successeurs étoit trop affermie, la grandeur de Constantin qui s'élevoit sur les ruines de ses concurrens, étoit trop difficile à renverser; le sage Dioclétien pour toute réponse aux invitations de Maximien, lui écrivit; *mon cher ami! venez voir les belles laituës que j'ai plantées*

dans mes jardins de Salone. Reponſe pleine de ſens, de politique & de grandeur !

Dans la ſeule bonne Comédie de Quinault, une jeune fille broüillée par la coquetterie de ſa mere avec ſon amant qu'elle n'a pas vû depuis long tems & qu'on lui a peint comme un infidéle, lui écrit ce billet.

Je voudrois vous parler & nous voir ſeuls tous
deux ;
Je ne conçois pas bien pourquoi je le deſire ;
Je ne ſçais ce que je vous veux,
Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

Je cite ces jolis vers pour exemple de ſtyle Laconique, non ſeulement parceque n'écrire que quatre lignes à ſon amant eſt un Laconiſme parfait, mais plutôt parce que ces quatre lignes ſont très expreſſives & ſignifient beaucoup.

Dans une Tragédie du grand Corneille, Nicoméde conſeille à Pruſias, Roi de Bithinie, de n'être ni Mari ni Pere, c'eſt-à-dire, de n'avoir les foibleſſes ni de l'un ni de l'autre. Pruſias lui demande ce qu'il doit donc être : *Roi*, lui répond Nicoméde.

Dans l'Horace du même Auteur, Julie qui n'avoit vû que le commencement du

combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au pere des Horaces que les Curiaces ſont victorieux, que deux de ſes fils ſont morts, & que le troiſiéme ſe trouvant trop foible contre trois, a cherché ſon ſalut dans la fuite; ce vieillard idolâtre de Rome eſt inſenſible à la perte de ſes fils, il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reſte, & s'écrie avec tranſport :

Pleurez le déshonneur de toute notre Race,
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble & mâle aſſûrance que Médée conſerve au milieu des malheurs dont elle devroit être accablée, annonce un courage invincible & une fermeté d'ame inébranlable. Sa Confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite :
Votre Pays vous hait, votre Epoux eſt ſans foi :
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t'il ?

MÉDÉE.

Moi.

Porus, le plus brave & le plus vaillant des

des Rois de l'Inde, obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancée quelque tems par des prodiges de valeur, est amené vaincu & désarmé devant ce jeune Héros. Il regarde Alexandre avec fierté, & ne lui fait entendre que des paroles menaçantes. Alexandre en est étonné, & lui dit:

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser;
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer;
En effet, ma victoire en doit être allarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc; dites-moi:
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

Voici une fiere & courte réponse de Brutus à César.

CE'SAR.

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Ah! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La précision des réponses de Thyeste à son barbare frere dont il craint d'être reconnu, a je ne sçais quoi de fier, de noble & de grand.

ATRE'E.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous!
Quel est ton rang, ton nom? Quels humains t'ont
vû naitre?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRE'E.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourrriez-vous le connoître?
Philocléte.

ATRE'E.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRE'E.

Où s'adressoient tes pas? Et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Oeubée?

THYESTE.

De Sestos; & j'allois à Delphes, &c.

Il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe d'être court. La préciſion demande du tems, des ſoins, une application & un travail dont tout le monde n'eſt pas capable. Le Cardinal du Perron parlant d'une réponſe de Coëffetau, dit fort bien : *Il l'auroit faite plus courte, s'il avoit eu plus de tems*. Un des plus profonds & des plus vaſtes génies que la France ait produit, dit auſſi à la fin d'une de ſes Lettres, *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loiſir de la faire plus courte*. Un des plus illuſtres Auteurs du dernier ſiécle, qui joignoit à la plus profonde érudition, un eſprit juſte & un goût exquis (choſes très rares parmi les Sçavans) fait cette refléxion ſenſée.

» C'eſt peut-être le plus mal aiſé de tous » les ouvrages que celui de bien abréger ; » il faut un diſcernement peu commun pour » juger quelles ſont les circonſtances dont » la ſuppreſſion obſcurcit ou n'obſcurcit pas » un ouvrage.

Il ſeroit difficile de déterminer l'uſage de ce ſtyle. On ne trouve pas toujours l'occaſion d'exprimer tant de choſes en ſi peu de mots. Tout ce qu'on peut-dire, c'eſt qu'en général il doit regner dans tous les diſcours un certain Laconiſme, qui conſiſte à retrancher toutes ſuperfluités, & à ſe

ſervir de termes expreſſifs. On dit toujours mal en beaucoup de paroles, ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Mais d'un autre côté il ne faut point perdre de vûë la maxime qui vient d'être citée, & pour s'y conformer, il faut employer tout ſon diſcernement & toute ſa pénétration à examiner quelles ſont les circonſtances eſſentielles dont l'omiſſion répandroit de la foibleſſe ou de l'obſcurité ſur le diſcours; l'Eloquence marche entre deux écüeils; on veut être court, on devient obſcur; on veut être abondant, on eſt diffus. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe donner ſur cette partie que des préceptes vagues & généraux & qu'on ne puiſſe indiquer que de très loin la route qu'il faut ſuivre. Le Rhéteur reſſemble trop ſouvent à Apollon lorſqu'il met dans les mains de Phaëton les rênes de ſes chevaux; ſuis un juſte milieu, lui dit-il, ne t'éçarte point de ce cercle étroit où tu trouveras les traces de mon char empreintes; ſi tu t'éleves, tu embraſeras le Firmament; ſi tu t'abaiſſes, tu deſſecheras la terre; les dangers, les abimes t'environnent de tous côtés; il dit, Phaëton part, s'égare & ſe précipite. Les préceptes du Rhéteur ne ſont pas ſouvent plus précis ni mieux ſuivis, on a beau crier, ſuivez les

traces que les Grands-Maîtres ont laiſſées dans la carriére de l'Eloquence. Combien peu de gens ſçavent diſtinguer ces traces délicates! n'en concluons pas cependant que les préceptes ſoient inutiles. Ceux d'Apollon ne l'étoient pas; avec plus de circonſpection & de docilité, Phaëton eût pû éviter ſa perte.

Section V.

Des Défauts du Style.

L'Eſprit humain, même dans ceux où il brille davantage, n'a que des lumieres extrêmement foibles & renfermées dans des bornes très-étroites. Rarement il ſe trouve joint à un goût ſûr, à une raiſon ſolide, à un diſcernement délicat & judicieux, qui ſeul peut perfectionner ſes productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légérement adoptées, tant d'abus où l'on ſe plonge tête baiſſée, ſurtout en matiere d'Eloquence? L'homme eſt naturellement amateur du beau & du vrai; mais il ſe trompe ſouvent dans le choix. Sa paſſion violente pour ces deux

objets ſi aimables, lui fait ſouvent prendre le change. Il ſe laiſſe éblouir par des apparences trompeuſes. Le faux brillant lui paroît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture, il l'imite dans la compoſition; & telle eſt la ſource funeſte de la plupart des vices dont pluſieurs Auteurs infectent leur ſtyle. Tel veut marcher ſur les pas d'un Boſſuet, d'un Corneille, d'un Rouſſeau, & franchir comme eux la noble carriere du ſublime, qui prenant mal l'eſprit de ces grands modéles, ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle ſeule peut donner, s'abandonne à un fatras pompeux de paroles ſtériles, à une folle enflure de penſées extravagantes; c'eſt la Grenouille qui veut s'égaler au Bœuf, & qui créve à force de s'enfler. Cet autre prend une route différente, il veut être enjoué, badin, amuſant, il veut retracer l'ingénieuſe ſimplicité d'un la Fontaine; mais c'eſt un bouffon qui n'a que des plaiſanteries baſſes, triviales, groſſieres; c'eſt l'âne qui veut imiter le petit chien. Celui-ci ſe pique de ſentimens, il veut inſpirer la tendreſſe, & ſon ſtyle inſipide n'inſpire que du dégoût; celui-là veut être grave, ſérieux, concis, & c'eſt un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirois pas ſi je voulois pein-

dre tous les travers dans lesquels tombe un Auteur sans goût; je ne m'attacherai qu'aux principaux dont je donnerai même des exemples, afin qu'en les connoissant, on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénere ordinairement en enflure; ce que Malherbe dit des larmes de Saint Pierre, est un tissu d'exagérations insensées.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent;
Ses soupirs se font vents, qui les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent, qui des hautes montagnes,
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Elément.

Les Espagnols sont sujets à ce défaut. Lope de Vegues, un de leurs plus célébres Poëtes, fit deux vers latins sur la pompe funébre de Charle-Quint, dont voici le sens.

» Mettez pour tombeau le Monde, pour » chapelle ardente le Ciel, pour torches les » Etoiles, pour larmes les Mers.

Cet appareil funéraire est trop vaste pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux esprits,

ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre est un » Archicœur, dans un coin » duquel tout le monde est si à l'aise, qu'il y » reste de la place pour six autres.

On peut voir dans le traité des études de M. Rollin, & dans la maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit du P. Bouhours, les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces Déclamateurs Latins dont Séneque le pere rapporte les sentimens.

Louer les choses estimables est une justice, mais il est des zéles impétueux qui ne peuvent se contenir dans des bornes raisonnables.

Les Juifs disent d'un de leurs Rabbins nommé Eliezer, que si on le mettoit dans un bassin d'une balance & tous les Sçavans dans l'autre, le seul Eliezer les enleveroit tous, & que si le Ciel étoit de parchemin, tous les cédres du Liban des plumes & l'Océan de l'ancre, ils ne suffiroient pas à écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Erasme enchanté de la vie & de la mort de Socrate, a peine à retenir le transport qui le porte à s'écrier; *Saint Socrate priez pour nous.*

Quelques-uns en ont fait un Chrétien & c'est une chose fort commune que cette transformation des Philosophes du Paga-

niſme en Chrétiens & même en Saints. Les Peripateticiens Chrétiens damnoient Platon & canoniſoient Ariſtote ; les Chrétiens qui s'attachoient à la Doctrine de Platon, uſoient de repréſailles.

Corneille de la Pierre doute, *ſi Ariſtote tient plus du Juriſconſulte que du Prêtre, plus du Prêtre que du Prophete, plus du Prophete que de Dieu.*

La Gradation n'étoit pas prête de finir, s'il eût pû remonter plus haut,

» C'eſt un miracle de Dieu, dit un au- » tre admirateur d'Ariſtote, d'avoir accumu- » lé tant de lumieres en un ſeul ſujet. Louons » Dieu, ajoute-t'il, d'avoir ſéparé cet hom- » me de tous les autres, pour rendre pro- » pre à lui ſeul le comble de l'humaine per- » fection. Sa doctrine eſt la vérité même ; » ſon entendement a été l'ouvrage le plus » achevé de la Nature, & la derniere limite » de l'intelligence humaine : Il a été créé » pour enſeigner tout ce qu'il eſt poſſible » de ſçavoir.

J'en loüerai Dieu, s'il le faut, mais je ſçais qu'il n'y a pas aujourd'hui un ſeul Pédant aſſez conſommé dans ſon art, aſſez eperduëment amoureux du Grec pour lire avec plaiſir quatre pages de la plûpart des livres de ce grand homme.

Diogene, ce même Diogene qui commenca par être faux-monnoyeur, & qui de peur d'être pendu se fit Philosophe Cynique, ce Diogene a recu des éloges aussi excessifs, & ce qu'il y a de plus flatteur pour sa memoire, c'est qu'il les a reçus de la part de très-grands hommes, que par respect je ne nommerai point; il est vrai que ce Diogene sçavoit quelquefois assez bien jouer le héros, il ne demanda à Alexandre que de le laisser joüir des rayons du Soleil; c'étoit donc des Rois seulement que Diogene ne vouloit rien recevoir, car il demandoit l'aumône aux derniers des Cytoyens. Au reste, c'eût été un très-grand Philosophe, s'il eût en effet pensé comme Madame de Lambert l'a fait parler.

Je reviens à mon sujet, & j'avertis que toutes ces éxagérations insensées, tous ces éloges hyperboliques, qui s'écartent de la Nature & de la raison ne sont pas moins des défauts de style que des défauts de jugement.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
Il doit regner par-tout.

Ces éloges si ridicules le deviennent encore bien davantage, quand on a la modestie de se les donner à soi-même. Il n'y point de talent quelque éminent qu'on le

ſuppoſe qui puiſſe donner le droit de dire ce que Malherbe diſoit à Henri le Grand.

Mais qu'en de ſi hauts faits vous m'ayez pour témoin.
Avouez-le, Grand Roi, c'eſt le comble du ſoin,
Que de vous obliger ont eû les deſtinées ;
Tous vous ſçavent louer, mais non également.
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Je crois que le plus grand de nos Medecins, auroit aſſez mauvaiſe grace d'apoſtropher comme Paracelſe, les Docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, d'Italie & du Nord, pour les ſommer de ſuivre les pas de leur Monarque, les aſſûrant *qu'un ſeul de ſes cheveux eſt plus ſçavant que toutes leurs Univerſités.*

Il ne ſerviroit de rien pour juſtifier une telle vanité de dire comme Ciceron ;

» Pourquoi me blâmeroit-on de me louer,
» s'il n'y a rien dans l'Univers qui ſoit auſſi
» digne de mes louanges ?

Ce trait qu'on regarde comme la marque d'un noble orgueil, parce qu'il y a dix-huit ſiécles que Ciceron eſt mort, paroîtroit avec plus de raiſon ridicule & inſupportable chez un moderne.

L'enthousiasme forçant les barriéres prescrites par la raison, mene souvent au galimatias. Malherbe peut encore en fournir un exemple.

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers Vers.

A force de vouloir être tendre, il est à craindre qu'on ne donne dans la fadeur & l'insipidité. Voici un morceau de la Tragédie de Bérénice où les discours de Titus ne sont pas exempts de ces défauts.

TITUS *à Bérénice.*

. . . . Hélas! Que vous me déchirez?

BE'RE'NICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez!

TITUS.

Oui, Madame, il est vrai; je pleure, je soupire;
Je frémis, &c.

Le style simple couvre aussi de funestes écueils. On veut être plaisant, on veut dire de bons mots; le pas est glissant, on tom-

be dans le bouffon & dans le bas comique, charme de la populace, aux yeux de qui tout eſt beau, excepté le beau même. La Comédie des fourberies de Scapin eſt dans ce genre; mais l'Auteur a voulu faire quelque choſe pour le peuple.

L'Epigramme de Saint Amand ſur l'incendie du Palais, finit par une pointe extrêmement plate.

Certes, l'on vit un triſte jeu,
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces ſortes d'exemples eſt plus aiſé à ſentir qu'à éviter. On ne ſçauroit trop apporter de ſoins pour s'en préſerver & pour ſe prémunir de bonne heure contre la dangereuſe tentation de dire des bons mots.

Sous le Regne de Louis XIII, & dans le commencement de celui de Louis XIV, le goût des pointes étoit dominant; on prodiguoit l'eſprit, on le déplaçoit, on le rendoit ridicule, Corneille a trop payé le tribut à ce goût, Quinault en eſt infecté.

Dans une de ſes Tragi-Comédies, Cambyſe raconte qu'il eſt devenu amoureux d'une femme en la voyant endormie.

Elle étoit endormie, & sans se faire voir,
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir,
Je sentis lors couler dans mon ame charmée,
Mille torrens de feu d'une source fermée;
Mon cœur fut au-devant d'un coup si glorieux,
Et ne couta pas même un regard à ses yeux.

Dans une autre piéce, une confidente veut persuader à sa Maîtresse d'oublier un amant mort.

Ce Prince est mort enfin, & sa mort vous convie
D'éteindre votre flâme,
Voulez-vous conserver *des feux pour de la cendre.*

Boileau a eû raison de dire que le Dieu du goût n'avoit laissé par grace aux pointes que l'Epigramme pour asyle, bien entendu que ces pointes seront ingénieuses, délicates, naturelles & point licentieuses. Voyez les exemples qui sont cités dans la Poëtique des Dames tome 2. article de l'Epigramme.

CHAPITRE V.

Des trois Genres d'Eloquence.

L'Article que je vais traiter n'a rapport avec les styles, qu'autant qu'il en fait voir l'usage. Il s'agit ici des grands Dis-

cours, des Diſcours vraiment oratoires comme des Harangues, des Plaidoyers, des Panégyriques, &c. que les Rhéteurs réduiſent à trois genres ; le genre judiciaire, le genre délibératif & le genre démonſtratif ou théorique. Il eſt bon d'avoir une notion de ces trois genres, où ſont compris les principaux ſujets ſur leſquels la Rhétorique s'exerce.

Section premiere.

Du Genre Judiciaire.

Ce ſont les Plaidoyers & les diſputes qui compoſent ce genre, & c'eſt particulierement dans ces diſcours où on a un Juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraiſon, dont on a parlé dans le ſecond Livre qui traite de la Diſpoſition. Nous avons eû, & nous avons encore pluſieurs habiles Avocats qui peuvent nous ſervir de modéles dans ce genre.

Notre illuſtre Corneille, à ce qu'il paroît, eût excellé dans la Plaidoierie, ſi ſon génie éclatant ne ſe fût tourné du côté de la Poëſie dramatique, dont il a été véritable-

ment le Pere parmi nous. On trouve dans ſes ſublimes Tragédies, pluſieurs Cauſes très-éloquemment plaidées ; mais comme la paſſion domine dans le tragique, l'énergie & la vivacité y tiennent lieu ſouvent de ces proportions, de cette régularité, de cette ſymétrie que les Orateurs de ſang froid mettent avec art dans leurs diſcours. Rien n'eſt plus éloquent que cet endroit du Cid, où Chiméne éplorée ſe jette aux pieds du Roi de Caſtille, & lui demande vengeance de la mort du Comte de Gormas ſon pere, que Dom Rodrigue venoit de tuer en duel. (Ce Comte de Gormas, comme on ſçait, avoit donné un ſoufflet au vieux Dom Diégue, pere de Rodrigue.)

CHIMENE.

SIRE, mon pere eſt mort, mes yeux ont vû ſon ſang
Couler à gros boüillons de ſon généréux flanc,
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des haſards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
SIRE, la voix me manque à ce récit funeſte,

Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le
reſte. . . . . . .
. . . . . Je l'ai trouvé ſans vie
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émou-
voir,
Son ſang ſur la pouſſiere écrivoit mon devoir ;
Ou plutôt ſa valeur en cet état réduite
Me parloit par ſa playe, & hâtoit ma pourſuite ;
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Règne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire ;
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon pere eſt mort, j'en demande vengeance,
. . . .
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang ;
Vengez-la par une autre, & le ſang par le ſang,
Immolez non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez . . . au bien de tout l'Etat,
Le téméraire Auteur d'un ſi haut attentat.

Voici la réponſe de Dom Diégue qui défend la cauſe de ſon fils.

Qu'on eſt digne d'envie
Lorſqu'en perdant la force, on perd auſſi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carriere un deſtin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait preſqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
SIRE, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon Pays, & digne de ſon Roi,
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête:

. . . .

Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'eût jamais fait ſi je l'euſſe pû faire.

. . . .

Ah! conſervez pour vous le bras qui peut ſervir,
Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chiméne.
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

Dans une autre Tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tue ſa propre ſœur dans un tranſport de colere, parce qu'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiaces ſon Amant, & que dans ſa douleur elle s'emportoit juſqu'à faire des imprécations contre Rome; Valere, un autre Amant de ſa ſœur, voulant venger cette mort, ſe porte pour accuſateur d'Horace devant Tullus Hoſtilius, Roi de Rome. Voici ſon plaidoyer.

Sire, puiſque le Ciel entre les mains des Rois,
Dépoſe ſa juſtice & la force des loix,
Et que l'état demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon Sujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez. . . . . .

Le vieil Horace, pere de l'accuſé, l'interrompt tout d'un coup, & s'écrie:

Quoi ! Qu'on envoye un Vainqueur au ſupplice ?

Cette bruſque répartie ſi naturelle à un pere dans une pareille circonſtance, vaut toute ſeule un Plaidoyer ; nous verrons cependant par la ſuite la réponſe de ce vieillard.

VALERE *continue :*

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juſte des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux, de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent,
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable,
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez regner, le reſte des Romains,
Il y va de la perte ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'hymen durant nos bons deſtins
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire,
N'intéreſſe en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere,
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.

Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare Vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur ?
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
Quand prêts d'être éclairés du nuptial flambeau
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau ?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie,
Il a ſur nous un droit & de mort & de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer !
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme;
. . . .
Penſez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce ſacrilege attireroit ſa peine
Ne le conſidérez qu'en objet de leur haine;
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras ;
Puiſque ces mêmes Dieux, Auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſoüillât la gloire,
Et qu'un ſi grand courage après ce noble effort
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vû le premier parricide,
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des Cieux,

Sauvez-nous de sa main, & redoutez les Dieux.

Il est aisé de distinguer dans ce discours de Valere l'Exorde, la Confirmation & la Péroraison ; il y avoit plus de désordre apparent dans ceux de Chiméne & de Dom Diégue, parce qu'il y avoit plus de passion ; mais ce désordre même n'étoit qu'un ordre plus caché.

Horace, Sabine son épouse, & le vieil Horace son pere, répondent diversement à l'accusation de Valere. Horace ne s'avoüe coupable qu'autant que le Roi l'aura jugé tel ; il se soumet à sa justice & consent à mourir, si c'est sa volonté. Cette maniere de se défendre n'est pas la plus maladroite.

Sabine conjure le Roi de la prendre pour victime au lieu de son époux. Le vieil Horace est le seul qui allégue de bons moyens de défense : voici ces trois discours.

Après que Valere a parlé, Tullus dit :

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

SIRE, on se défend mal contre l'avis d'un Roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paroît condamnable.

C'eſt un crime envers lui de vouloir s'excuſer
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer,
Et c'eſt à nous de croire alors qu'il en diſpoſe
Qu'il ne s'en prive pas ſans une juſte cauſe.
SIRE, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en Amant de la ſœur il accuſe le frere;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche ſon aſſurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la ſauver.

. . . .

Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majeſté, SIRE, a vu mes trois combats,
Il eſt bien mal aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous;
Ainſi donc, pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire,
Rome ne manque point de généreux Guerriers.
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers.
Que Votre Majeſté déſormais m'en diſpenſe;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur,
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur,

Sabine auſſi-tôt arrive, & s'adreſſant au Roi, lui dit:

SIRE, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme;
Qui toute déſolée, à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la juſtice,
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel;
Et puniſſez en moi ce noble criminel;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime;
Vous ne changerez point pour cela de victime.
. . . .
Les nœuds de l'Hymenée & ſon amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.
. . . .
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine, & finira la mienne.
SIRE, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'Etat & vous!
Aimer un bras ſoüillé du ſang de tous mes freres!
N'aimer pas un mari qui finit nos miſeres!
SIRE, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande:

Ma

Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux
Si je puis de ſa honte affranchir mon époux.
Si je puis par mon ſang appaiſer la colere
Des Dieux qu'a pu fâcher ſa vertu trop ſévere,
Satisfaire en mourant aux Manes de ſa ſœur,
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil Horace enfin prend la parole.

Sire, c'eſt donc à moi de répondre à Valere,
Mes enfans avec lui conſpirent contre un pere,
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt conſulter leurs Manes généreux ;
Ils ſont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puiſque le Ciel vouloit qu'elle fût aſſervie,
Si quelque ſentiment demeure après la vie,
Ce mal leur ſemble moindre, ...
Voyant que tout l'honneur en retombe ſur nous,
Tous trois déſavoüeront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les ſoupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, ſois leur ſœur, ſuis ton devoir comme eux;

Contre ce cher époux Valere envain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime,
Et la louange est dûe au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
. . . .
C'est ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée,
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, SIRE? Il l'est, & ce bras paternel
L'auroit déja puni s'il étoit criminel.
J'aurois sçu mieux user de l'entiere puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance,
J'aime trop l'honneur, SIRE, & ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere,
Il a vû quel accueil lui gardoit ma colere,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
SIRE, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,

Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race.
Qui n'est point de son sang, ne peut faire d'affron
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme coûteau
Qui fait cheoir les méchans sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome ;
Et qu'un Romain s'éfforce à tacher le renom
D'un Guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valere, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
Font retentir encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance, & de notre bonheur ?
Tu ne sçaurois cacher sa peine à sa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,

Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſoüiller un ſi beau jour.
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, SIRE, & par un juſte arrêt
Vous ſçaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt,
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
SIRE, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vû Pere de quatre enfans;
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle,
Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle.

. . . .

Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux Rois, c'eſt aux Grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais Héros aſſurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hai donc plus la vie, & du moins vis pour moi,

Et pour ſervir encor ton Pays & ton Roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

Ces Plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes & ſublimes, font un aſſez mauvais effet dans cette Tragédie où ils ſont fort mal enchâſſés. Ils faut les en détacher, comme je viens de faire, & les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Ces beautés ſont offuſquées par quelques défauts. Corneille s'éleve quelquefois ſi haut, qu'il eſt obligé de tomber, & ſes chûtes ſont terribles. Voici, par exemple, deux vers, qui placés à côté l'un de l'autre, ſont inſupportables.

N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appui,
Et ſouffrez pour finir que je m'addreſſe à lui.

Le premier de ces deux vers eſt beau, l'autre eſt foible & burleſque; il me ſemble que j'entends le Maître de Trictrac dans le Joueur, dire à Geronte:

Mon nom eſt Tout-à-Bas, Vicomte de la Caze;
Et votre ſerviteur, pour terminer ma phraſe.

Horace a bien apoſtrophé Sabine & Valere ſans permiſſion; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apoſtropher ſon fils? Il pouvoit fort bien le faire ſans le dire.

On trouve aussi dans tous ces discours de vieilles expressions & des inversions vicieuses dont l'oreille est choquée ; mais il faut se souvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivoit tout ceci.

Quoiqu'il en soit, il seroit à desirer que tous nos Orateurs fussent aussi éloquens en prose, que Corneille l'étoit en vers.

Dans la Tragédie de Brutus, ce Consul plaide noblement la cause du Peuple Romain contre l'Ambassadeur Toscan, qui défend avec beaucoup d'Eloquence celle de Tarquin.

Arons essaye d'abord d'intimider le Sénat par l'exposition des dangers qui le menacent, s'il s'obstine à secouer le joug des Tarquins.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur & son zéle,
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle ;
Sa victoire affoiblit vos remparts désolés,
Du sang qui les inonde, ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du Peuple Romain le Sénat est le Pere,
Porsenna l'est des Rois que vous persécutez ;
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutez,
Vous, des droits des Mortels éclairés interprêtes,

Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole & ces mêmes Autels,
Où jadis, atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zéle
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidéle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le Diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus;
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance & non pas d'eſclavage;
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vû dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds faiſant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte:
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte;
De ſon Peuple & de lui tel étoit le lien,
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien;
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſeroit vrai que l'abſolu pouvoir
Eut entraîné Tarquin par delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;

Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans foi-
  bleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir ?
Un Fils ne s'arme point contre un coupable Pere ;
Il détourne les yeux, le plaint & le revere.
Les Droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfants, leurs Juges ſont les
  Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colere ;
N'allez pas mériter un préſent plus ſevere,
Trahir toutes les Loix, en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur (ce grand Maître de l'hom-
  me)
Tarquin ſera plus juſte & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds.
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

Brutus répond par ce beau morceau imité de Cinna, que nous avons rapporté à l'article de l'imitation.

Les petites diſputes qui s'élevent tous les jours dans les converſations, ſont des eſpéces de Plaidoyers pour & contre. Quand ce ne ſont que de légeres agaceries aſſaiſonnées de beaucoup de ſel, & qui ne dé-

génerent point en querelles, rien n'eſt plus aimable : c'eſt un préſervatif aſſuré contre la langueur & l'ennui, où l'uniformité continuelle de ſentimens pourroit faire tomber la converſation.

Mais trop ſouvent ces diſputes dégénerent en querelles véritables, & deviennent odieuſes & ridicules par l'aigreur, l'emportement & la confuſion qui s'y mêlent. Madame de Sévigné diſoit que cela rendoit l'eſprit d'une rudeſſe & d'une contrariété inſupportables. M. de Marivaux dans le Spectateur François, fait un tableau burleſque & charmant de ces ſortes de conteſtations; & M. de ſaint Evrement dans la jolie hiſtoire que je vais rapporter, couvre de ridicule & les combattans & le médiateur.

» La diſpute vint ſur le ſujet de la Reine » de Suede qu'on louoit de la connoiſſance » qu'elle a de tant de choſes. Tout d'un » coup le Commandeur ſe leva, & ôtant ſon » chapeau d'un air tout particulier; *Meſ-* » *ſieurs*, dit-il, *ſi la Reine de Suede n'avoit* » *ſçu que les coutumes de ſon Pays, elle y* » *ſeroit encore : pour avoir appris notre Lan-* » *gue & nos manieres, pour s'être miſe en état* » *de réuſſir huit jours en France, elle a per-* » *du ſon Royaume. Voilà ce qu'ont produit*

» *ſa ſcience & ſes belles lumieres que vous nous*
» *vantez*..

» Bautru voyant choquer la Reine de
» Suede qu'il eſtime tant, & les belles-Let-
» tres qui lui ſont ſi cheres, perdit toute
» conſidération; & commençant par un ſer-
» ment : il faut être bien injuſte, reprit-il,
» d'imputer à la Reine de Suede comme un
» crime, la plus belle action de ſa vie. Je
» ne m'étonne point de votre averſion pour
» les Sciences: ce n'eſt pas d'aujourd'hui que
» vous les avez mépriſées. Si vous aviez lu
» les Hiſtoires les plus communes, vous
» ſçauriez que ſa conduite n'eſt pas ſans
» exemple. Charles-Quint n'a pas été moins
» admirable par la renonciation de ſes Etats,
» que par ſes conquêtes: Dioclétien n'a-t'il
» pas quitté l'Empire, & Sylla le pouvoir
» ſouverain? Mais toutes ces choſes vous
» ſont inconnues, & c'eſt folie de diſputer
» avec un ignorant. Au reſte où me trou-
» verez-vous un homme extraordinaire qui
» n'ait eu des lumieres & des connoiſſances
» acquiſes?

» A commencer par M. le Prince il alla
» juſqu'à Céſar, de Céſar au Grand Ale-
» xandre : & l'affaire eût été plus loin, ſi
» le Commandeur ne l'eût interrompu avec
» tant d'impétuoſité, qu'il fut contraint de

» se taire. Vous nous en contez bien, dit-il, » avec votre César & votre Alexandre. Je » ne sçais s'ils étoient sçavans ou ignorans, » il ne m'importe guéres : mais je sçais que » de mon tems on ne faisoit étudier les Gen- » tilshommes que pour être d'Eglise ; enco- » re se contentoient-ils le plus souvent du » Latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on de- » stinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient » honnêtement à l'Académie. Ils appre- » noient à monter à cheval, à danser, à fai- » re des armes, à jouer du luth, à voltiger, » un peu de Mathématiques, & c'étoit tout : » vous aviez en France mille beaux Gendar- » mes, galans hommes. C'est ainsi que se » formoient les Thermes & les Bellegardes. » Du Latin ! De mon tems, du Latin ! un » Gentilhomme en eût été deshonoré. Je » connois les grandes qualités de M. le Prin- » ce, & suis son serviteur : mais je vous di- » rai que le dernier Connétable de Mont- » morency a sçu maintenir son crédit dans » les Provinces, & sa considération à la » Cour, sans sçavoir lire. Peu de Latin, » vous dis-je, & de bon François.

» Il fut avantageux au Commandeur que » le bon homme eût la goutte ; autrement » il eût vengé le Latin par quelque chose » de plus pressant que la colere & les inju-

» res. La conteſtation s'échauffa tout de nou-
» veau : celui-ci réſolu de mourir ſur ſon
» opinion, celui-là ſoutenant le parti de
» l'ignorance avec beaucoup d'honneur &
» de fermeté.

» Tel étoit l'état de la diſpute, quand un
» Prélat charitable voulut accommoder le
» différend ; ravi de trouver une ſi belle oc-
» caſion de faire paroître ſon ſçavoir & ſon
» eſprit. Il touſſa trois fois avec méthode,
» ſe tournant vers le Docteur ; trois fois il
» ſourit en homme du monde à notre agréa-
» ble ignorant : & lorſqu'il crut avoir aſſez
» bien compoſé ſa contenance, il parla de
» cette ſorte.

» Je vous dirai, Meſſieurs, je vous dirai
» que la ſcience fortifie la beauté du natu-
» rel, & que l'agrément & la facilité de
» l'eſprit donnent des graces à l'érudition.
» Le génie ſeul ſans regle & ſans art, eſt
» comme un torrent qui ſe précipite avec
» impétuoſité. La ſcience ſans naturel reſ-
» ſemble à ces campagnes ſéches & arides,
» qui ſont déſagréables à la vûe. Or, Meſ-
» ſieurs, il eſt queſtion de concilier ce que
» vous avez diviſé mal-à-propos, de réta-
» blir l'union où vous avez jetté le divorce.
» La ſcience n'eſt autre choſe qu'une parfai-
» te connoiſſance : l'art n'eſt rien qu'une re-

« gle qui conduit le naturel. Eſt-ce, Mon-
» ſieur, (s'adreſſant au Commandeur) que
» vous voulez ignorer les choſes dont vous
» parlez, & faire vanité d'un naturel qui ſe
» déregle, qui s'éloigne de la perfection ?
» Et vous, M. de Bautru, renoncez-vous à
» la beauté naturelle de l'eſprit, pour vous
» rendre eſclave de préceptes importuns, &
» de connoiſſances empruntées ? Il faut fi-
» nir la converſation, reprit bruſquement
» le Commandeur : j'aime encore mieux ſa
» ſcience & ſon Latin, que le grand diſ-
« cours que vous nous faites.

» Le bon homme qui n'étoit pas irré-
» conciliable, s'adoucit auſſi-tôt; & pour
» rendre la pareille au Commandeur, il
» préféra ſon ignorance agréable aux paro-
» les magnifiques du Prélat. Pour le Prélat,
» il ſe retira avec un grand mépris de tous
» les deux, & une grande ſatisfaction de
» lui-même.

Section II.

Du Genre Déliberatif.

Dans le genre délibératif, il s'agit de prendre parti ſur une affaire importante; chacun déclare ſon ſentiment, & ex-

pose les motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle & robuste qui convient à ce genre; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antitheses, point de ces petits traits brillans qu'on appelle simplement de l'esprit. Quand le célébre Démosthene engageoit les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe, Roi de Macédoine, son éloquence étoit un foudre & un torrent, il entraînoit tous les esprits & les enflammoit d'une ardeur guerriere; aussi Philippe disoit-il: *Je ne crains point les Athéniens, je ne crains que Démosthene.* M. de Tourreil, qui en traduisant cet excellent Orateur, a voulu relever sa simplicité par quelques ornemens, lisant un jour dans l'Académie quelques endroits de sa traduction, Racine s'écria: *Ah! le bourreau! ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthene?*

Voici des exemples.

Dans le Paradis perdu, les Anges rebelles, précipités dans les abîmes infernaux par le foudre du Dieu vengeur, déliberent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils resteront pour jamais enfermés dans cette affreuse prison, Satan, leur Général, propose simplement l'affaire dans le Conseil, & recueille leurs avis.

» Le premier après lui, Moloch le Sceptre
» en main se leva ; Moloch le plus violent &
» le plus furieux des esprits qui combattirent
» dans les plaines de l'Empirée. Le désespoir
» augmentoit encore sa férocité naturelle. Il
» avoit l'audace de se soutenir égal au Tout-
» puissant; & plutôt que de fléchir, il aimoit
» mieux cesser d'être.

Son discours est plein de fureur & d'emportement, nous en avons vû le début dans l'article de l'exorde brusque ; il ne propose pas moins que d'aller attaquer le Tout-puissant jusques dans le Ciel.

» Mais, dira-t'on, la route est inaccessi-
» ble, comment aller d'un plein vol assaillir
» un ennemi si élevé ? Considérez donc, si le
» breuvage assoupissant de ce lac d'oubli ne
» vous tient point encore engourdis, que de
» notre propre mouvement nous montons
» vers notre siége natal. La descente est
» contraire à notre nature. Eh quoi ! quand
» le fier ennemi poursuivoit notre armée
» rompuë à travers l'abime, ne sentiez-vous
» pas quels efforts il nous falloit faire pour
» descendre, malgré l'impulsion que nous
» avions reçûe ? Il nous est donc facile de
» nous relever. On craint l'événement ; si
» nous nous attaquons de nouveau à un
» plus fort que nous, sa colere pourroit au-

» gmenter nos malheurs. Eſt-il donc encore
» quelque choſe à craindre dans les enfers ?
» Quoi de plus déſolant, que de ſe voir à
» jamais privé de la béatitude, que de gé-
» mir ſans ceſſe dans ce gouffre abomina-
» ble, livrés en proye à un feu qui ne s'é-
» teint point, toujours dans l'attente de
» l'heure fatale où les chaînes de l'enfer nous
» entraîneront aux tourmens ? De plus
» grands châtimens ſeroient au-deſſus de
» toute force créée, ils nous anéantiroient.
» Qu'avons-nous donc à redouter ? Pour-
» quoi craindre d'irriter la colere de notre
» ennemi ? Qu'elle s'enflamme à ſon plus
» haut point, elle nous conſumera entiere-
» ment, & la mort eſt préférable à une éter-
» nelle miſere ; ou ſi notre ſubſtance divi-
» ne eſt immortelle, nous aurons toujours
» la conſolation de nous voir à l'abri du
» néant. Ne nous ſentons-nous pas en état
» de troubler la demeure du Très-Haut, &
» de porter l'allarme juſqu'à ſon trône ?
» Nous ſommes donc déja vengés, quand
» même nous ne ſerions pas vainqueurs.

L'impétuoſité de ce diſcours étoit bien capable d'entraîner à la guerre des eſprits révoltés, dont la haine & la vengeance n'étoient retenues que par la crainte. Que ces raiſons ſoient ſolides ou fauſſes, la vivacité

avec

avec laquelle elles ſont exprimées ne laiſſe pas le tems de les diſcuter.

» De l'autre côté ſe leva Bélial dans une « attitude plus gracieuſe & plus modérée. » L'Olympe n'avoit point perdu de plus » bel habitant. Par la nobleſſe de ſon exté- » rieur libre & guerrier, il ſembloit deſtiné » pour des actions d'éclat, mais en lui tout » étoit faux & dépourvû de ſolidité. Sa » voix plus douce que la manne du Ciel, » ſçavoit donner une couleur favorable aux » crimes les plus noirs. Il poſſédoit l'art de » confondre la raiſon, & de faire avorter » les deſſeins les mieux conçûs. Ses penſées » baſſes & induſtrieuſes pour le vice, étoient » timides & pareſſeuſes, quand il s'agiſſoit » de quelque choſe de grand. Il parla ce- » pendant, & d'un ton flatteur pour l'oreil- » le & perſuaſif pour le cœur, il prononça « ces paroles :

» Chers compagnons, je ſuis très-porté » à la guerre, je ne cede en haine à perſon- » ne ; mais ce qui vient d'être allégué de « plus fort pour la perſuader, ne ſert qu'à » m'en détourner. Quel augure devons-nous » tirer du ſuccès, quand le plus brave de » nos troupes ſe méfiant lui-même de ſon » conſeil & de ſa force, fonde ſon courage » ſur le déſeſpoir, & conſent à périr, pour-

» vû qu'il se venge? Quelle vengeance pou-
» vons-nous prendre? Les tours éternelles
» sont gardées par des troupes invincibles.
» De distance en distance les légions du
» Tout-Puissant sont campées sur les con-
» fins de l'abîme & d'une aîle légere ses cou-
» reurs s'avançant dans le Royaume de la
» nuit, mettent l'Empirée à l'abri de la sur-
» prise. Pourrions-nous nous faire jour par
» la force? Quand tout l'enfer marcheroit
» après nous pour confondre par l'épaisseur
» de ses ténébres la pure lumiere des Cieux,
» notre ennemi assis sur un trône incorrupti-
» ble, dissiperoit par l'éclat de sa présence
» tout ce qui voudroit l'offusquer, & sa
» cuirasse que rien ne sçauroit endomma-
» ger, repousseroit bien-tôt nos foibles
» traits. C'est donc le désespoir qu'on nous
» présente pour unique ressource. On veut
» que nous allumions encore la colere du
» Vainqueur. Dans quelle vûe? C'est, dit-
» on, que s'il redouble nos maux, leur ex-
» cès pourra enfin nous anéantir. Triste dé-
» livrance! Qui d'entre nous, malgré les
» peines dont nous sommes accablés, n'ai-
» mera pas mieux joüir de cet Etre intel-
» lectuel & se promener à travers l'éternité,
» dans la variété de ses pensées, que de
» périr englouti dans le sein de la nuit éter-

» nelle ? Mais suppofons que la mort foit
» un bien pour nous, notre Vainqueur cour-
» roucé voudroit-il nous en gratifier, ou
» même le pourroit-il ? Il eft douteux qu'il
» le puiffe, fûr qu'il ne le voudra jamais.
» Voudra-t-il, étant fi fage, lâcher la bri-
» de à toute fa colere ? Et pourroit-il bien
» par foibleffe ou par inadvertance, don-
» ner à fes ennemis ce qu'ils defirent ? Dé-
» truiroit-il dans fa fureur ceux que cette
» même fureur réferve & deftine à des châ-
» timens éternels ? Pourquoi donc balan-
» çons-nous, difent ceux qui confeillent la
» guerre ? Nous fommes condamnés fans
» retour à des malheurs fans bornes : nos
» peines, quoi que nous faffions, ne fçau-
» roient augmenter : que pourrions - nous
» fouffrir de plus ? Ce que nous pourrions
» fouffrir de plus ! Eft-ce donc ce qu'il y a
» de plus trifte, que d'avoir la liberté de
» parler, d'agir & de s'affembler ? Rap-
» pellez - vous cette fuite précipitée, où
» frappés du foudre & vivement pourfuivis,
» nous conjurions l'abîme de nous ouvrir
» fon fein, & de nous dérober aux traits du
» Vainqueur : l'enfer nous fembloit alors un
» azyle. Notre état n'étoit-il pas plus af-
» freux tout le tems où nous nous fommes
» vûs enchaînés & enfevelis dans le lac

» brûlant ? Quoi ! ſi le ſouffle qui alluma ces » triſtes feux ſe ranimoit pour les rendre » ſept fois plus ardens : ſi la vengeance preſ- » qu'aſſoupie venoit à ſe réveiller : ſi tous » les tréſors de ſa colere s'ouvroient : ſi les » voûtes infernales s'écroulant, faiſoient » fondre ſur nos têtes leurs torrens enflam- » més & toutes les horreurs qui nous mena- » cent, notre ſort ne ſeroit-il pas infiniment » plus à plaindre ? Peut-être au moment que » nous projettons une guerre glorieuſe, il » s'éleve contre nous une tempête qui nous » ſubmergera dans les flammes. Peut-être » une main inviſible va-t-elle nous enlever » & nous clouer ſur divers rochers, pour » être le jouet & la proye des tourbillons » furieux. Cette ſituation ne ſeroit-elle pas » plus horrible ? Non, non, ne ſongeons » plus à la guerre. Nous ne préſumons point » de vaincre celui qui poſſede la force, ni » de tromper celui qui voit tout d'un coup » d'œil. Egalement puiſſant pour repouſſer » nos coups, & ſage pour diſſiper nos tra- » mes, du haut des Cieux il ſe rit de nos » vaines émeutes. Mais vivrons-nous des- » honorés, foulés aux pieds, bannis du » Ciel, notre chere Patrie ? Le Deſtin l'a » voulu, ſoumettons-nous. La force ne nous » manque pas, manquerons-nous de pa-

» tience? Dans l'incertitude du ſuccès, nous
» aurions dû faire nos réflexions avant que
» de prendre les armes contre un ſi grand
» ennemi; mais nous nous ſommes livrés
» aux mouvemens de notre courage. Pour-
» quoi frémir des violences qu'on exerce
» contre nous ? L'exil, l'ignominie, l'eſ-
» clavage, ſont des maux inévitables pour
» des vaincus. Faiſons-nous une raiſon. No-
» tre Vainqueur pourra s'appaiſer avec le
» tems. Si nous ceſſons de l'inſulter, peut-
» être il nous laiſſera tranquilles dans ces
» lieux écartés de ſa vûe. Qui ſçait même,
» ſi ſatisfait un jour de ce que nous aurons
» ſouffert, il n'écoutera pas ſa clémence ?
» Ces feux brûlans ſe ralentiront quand ſon
» ſouffle n'en rallumera plus les flammes.
» Alors notre eſſence purifiée ſurmontera
» leur vapeur nuiſible, & notre tempéra-
» ment s'accoutumant au climat, n'en reſ-
» ſentira plus aucune incommodité. Cette
» horreur ſe convertira en bonace, & cette
« obſcurité en lumiere. L'inſtabilité des
» choſes que le tems diſpoſe à des révolu-
» tions continuelles, doit élever nos eſpé-
» rances. Nous pouvons nous flatter de
» quelque changement heureux : notre con-
» dition étoit autrefois fortunée, elle eſt
» aujourd'hui déplorable ; mais elle peut

» empirer, ſi nous nous expoſons à de plus
» grands châtimens.

Mammone, le démon des richeſſes, parla après lui, il opina auſſi pour la paix; comme il n'étoit ſenſible qu'à l'éclat de l'or & des perles, il ſe conſola d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de ſouffrances où il avoit découvert des mines d'or.
» Banniſſons, dit-il, tous les projets de
» guerre, & ne ſongeons plus qu'à tirer
» avantage des richeſſes que nous poſſédons.
Son avis pour la paix fut goûté, on ſe ſentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des Cieux. Soudain Belzebuth, qui après Satan tenoit le premier rang, ſe leve d'un air grave. En ſe levant, » il parut le ſoutien d'un Etat, il commence par reprocher aux Puiſſances infernales la lâcheté qui les pouſſe à préférer une paix honteuſe & impoſſible à une guerre glorieuſe & néceſſaire; mais il n'approuve pas non plus le conſeil déſeſpéré de Moloch; il propoſe d'humilier le Tout-puiſſant par des moyens moins violens & plus ſûrs.

» Qu'eſt-il néceſſaire que par une irrup-
» tion dangereuſe nous envahiſſions l'Em-
» pirée, dont les ſuperbes remparts ne
» craignent ni aſſaut, ni ſiége, ni ſurpriſe
» de la part de l'abîme? Il eſt des routes &

» plus sûres & plus aisées. Une ancienne » Prophétie nous a revélé dans le Ciel, » qu'un Monde nouveau devoit sortir du » néant. Si j'ai bien combiné les termes & les » signes de la Prophétie, il doit en être dé- » ja sorti pour servir de demeure à une race » nouvelle, à l'homme dont la nature sem- » blable à la nôtre, mais inférieure en ex- » cellence, est plus favorisée de celui qui » regne. La volonté du Très-Haut s'est ex- » pliquée là dessus parmi les Dieux, & il l'a » confirmée par un serment qui fit trembler » toute la circonférence du Ciel. Tournons » de ce côté-là toutes nos pensées : tâchons » d'apprendre quelles créatures l'habitent, » quelle est leur figure ou leur substance, » quels sont leurs talens, en quoi consiste leur » force ou leur foiblesse ; & si pour les sur- » monter il faut employer l'artifice ou la » violence. Les portes de l'Olympe sont » fermées, tout assure la gloire & le repos » du grand Monarque ; mais peut-être cette » autre place frontiere de son Royaume est » ouverte, dénuée de troupes, & n'a d'au- » tres défenses, que ses premiers habitans. » Portons contr'eux nos armes, détruisons » leur monde, ou soumettons-le à titre de » conquête. Chassés du Ciel, chassons de » la terre ces nouveaux sujets, ou sou-

» levons-les contre leur Dieu, afin qu'il de-
» vienne leur ennemi, & que dans sa fureur
» il extermine son propre ouvrage. Ne sen-
» tez-vous pas tout le plaisir d'une telle ven-
» geance ? Elle troubleroit la joye qu'il res-
» sent de notre confusion, & notre joye
» naîtroit de son trouble. Il regretteroit ses
» enfans bien aimés, qui partageant avec
» nous & nos fautes & nos peines, maudi-
» roient leur origine, & pleureroient leur
» trop courte félicité. Voyez donc si ce pro-
» jet mérite votre attention, ou s'il vous
» convient mieux de vous occuper dans cet-
» te triste demeure à bâtir des Empires chi-
» mériques.

» Tel fut l'avis détestable que Belzebuth
» mit dans tout son jour sur la premiere idée
» qu'en avoit donnée Satan. Le projet auda-
» cieux fut approuvé, & la joye étincela
» dans les yeux des Anges des ténébres. Ils
« donnerent un consentement unanime.

Enfin cet avis malheureusement pour le genre humain prévalut sur tous les autres.

Auguste dans la Tragédie de Cinna délibere s'il doit garder ou abdiquer le pouvoir souverain. Il consulte Cinna & Maxime sur cette importante & délicate question, Maxime lui conseille d'abdiquer l'Empire, Cinna de le conserver; son avis l'emporta.
leurs

leurs diſcours ſont pleins d'idées & de choſes, mais j'avoue que le ſtyle ne m'en paroit ni aſſez châtié ni aſſez égal pour les propoſer ici comme modéles.

Dans la premiere ſcéne de Brutus, on délibere ſi on accordera ou refuſera audience à l'Ambaſſadeur Toſcan; les Conſuls ſont partagés dans leurs avis.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoiqu'il vienne annoncer, quoiqu'on puiſſe en
attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre,
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, * il eſt vrai, vengeur de ſa Patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie,
Je ſçais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains
Je ſçais qu'à votre exemple il ſauva les Romains,
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle
abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos Loix qu'il ſorte de l'état,
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontieres;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prieres.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper,

* Titus fils de Brutus.

Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable ;
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgüeil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome ! n'écoute point leur ſéduiſant langage ;
Tout art t'eſt étranger, combattre eſt ton partage ;
Confond tes ennemis de ta gloire irrités :
Tombe, ou puni les Rois ; ce ſont-là tes traités !

BRUTUS.

Rome ſçait à quel point ſa liberté m'eſt chere ;
Mais plein du même eſprit mon ſentiment differe ;
Je vois cette Ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté deſpotique
A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.

L'avis de Publicola étoit plus ſûr, celui de Brutus étoit plus noble & plus hardi, auſſi fut il ſuivi par ces généreux Républicains, mais il fut bien funeſte à celui qui l'avoit ouvert, puiſqu'il lui en coûta ſes deux Fils.

Section III.

Du Genre Démonſtratif.

DAns le genre démonſtratif on fait toujours l'éloge ou la ſatyre de quelqu'un. Dans la ſatyre, pour charger de l'horreur & de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on ſent qu'il faut employer des couleurs fortes & horribles ; un ſtyle vif, ſerré, preſſant & rapide, eſt celui qui convient à la haine: au contraire dans les Panégyriques, les Complimens, les Oraiſons funébres, &c. l'Eloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus brillant dans le coloris, de plus vif dans les ſentimens, de plus hardi dans les penſées, de plus nouveau, de plus harmonieux dans les expreſſions. Il eſt queſtion de ſatisfaire un auditeur délicat & dédaigneux, qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours. La paſſion ne fournit rien ici à l'éloquence, elle n'a de reſſource que dans elle-même ; il faut qu'elle paye de ſes propres richeſſes, & que l'intérêt ſoit remplacé par les ornemens.

CHAPITRE VI.

Des Figures.

LEs Figures de Rhétorique ſont certains tours d'Eloquence qui s'éloignant en quelque choſe du langage le plus ſimple & le plus uni, expriment avec plus de grace, de force, de nobleſſe & de vivacité les ſentimens, les penſées & les mouvemens de l'ame.

Par exemple ;

Les Grands nous flattent quand nous pouvons les ſervir, ils nous mépriſent quand nous leur ſommes inutiles, ils nous oppriment quand nous leur ſommes dangereux.

Voilà une maniere de parler toute ſimple & toute unie ;

Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.

Voilà une figure.

Il eſt des figures de différente eſpéce, les unes vives & gayes, ſe bornent à

plaire, à amuſer par un léger badinage; d'autres plus graves, plus majeſtueuſes, plus fortes, s'adreſſent au cœur & aux paſſions.

Les Figures doivent couler de la nature, comme de leur véritable ſource. Elles ſont d'un uſage néceſſaire & fort étendu; elles animent, elles aſſaiſonnent le diſcours, elles en banniſſent la langueur & l'ennuyeuſe monotonie; elles y répandent mille agrémens, elles y font regner la variété. Dans la main d'un Orateur habile, elles ſont comme des javelots dans la main d'un archer adroit; elles frappent toujours à l'endroit marqué, & produiſent immanquablement l'effet attendu. Dans la converſation, dans les ouvrages legers, ce ſont des fleurs aimables qui réveillent l'attention, qui ſoutiennent le plaiſir.

Les figures conſiſtent ou dans les penſées ou dans les paroles: ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir des figures entées ſur un frivole aſſemblage de mots ſans penſées, ou de penſées ſans mots; mais il y a des figures qui conſiſtent tellement dans les mots, que les moindres changemens, la plus légere omiſſion ou tranſpoſition renverſe & détruit toute la figure.

En voici des exemples.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Jehu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

Où il est clair que toute la figure consiste dans la répétition du mot, *Rompez* d'une part, & du mot *Jéhu* de l'autre. Retranchez la répétition : il n'y aura plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées où l'on peut faire mille changemens dans le choix & l'arrangement des paroles, sans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de M. Bossuet :

» Glaive du Seigneur, quel coup vous » venez de frapper ! Toute la terre en est » étonnée.

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substituez-en une autre, la figure subsistera toujours.

SECTION PREMIERE.

Des Figures de Pensées.

COmme il est naturel de penser avant que de parler, (bien des gens font cependant le contraire;) nous commencerons

par les figures de penſées dans leſquelles nous n'obſerverons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous nous garderons bien ſur-tout de faire parade d'une ſçavante kyrielle de cent mille noms Grecs & barbares qu'on appelloit autrefois Figures de Rhétorique, vain étalage d'érudition faſtueuſe, frivoles objets de la curioſité des Pédans, que l'uſage & le bon goût ont proſcrit pour la plûpart. On ne verra ici ni Chrie, ni Catachréſe, ni Métalepſe, ni Métonimie, ni Onomatopée, & l'on n'y perdra rien.

De l'Antithèſe.

L'Antithèſe eſt une des plus agréables figures Elle conſiſte dans un combat de penſées & de paroles oppoſées les unes aux autres, qui forme un effet admirable.

Saint Cyprien employe fort noblement cette figure dans ſon Sermon ſur l'Aumône.
» Le Fils de Dieu s'eſt fait Fils de l'Hom-
» me, afin de nous faire enfans de Dieu; il
» a été bleſſé pour guérir nos playes; il s'eſt
» fait eſclave pour nous rendre libres; il eſt
» mort enfin pour nous faire vivre.

M. Flêchier, dans l'Oraiſon funébre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, dit:

» On la vit souffrir, mais on ne l'enten-
» dit pas se plaindre : elle fit des vœux pour
» son salut, & n'en fit pas pour sa santé. Prête
» à vivre pour achever sa pénitence, prête à
» mourir pour consommer son sacrifice; sou-
» pirant après le repos de la Patrie, suppor-
» tant patiemment les peines de son exil; en-
» tre la douleur & la joie, entre la possession
» & l'espérance; se réservant toute entiere
» à son Créateur, elle attendit tout ce qui
» pouvoit arriver, , & ne souhaita que ce
» que Dieu voudroit faire d'elle.

M. Mascaron, Oraison funébre du Vicomte de Turenne.

» M. de Turenne, vainqueur des enne-
» mis de l'Etat, ne causa jamais à la France
» une joie si universelle & si sensible que
» M. de Turenne vaincu par la vérité & sou-
» mis au joug de la foi.

» Rome profane lui eût dressé des Statues
» sous l'Empire des Césars, & Rome sainte
» trouve de quoi l'admirer sous les Pontifes
» de la Religion de Jesus-Christ.

S. Paul, 1. Epître aux Cor. chap. 4.

» On nous maudit, & nous bénissons;

» on nous persécute, & nous souffrons; on
» nous dit des injures, & nous répondons
» par nos prieres.

ZAÏRE *à Nérestan.*

Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons
tous deux,
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.

ALZIRE *à Zamore.*

O jour! ô doux momens d'horreur empoisonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joye,
Ah! Zamore; en quel temps faut-il que je te
voye!

XIPHARES *à Monime.*

Quelle marque, grands Dieux! d'un amour dé-
plorable!
Combien en un moment heureux & misérable!
De quel comble de gloire & de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!

Dans le Poëme de la Religion.

Ver impur de la Terre & Roi de l'Univers,
Riche & vuide de biens, libre & chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude:
Tantôt le Monde entier m'annonce à haute voix

Le Maître que je cherche, & déja je le vois.
Tantôt le monde entier dans un profond ſilence,
A mes regards errans n'eſt plus qu'un vuide immenſe.

. . . .

Que d'orgueil ! C'eſt ainſi qu'à moi même contraire,
Monſtre de vanité, prodige de miſere,
Je ne ſuis à la fois que néant & grandeur.

Dans le Poëme de la Henriade, les ſentimens oppoſés qui agitent le Roi au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle d'Eſtrées, ſont ſort bien exprimés par cette Antithèſe.

Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore ;
Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.

Voici une Antithèſe bien ſoutenue dans le caractere d'un homme bizarre & capricieux.

Il veut, il ne veut pas ; il accorde, il refuſe ;
Il écoute la haine, il conſulte l'amour ;
Il promet, il rétracte, il condamne, il excuſe ;
Le même objet lui plaît & déplaît tour-à-tour.

Comme cette figure eſt extrêmement brillante, & que l'art s'y manifeſte fort ſenſible-

ment, on ne doit en uſer que le plus rarement qu'il eſt poſſible, & qu'avec des ménagemens infinis. Une lumiere ſi éclatante éblouit ſouvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à l'illuſtre Evêque de Nimes (M. Flechier) d'avoir trop émaillé ſes éloquens diſcours de ces jeux de mots affectés, de ces petites Antithèſes qui deviennent puériles ſi elles ſont trop fréquentes. Il me ſemble que bien des Cenſeurs pouſſent trop loin leur averſion pour l'Antithèſe, ils la regardent comme un vice en elle-même, au lieuqu'elle eſt un agrément & que ſon excès ſeul eſt vicieux; ils veulent du moins la bannir impitoyablement de tout ouvrage ſérieux, quoiqu'elle puiſſe quelquefois y produire un fort bon effet. C'eſt tomber dans un excès pour éviter l'autre.

Cette figure conſiſte un peu auſſi dans les paroles.

De l'Apoſtrophe.

L'Apoſtrophe eſt une figure par laquelle l'Orateur coupe tout-à-coup ſon diſcours pour l'adreſſer à quelque perſonne préſente ou abſente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé.

EXEMPLES.

Livre des Rois, chap. I.

» Montagnes de Gelboé ! que jamais la « rosée ni la pluye du Ciel ne descende sur » vous.

Ezéchiel, chap. 21.

» O, Epée vengeresse ! sors de ton four- » reau pour briller aux yeux des coupables, » & pour leur percer le cœur !

Pseaume 2.

» Ecoutez, Rois de la Terre ! & vous, » Juges du Monde, apprenez votre devoir.

Bossuet, Oraison funebre de Marie-Thérese d'Autriche.

» Avant lui la France presque sans Vais- « seaux tenoit en vain aux deux Mers : main- » tenant on les voit couvertes depuis le Le- » vant jusqu'au Couchant de nos Flottes vic- » torieuses, & la hardiesse Françoise porte » partout la terreur avec le nom de Louis. » Tu céderas ou tu tomberas sous ce vain- » queur, Alger, riche des dépouilles de la » Chrétienté. Tu disois en ton cœur avare :

» Je tiens la Mer ſous mes Loix, & les Na-
» tions ſont ma proye. La légéreté de tes
» Vaiſſeaux te donnoit de la confiance : mais
» tu te verras attaqué dans tes murailles,
» comme un oiſeau raviſſant qu'on iroit cher-
» cher parmi les Rochers & dans ſon nid,
» où il partage ſon butin à ſes petits. Tu
» rends déja tes Eſclaves, Louis a briſé les
» fers dont tu accablois ſes Sujets, qui ſont
» nés pour être libres ſous ſon glorieux Em-
» pire. Tes maiſons ne ſont plus qu'un amas
» de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te
» tournes contre toi-même, & tu ne ſçais
» comment aſſouvir ta rage impuiſſante, mais
» nous verrons la fin de tes brigandages.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

» O Mere ! ô Femme ! ô Reine admira-
» ble & digne d'une meilleure fortune, ſi
» les fortunes de la terre étoient quelque
» choſe ! Enfin il faut ceder à votre ſort.
» Vous avez aſſez ſoutenu l'Etat qui eſt at-
» taqué par une force invincible & divine,
» il ne vous reſte plus qu'à demeurer ferme
» aù milieu de ſes rüines.

Fléchier, Oraiſon funébre de M. de Turenne.

» Villes que nos Ennemis s'étoient déja

» partagées, vous êtes encore dans l'enceinte » de notre Empire ! Provinces qu'ils avoient » déja ravagées dans le desir & dans la pen- » sée, vous avez encore recueilli vos Moif- » sons ! vous durez encore, Places que l'Art » & la Nature ont fortifiées, & qu'ils avoient » dessein de démolir, & vous n'avez trem- » blé que sous des projets frivoles d'un Vain- » queur en idée qui comptoit le nombre de » nos Soldats, & qui ne songeoit pas à la » sagesse de leur Capitaine !

Dans la même Oraison.

» O Dieu terrible, mais juste en vos con- » seils sur les enfans des hommes, vous dis- » posez & des Vainqueurs & des victoires » pour accomplir vos volontés, & faire » craindre vos Jugemens ; votre Puissance » renverse ceux que votre Puissance avoit » élevés ; vous immolez à votre Grandeur » de grandes victimes, & vous frappez » quand il vous plaît ces têtes illustres que » vous avez tant de fois couronnées.

M. de Voltaire, Tragédie de Zaïre ; c'est elle-même qui parle à sa Confidente.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles,

Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis moi de toi-meme.
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Hé bien, Race des Rois dont le Ciel me fit naître !
Pere & Mere chrétiens ! vous, mon Dieu ! vous, mon Maître !
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui !
Que j'expire innocente, & qu'une main si chere
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere.

Tragédie d'Alzire.

Mânes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'éleve entre nos hémispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres !
Je suis à lui. L'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux.
O toi qui me poursuis, ombre chere & sanglante !
A mes sens désolés ombre à jamais présente !
Cher Amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidéle & tendre,

Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes Sujets dont je me sens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée,
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils mont assez coûté.

Tragédie d'Hérode & de Mariamne.

. . . Tu meurs, & je respire encore!
Mânes sacrés, chere ombre, épouse que j'adore!
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau!
Quoi! vous me retenez! Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chere Mariamne, arme toi, punis-moi!
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi!

Electre, Tragédie d'Oreste.

Dieux! vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur.
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur!
Oreste, entens ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie;
Viens du fond des forêts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.

Aux

Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt aux Monſtres d'Argos, aux Tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adreſſer.
Vien, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer !

Dans un autre endroit de la même Tragédie, Electre apoſtrophe ainſi le fer qu'elle avoit trouvé ſur le tombeau d'Agamemnon.

Glaive affreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſoit en triomphe à ce ſacré tombeau,
Fer teint du ſang d'Oreſte, éxécrable Trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des Morts,
Sers un projet plus digne & mes juſtes efforts !

Corneille, Tragédie de Polyeucte ; c'eſt ce généreux Chrétien qui parle à Pauline ſon épouſe : & ce diſcours eſt fort tendre.

Le déplorable état où je vous abandonne,
Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Grand Dieu ! de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne :

Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer;
Pour vivre des Enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née!

Racine, Tragédie d'Andromaque.

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Murs sacrés, que n'a pû conserver mon Hector!

Dans la Tragédie d'Idoménée, la fiére Erixéne, fille de Mérion, Prince rébelle, tâche en vain de combattre sa tendresse pour le fils du Roi de Créte: elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux où elle avoit vû périr son pere qu'elle apostrophe avec beaucoup de vivacité & de noblesse.

Non, mon pere; ton sang lâchement répandu;
A tes fiers ennemis ne sera pas vendu;
Et le cruel Vainqueur qui surprend ma tendresse,
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse:
Je sçaurai le punir de son crime & du mien.

Apostrophe de Rousseau à l'Amour.

Venez, cher tyran de mon ame,
Venez; je vous fuirois en vain:
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Monologue de Rodogune dans la Tragédie de Corneille, qui porte le nom de cette Princeſſe des Parthes.

Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux mânes d'un grand Roi:
Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups;
Il me cria : *Vengeance ; adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos paſſions ne ſçavent qu'obéir.

. . . .
. . . .

Le conſentiras-tu cet effort de ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait, que j'adore dans l'ame;
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je ſçai quelles ſeront tes douleurs & tes craintes;

Je vois déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce Prince que Rodogune apoſtrophe dans ces huit derniers Vers, eſt Antiochus fils de Démétrius Nicanor, Roi de Syrie, qu'elle avoit vû maſſacrer entre ſes bras par Cléopatre ſa Rivale, premiere épouſe de Démétrius & mere d'Antiochus & de Séleucus ſon frere.

L'apoſtrophe, comme on voit, eſt un mouvement violent & imprévû qui frappe, qui ſaiſit, qui étonne & qui convient merveilleuſement aux paſſions ardentes & tumultueuſes qui éclatent tout-à-coup par un impétueux tranſport. Cette figure doit cependant être amenée avec art : on doit y diſpoſer l'auditeur par des mouvemens plus doux; puis quand on l'a attiré inſenſiblement, on l'enleve tout-à-coup avec violence, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il eſt clair que par cette raiſon l'apoſtrophe ſeroit mal placée au commencement d'un diſcours oratoire, excepté dans ceux où j'ai dit qu'on pouvoit ſe ſervir de l'Exorde bruſque.

De la Communication.

La communication eſt une figure par laquelle l'Orateur communique familierement ſes raiſons à ſes auditeurs, quelquefois à ſes propres adverſaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, & les faiſant eux-mêmes ſes Juges.

E X E M P L E S.

Dans le Panégyrique de Saint Thomas de Cantorbery par M. Flêchier.

» Que j'ai pitié de ces impies, qui fai-
» ſant gloire de douter de tout, croyent
» avoir bien raiſonné, quand ils diſent avec
» un air & une gravité de Philoſophes: Nous
» naiſſons tous pour mourir; qui ſçait ſi nous
» mourrons pour reſſuſciter? Que faire?
» Faut-il leur tenir des miracles tous prêts?
» Faut-il faire ſortir des Enfers des voix
» terribles pour les effrayer? Faut-il raſſem-
» bler les oſſemens épars, & du creux des
» tombeaux, évoquer des ames avec des
» marques viſibles de leurs ſupplices?

Brutus réduit à trahir Rome, ou à commettre un parricide dans la perſonne de Céſar, conſulte les conjurés ſur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuſe extrémité.

BRUTUS.

. . . . . . Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable;
Vous, faits par mes ſermens les maîtres de mon
ſort,
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez Stoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Qnoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abime?
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius? Et prompt à t'étonner....

On ſe ſert à propos de la communication, lorſque par des queſtion étudiées on fait tomber avec adreſſe dans ſon ſentiment des eſprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Caſſius dans le conſeil qu'il donne à Brutus.

. . . . Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois: Va, ſers, ſois tiran ſous ton pere,
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur infléxible au bien déterminé,
pura tout le ſang que Céſar t'a donné.

Ecoute. Tu connois avec quelle ſurie
Jadis Catilina menaça ſa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dût à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un moment ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.

Dans la Tragédie d'Edouard III. Eugenie aime le Roi & en eſt aimé, le Roi déclare à Vorceſtre ſon premier Miniſtre & Pere d'Eugenie, l'intention qu'il a de la mettre ſur le thrône, mais ce généreux Citoyen, après avoir vainement épuiſé les plus fortes remontrances pour détourner Edouard d'un hymen ſi contraire aux intérêts de l'Etat, va trouver ſa Fille & après l'avoir exhortée à ramaſſer toutes les forces de ſon courage pour conſommer le plus

grand des Sacrifices, après qu'elle lui a promis de ne point démentir ſa vertu, il lui explique ainſi ce qu'il exige d'elle.

Un mot va vous juger ; ſi, détruiſant nos droits,
Et la foi des traités & le reſpect des loix,
Le ſort à votre Pere offroit un Diadême,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir ſuprême,
Il parut balancer à choiſir ſon Deſtin ;
Que conſeilleriez-vous à ſon cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Thrône, un trépas honorable ;
Un juſte Citoyen eſt plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé,
C'eſt ton propre deſtin que ce choix a reglé ;
C'eſt le ſort de l'Etat ; généreuſe Eugenie,
Il faut, du Peuple Anglois tutélaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliſer,
Plus qu'obtenir le thrône, il faut le refuſer.
Oui, c'eſt toi, qu'au mépris d'une loi ſouveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,
Et pour un rang de plus, ſi tu démens tes mœurs,
Tu l'épouſes demain, tu regnes, & je meurs.

Quand le Prophéte Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David ſon péché, il ne débute pas bruſquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce Monarque, mais

mais il l'amene avec adresse par une parabole ingénieuse à la confession & au repentir de sa faute.

Le même tour est employé avec beaucoup de finesse dans un sujet profane ; c'est dans une Comédie de M. Boursaut, qui a pour titre : Esope a la Cour. Rhodope, Amante d'Esope, & destinée à être son Epouse, étoit en très-grande considération à la Cour du Roi de Lydie, par le crédit d'Esope favori de ce Roi. Cette fille étoit d'une naissance assez obscure ; ses parens pauvres & abîmés dans la misere, vivoient du travail de leurs mains ; elles les oublia aisément (comme c'est la coutume) pour s'enyvrer de son bonheur.

Cependant le bruit de sa fortune vient ranimer l'espoir de ses parens. Sa mere flattée de ce bruit, la vient trouver, ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ses peines. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate se troubler, pâlir à son aspect, affecter de la méconnoître, lui parler avec froideur, & détourner la vûe avec mépris ! Cette mere désolée, les larmes aux yeux, & le désespoir dans le cœur, a recours à Esope qu'elle instruit de l'indignité de sa fille ; celui-ci la console, la rassure, & va trouver Rhodope à qui il conte l'apologue

d'un fleuve, qui fier de voir ses eaux s'accroître & se multiplier à mesure qu'il avance dans son cours, pousse l'orgueil & l'ingratitude jusqu'à mépriser sa source. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application. Touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond en larmes, court chercher sa mere & la combler de caresses & de présens.

Tous ces exemples appartiennent à la communication, & en montrent l'usage.

De la Concession.

La Concession est une figure par laquelle l'Orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourroit tirer avantage, & à la faire valoir comme une preuve de la sureté de sa cause.

Antoine se sert fort adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire :
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,

Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falloit bien que Céſar fût coupable;
Je le crois. Mais enfin, Céſar a-t'il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appéſanti le faix?
A-t'il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes:
Tout l'or des Nations qui tomboient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous:
De ſon Char de triomphe il voyoit vos allarmes;
Lui-même en deſcendoit pour eſſuyer vos larmes;
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix;
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payoit le ſervice, il pardonnoit l'outrage;
Vous le ſçavez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux! qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſçavez ſi ſon cœur aimoit à pardonner!

Mentor dans Télémaque.

» La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il » eſt vrai; mais c'eſt la honte du genre hu- » main qu'elle ſoit inévitable en certaines » occaſions. O Rois! ne dites point qu'on » doit la déſirer pour acquérir de la gloire.

M. Boſſuet, dans l'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

» Je veux bien avouer de lui (de Charles

» I. Roi d'Angleterre) ce qu'un Auteur cé-
» lébre a dit de César, qu'il a été clément
» jusqu'à être obligé de s'en repentir : que
» ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre dé-
» faut de Charles aussi-bien que de César ;
» mais que ceux qui veulent croire que tout
» est foible dans les malheureux & dans les
» vaincus, ne pensent pas pour cela nous
» persuader que la force ait manqué à son
» courage, ni la vigueur à ses conseils. Pour-
» suivi à toute outrance par l'implacable ma-
» lignité de la fortune, trahi de tous les siens,
» il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré
» le mauvais succès de ses armes infortunées,
» si on a pû le vaincre, on n'a pas pû le for-
» cer ; & comme il n'a jamais refusé ce qui
» étoit raisonnable, étant vainqueur, il a
» toujours rejetté ce qui étoit foible & in-
» juste, étant captif.

Cette figure peut-être fort bien employée lorsqu'on veut rappeller à la raison une personne préoccupée d'une passion violente ; choquer de front ses sentimens, faire une guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen de l'y engager davantage. Il faut, dans ces occasions, prendre le parti d'accorder quelque chose afin de tout gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer à propos ; c'est ainsi qu'en

uſe le prudent Ulyſſe avec Agamemnon pour engager ce Monarque à ſacrifier ſa fille aux intérêts de toute la Gréce.

Je ſuis pere, Seigneur, & foible comme un autre;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis prêt de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuſe légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime;
Il le ſçait, il l'attend; & s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous ſommes ſeuls encor. Hâtez-vous de répandre
Les pleurs que vous arrache un intérêt ſi tendre:
Pleurez ce ſang, pleurez; ou plutôt, ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos ra-
mes,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene par vos mains rendue à ſon Epoux;
Voyez de vos vaiſſeaux les pouppes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiécles à venir.

Les Sermons du Pere Bourdaloue & de M. Maſſillon fourniſſent mille exemples de cette figure.

De la Correction.

La Correction eſt une figure par laquelle l'Orateur corrige la penſée ou les paroles qu'il vient de proférer, & leur en ſubſtitue d'autres ou plus convenables ou plus fortes. L'Art conſiſte à feindre d'avoir omis quelque choſe d'eſſentiel, ou d'avoir laiſſé échapper inconſidérément quelque trait hazardé, quoiqu'en effet on ait exactement meſuré & ſes penſées & ſes expreſſions, & que cette erreur prétendue ne ſoit qu'un artifice inventé pour répandre de la varieté, & pour piquer & réveiller l'attention des auditeurs.

EXEMPLES.

» La gloire des actions du grand Tu-
» renne efface celle de ſa naiſſance; & la
» moindre louange qu'on peut lui donner,
» c'eſt d'être ſorti de l'ancienne & illuſtre
» Maiſon de la Tour d'Auvergne, qui a
» donné des Maîtres à l'Aquitaine, des
» Princes à toutes les Cours de l'Europe,
» & des Reines même à la France. Mais que
» dis-je ? Il ne faut pas l'en louer ici. Quel-
» que glorieuſe que fût la ſource dont il ſor-
» toit, l'héréſie des derniers tems l'avoit in-
» fectée: il recevoit, avec ce beau ſang,

» des principes d'erreur & de menſonge ;
» & parmi ſes exemples domeſtiques, il
» trouvoit celui d'ignorer & de combattre
» la vérité.

PHEDRE.

Dieux ! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

OENONE.

Quoi, Madame !

PHEDRE.

Inſenſée ! Où ſuis-je ? & qu'ai-je dit ?
Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu ; les Dieux m'en ont ravi l'uſage,
OEnone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux malgré moi ſe rempliſſent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même Tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon Epoux,
Contre un ſang odieux, réveiller le courroux :
Qu'il ne ſe borne pas à des peines légeres,
Le crime de la ſœur paſſe celui des freres :
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raiſon ſe va-t'elle égarer ?
Moi, jalouſe ! Et Théſée eſt celui que j'implore !
Mon Epoux eſt vivant, & moi je brûle encore !

Pour qui? Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux,
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.

Dans la Tragédie d'Andromaque.

Etrangere.... Que dis-je? Eſclave dans l'Epire.

Dans la même Tragédie, Hermione en proye aux tranſports d'une fureur jalouſe, & juſtement irritée contre l'infidéle Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque, ne peut cependant ſe réſoudre à le laiſſer périr ſous les coups d'Oreſte qu'elle a chargé du funeſte emploi de lui ôter la vie.

Le perfide triomphe, & ſe rit de ma rage;
Il penſe voir en pleurs diſſiper cet orage;
Il croit que toujours foible, & d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main;
Il juge encor de moi par mes bontés paſſées,
Où plutôt le perfide a bien d'autres penſées:
Triomphant dans le Temple, il ne s'informe pas
Si l'on ſouhaite ailleurs ſa vie ou ſon trépas:
Il me laiſſe, l'ingrat, cet embarras funeſte.
Non, non; encore un coup, laiſſons agir Oreſte:
Qu'il meure: puiſqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puiſqu'il m'a forcée enfin à le vouloir;
A le vouloir? Eh quoi! c'eſt donc moi qui l'ordonne?

Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir, redire les exploits,
A qui même en secret je m'étois destinée
Avant qu'on eut conclu ce fatal hyménée;
Je n'ai donc traversé tant de Mers, tant d'Etats,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre, Ah! devant qu'il expire....

Cette figure est fort propre à exprimer le concours & le choc de plusieurs passions opposées qui s'entredétruisent mutuellement : elle exprime aussi fort bien les combats violens que se livrent l'amour & la raison. On voit dans ce dernier exemple, & dans les deux précédens de la Tragédie de Phédre, des projets insensés que l'amour enfante & que la raison renverse presque aussi-tôt qu'ils sont formés.

Voici une correction extrêmement ingénieuse dans la Tragédie de Bajazet. Roxane, amante de ce Prince, vient sonder Atalide qu'elle soupçonne d'être sa rivale, & lui montre un écrit du Sultan, qui demande la tête de Bajazet. Atalide frappée comme d'un coup de foudre à cette vûe, peut à peine retenir ses larmes : la pénétrante Sultane qui s'apperçoit de son trouble, acheve de l'accabler, en lui déclarant qu'elle a résolu d'o-

béir à cet ordre cruel; Atalide déſeſpérée de cette réſolution, eſſaye de lui inſpirer des ſentimens plus doux. Quoi, dit-elle, ce Prince aimable.... qui vous aime,

Verra finir ſes jours qu'il vous a deſtinés?

Quel art dans cette correction! Atalide ſe laiſſoit d'abord entraîner au dangereux penchant de ſa tendreſſe qui la portoit à dire du bien de ſon amant; mais bien-tôt elle ſent qu'elle va exciter la jalouſie de ſa rivale, elle s'arrête, elle change de ſtyle, & ne préſente aux yeux de la Sultane que l'amour de ce Prince, objet ſeul capable de la fléchir & de la rendre favorable.

De la Deſcription.

Voici ſans contredit la plus belle, comme auſſi la plus étendue de toutes les figures: c'eſt elle qui raconte avec tant de feu & tant d'art, qui peint avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles, qui préſente des Tableaux ſi naïfs & ſi frappans, qu'on ne croit plus entendre l'Orateur, ni lire un Ouvrage d'eſprit, mais que par une agréable illuſion on ſe voit, pour ainſi dire, tranſporté tout-à-coup à la contemplation réelle de l'objet repréſenté. Cette figure ſe ſubdiviſe en plu-

ſieurs eſpéces. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux Portraits généraux qui me paroiſſent tirés d'après nature.

Caractere du Riche.

» Giton a le teint frais, le viſage plein, &
» les joues pendantes, l'œil fixe & aſſuré, les
» épaules larges, l'eſtomach haut, la démar-
» che ferme & délibérée; il parle avec con-
» fiance, il fait répéter celui qui l'entretient,
» & il ne goûte que médiocrement tout ce
» qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir
» & ſe mouche avec grand bruit; il crache
» fort loin, & il éternue fort haut; il dort le
» jour, il dort la nuit, & profondément; il
» ronfle en compagnie, il occupe à la table
» & à la promenade plus de place qu'un au-
» tre, il tient le milieu en ſe promenant avec
» ſes égaux; il s'arrête, & l'on s'arrête; il
» continue de marcher, & l'on marche; tous
» ſe reglent ſur lui: il interrompt, il redreſſe
» ceux qui ont la parole, on ne l'interrompt
» pas, on l'écoute auſſi long-tems qu'il veut
» parler, on eſt de ſon avis, on croit les
» nouvelles qu'il débite; s'il s'aſſied, vous le
» voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiſer
» ſes jambes l'une ſur l'autre, froncer le ſour-
» cil, abaiſſer ſon chapeau ſur ſes yeux pour

» ne voir perſonne, ou le relever enſuite & » découvrir ſon front par fierté & par auda- » ce : il eſt enjoué, grand rieur, impatient, » préſomptueux, colere, libertin, politique, » myſtérieux ſur les affaires du tems : il ſe » croit des talens & de l'eſprit : il eſt riche.

Caractere du Pauvre.

» Phébon a les yeux creux, le teint échauf- » fé, le corps ſec & le viſage maigre ; il dort » peu, & d'un ſommeil fort leger ; il eſt ab- » ſtrait, reveur, & il a, avec de l'eſprit, l'air » d'un ſtupide ; il oublie de dire ce qu'il ſçait, » ou de parler d'événemens qui lui ſont con- » nus ; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire » mal ; il croit péſer à ceux à qui il parle ; il » conte briévement, mais froidement ; il ne » ſe fait pas écouter, il ne fait point rire ; il » applaudit, il ſourit à ce que les autres lui » diſent, il eſt de leur avis ; il court, il vole » pour leur rendre de petits ſervices ; il eſt » complaiſant, flatteur, empreſſé ; il eſt my- » ſtérieux ſur ſes affaires, quelquefois men- » teur ; il eſt ſuperſtitieux, ſcrupuleux, timi- » de ; il marche doucement & légérement, » il ſemble craindre de fouler la terre ; il » marche les yeux baiſſés, & il n'oſe les le- » ver ſur ceux qui paſſent ; il n'eſt jamais du » nombre de ceux qui forment un cercle

» pour diſcourir, il ſe met derriere celui qui
» parle, il recueille furtivement ce qui ſe
» dit, & il ſe retire ſi on le regarde; il n'oc-
» cupe point de lieu, il ne tient point de
» place; il va les épaules ſerrées, le chapeau
» abaiſſé ſur ſes yeux pour n'être point vû;
» il ſe replie & ſe renferme dans ſon man-
» teau; il n'y a point de rue ni de galerie ſi
» embarraſſée & ſi remplie de monde, où il
» ne trouve moyen de paſſer ſans effort, &
» de ſe couler ſans être apperçu: ſi on le
» prie de s'aſſeoir, il ſe met à peine ſur le
» bord d'une chaiſe; il parle bas dans la
» converſation, & il articule mal: libre
» néanmoins ſur les affaires publiques, cha-
» grin contre le ſiécle, médiocrement pré-
» venu des Miniſtres & du Miniſtere; il
» n'ouvre la bouche que pour répondre, il
» touſſe, il ſe mouche ſous ſon chapeau, il
» crache preſque ſur ſoi, & il attend qu'il
» ſoit ſeul pour éternuer; ou ſi cela lui ar-
» rive, c'eſt à l'inſçu de la compagnie; il
» n'en coûte à perſonne ni ſalut, ni compli-
» ment: il eſt pauvre.

La Bruyere eſt un Auteur inimitable en ce genre.

Il y a quatre ſortes de deſcription. La Démonſtration, l'Etopée, la Proſographie & la Topographie.

De la Démonſtration.

C'eſt une deſcription de choſe, comme l'expoſition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, &c. toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

L'éloquent Patru peint d'une maniere admirable les tourmens affreux que les Chrétiens captifs endurent chez les Barbares.

» Je ne parle point de la péſanteur de » leurs fers, ni de ces cavernes affreuſes où » toutes les nuits on les enferme comme des » bêtes farouches. Que leur vie ne ſoit qu'une » longue mort, ou qu'une agonie conti- » nuelle; qu'éloignés de leurs parens & de » leurs amis, de leurs femmes & de leurs » enfans, ils ſoient expoſés à la fureur d'un » brutal, d'un implacable bourreau, c'eſt » de quoi fendre le cœur le plus endurci; » ce n'eſt pourtant qu'une petite partie de » leur miſere. Penſez, Meſſieurs, penſez en » quel danger eſt leur ſalut dans cette mau- » dite terre de tribulation & d'angoiſſe. Au- » tant d'infidéles, autant d'inſtrumens du » vieux ſerpent, autant d'ouvriers qui ne » travaillent qu'à les perdre, qu'à les déro- » ber à Jeſus-Chriſt. On n'épargne ni les » menaces, ni les promeſſes; l'eſpérance de

» la liberté, la terreur d'un traitement inhu-
» main ébranle la chair & la révolte contre
» l'eſprit. Au milieu de tant d'ennemis, point
» de ſecours, point de conſolation, point de
» conſeil : ils n'entendent plus ni la voix de
» l'Epouſe Sainte, ni la voix du bon Paſteur;
» le Ciel eſt d'airain : il retient dans ſes tré-
» ſors & ſes pluyes & ſes roſées ; cependant
» ne croyez pas que le Prince des ténébres
» ſe repoſe, il jette le trouble dans leur con-
» ſcience; il irrite, il envenime leurs paſſions,
» il redouble leurs chagrins, leurs impatien-
» ces, leurs craintes. Un Dieu né dans une
» Crêche, un Dieu mourant ſur la Croix,
» l'Evangile, tous nos Myſteres, il les blaſ-
» phême, il les met, autant qu'il peut, en
» opprobre : enfin, Meſſieurs, dans l'obſcu-
» rité d'une nuit ſi noire, d'une nuit pleine
» de douleur, pleine d'effroi, ces miſéra-
» bles vers de terre, ſans aſſiſtance, ſans ar-
» mes, ont à combattre toutes les puiſſances
» de l'abîme. Quelle extrémité ! quelle dé-
» ſolation ! mais quel péril ou plus évident,
» ou plus horrible !

Madame de Sévigné excelloit dans cette partie. Quelle force dans cette peinture du déſeſpoir de Madame de Longueville, au ſujet de la mort de ſon fils qui fut tué dans l'expédition du paſſage

du Rhin, en forçant les premieres barrieres des ennemis !

» Madame de Longueville fait fendre le » cœur ; Mademoiselle de Vertus étoit re- » tournée depuis deux jours à Port-Royal, » où elle est presque toujours : on est allé » la querir avec M. Arnauld, pour dire » cette terrible nouvelle. Mademoiselle de » Vertus n'avoit qu'à se montrer ; ce retour » si précipité marquoit bien quelque chose » de funeste : en effet, dès qu'elle parut, » ah ! Mademoiselle ! comment se porte M. » mon frere ? Sa pensée n'osa aller plus » loin. Madame, il se porte bien de sa bles- » sure : & mon fils ? On ne lui répondit rien. » Ah ! Mademoiselle, mon fils ! mon cher » enfant ! répondez-moi, est-il mort sur le » champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? » Ah ! mon Dieu, quel sacrifice ! & là- » dessus elle tombe sur son lit ; & tout ce » que la plus vive douleur peut faire, & par » des convulsions, & par des évanouisse- » mens, & par un silence mortel, & par des » cris étouffés, & par des larmes ameres, & » par des élans vers le Ciel, & par des plain- » tes tendres & pitoyables, elle a tout éprou- » vé. Je lui souhaite la mort, ne compre- » nant pas qu'elle puisse vivre après une telle » perte.

Ce petit tableau ſuffit pour arracher des larmes au cœur le plus barbare.

En voici un autre fort gai & fort animé. C'eſt dans un détail de ce paſſage du Rhin.

» Le Chevalier de Nantoüillet étoit tom-
» bé de cheval, il va au fond de l'eau, il
» revient, il retourne, il revient encore;
» enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y
» attache : ce cheval le mene à bord, il
» monte ſur le cheval, ſe trouve à la mêlée,
» reçoit deux coups dans ſon chapeau, & re-
» vient gaillard.

Saint Jerôme fait une éloquente peinture des combats que lui livroient ſes paſſions dans le fond de ſa ſolitude.

„ Hélas! combien de fois m'eſt-il arrivé
„ dans l'affreux déſert où je ſuis, & dans
„ l'horrible ſolitude où je me ſuis enterré
„ moi-même, combien de fois, dis-je,
„ m'eſt-il arrivé de me trouver en eſprit &
„ en imagination, au milieu des plaiſirs que
„ l'on goûte à Rome? Un rude ſac couvroit
„ tout mon corps, & ma chair brûlée par
„ les ardeurs du ſoleil, étoit toute noire &
„ toute deſſéchée; mes yeux répandoient à
„ tous momens des torrens de larmes, &
„ mon cœur accablé pouſſoit ſans ceſſe vers
„ le Ciel de lugubres, de pitoyables gé-
„ miſſemens. Si quelquefois le ſommeil

„ m'arrêtoit malgré moi, je brisois mes os
„ contre les pierres sur lesquelles j'étois cou-
„ ché ; je ne parle point de la nourriture que
„ je prenois ; un peu d'eau étoit ce qui me
„ soutenoit ; car dans nos plus grandes ma-
„ ladies, ce seroit un crime pour nous de
„ manger quelque chose de cuit. Après tout
„ cela, j'avoue que dans cette effroyable
„ prison où je m'étois condamné pour évi-
„ ter les cachots éternels des enfers, n'ayant
„ point d'autre compagnie que les serpens
„ & les scorpions qui m'environnoient, j'a-
„ voue, dis-je, que ma chair rébelle & mon
„ imagination revoltée me représentoient
„ les danses impudiques des filles Romaines:
„ mon corps étoit attenué de jeûnes, &
„ & mon cœur étoit tout prêt de brûler de
„ sales desirs ; l'amour profane étoit allumé
„ dans un corps tout froid, & la cupidité
„ dans une chair déja morte avant la mort
„ même.

Quelle vivacité dans la description du combat de Télémaque contre Hyppias!

„ A peine Télémaque eût tiré cette épée,
„ qu'Hyppias qui vouloit profiter de l'avan-
„ tage de sa force, se jetta sur le jeune fils
„ d'Ulisse pour la lui arracher : l'épée se
„ rompt dans leurs mains, ils se saisissent &
„ se serrent l'un l'autre ; les voilà comme

,, deux bêtes cruelles qui cherchent à se dé-
,, chirer : le feu brille dans leurs yeux , ils se
,, raccourcissent, ils s'allongent, ils se baiss-
,, sent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont
,, altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds
,, contre pieds, mains contre mains : ces
,, deux corps entrelassés paroissent n'en faire
,, qu'un : mais Hyppias d'un âge plus avan-
,, cé sembloit devoir accabler Télémaque ,
,, dont la tendre jeunesse étoit moins ner-
,, veuse. Déja Télémaque hors d'haleine sen-
,, toit ses genoux chanceler. Hyppias le
,, voyant ébranlé, redouble ses efforts : c'é-
,, toit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la
,, peine de sa témérité & de son emporte-
,, ment, si Minerve qui veilloit de loin sur
,, lui, & qui ne le laissoit dans cette extre-
,, mité de péril que pour l'instruire, n'eût
,, déterminé la victoire en sa faveur.

Voici quatre descriptions de tempête, dont chacune est un exemple charmant de démonstration Le goût du Lecteur décidera de la Prééminence.

La premiere est traduite d'Homere par Boileau.

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit :

La mer blanchit d'écume & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

La ſeconde eſt tirée de la Henriade. Elle paroit en quelques endroits imitée de Virgile.

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſiffle, le Ciel gronde & l'onde au loin gémit ;
Les vents ſont déchainés ſur les vagues émuës,
La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
Et le feu des éclairs & l'abîme des flots,
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

La troiſieme eſt traduite par une main habile d'une très touchante Elégie d'Ovide.

Mais quel bruit effrayant ſort du gouffre des mers ?
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit, s'entr'ouvre, & les ſables bouillonnent,
Déja ſur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus & les mâts chancelans
Deviennent le joüet des ondes & des vents.
Du Ciel rempli d'éclairs les voutes allumées,
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, déſeſpéré, le Chef des matelots

Laiſſe le gouvernail à la merci des flots.

La quatrieme eſt faite par Oreſte, Tragédie d'Electre.

Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La Mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur:
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portent ſur leurs cimes,
Nous font rouler aprés ſous des vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne;
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nâge enfin ſur les eaux diſperſé.

Voici d'autres Tableaux pleins de feu, ou d'horreur, ou de nobleſſe, ou de douceur.

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné ſans honneur autour de nos murailles?

Dois-je oublier ſon pere à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'Autel qu'il tenoit embraſſé ?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
Entrant à lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes freres morts ſe faiſant un paſſage,
Et de ſang tout couvert échauffant le carnage :
Songe aux cris des vainqueurs, ſonge aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, ſous le fer expirans ;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vûe ;
Voilà par quels exploits il ſçut ſe couronner ;
Enfin, voilà l'Epoux que tu me veux donner.

Châtillon, Tragédie de Zaïre.

Ciel ! Si vous aviez vû ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le Tombeau profané ;
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan, le dernier de cette auguſte Race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace ;
Au milieu des débris des Temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée

Dans le ſang infidéle à tout moment trempée,
Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix : François, ſoyez fidéles :
Sans doute, en ce moment le couvrant de ſes aîles,
La Vertu du Très-Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſoit ſa route, & marchoit devant lui.

Joſabet (Tragédie d'Athalie) raconte au Grand-Prêtre comment elle avoit arraché Joas tout ſanglant des bras de ſes Meurtriers.

Hélas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit ?
De Princes égorgés la chambre étoit remplie :
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vûe :
Je me figure encor ſa nourice éperdue,
Qui contre les bourreaux s'étoit jettée en vain ;
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant : en baignant ſon viſage ;
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage ;
Et, ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

Voici un tableau effrayant dans une Tra-

gédie du Poëte Eſchyle, intitulée : *Les ſept devant Thèbes.*

Sur un bouclier noir ſept Chefs impitoyables,
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables ;
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger ;
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars & Bellone.

Voici deux tableaux un peu ſemblables ; qu'on pourra comparer. Le premier eſt tiré de l'Electre de M. de Crebillon.

A peine aux Autels je me fus proſterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure ;
Le Prêtre épouvanté, recule à mon aſpect,
Et ſourd à mes ſouhaits, refuſe de répondre.
Sous ſes pieds & les miens, tout ſemble ſe confondre ;
L'Autel tremble, le Dieu ſe voile à nos regards ;
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre.

. . . .

A tant d'horreurs enfin ſuccéde un long ſilence ;

. . . .

Enfin parmi les pleurs & parmi les ſanglots,

Un

Une lugubre voix fit entendre ces mots ;
» Ceſſe de me preſſer ſur le deſtin d'Oreſte,
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
» Jamais deſtin ne fut plus triſte & plus funeſte :
» Redoute pour toi-même un ſemblable deſtin.
» Appaiſe cependant les Mânes de ton Pere,
» Ton bras ſeul doit venger ce Héros malheureux ;
» D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere ;
» Mais crains ; en le vengeant, le ſort le plus affreux.

Le ſecond eſt tiré d'Œdipe.

Pour la premiere fois, par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encore, enrichiſſoient l'Autel ;
Du Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
De longs ruiſſeaux de ſang les marbres ſe couvrirent.
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens ;
Une inviſible main repouſſoit mes préſens,
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Porterent juſqu'à moi cette voix effrayante:
» Ne vien plus des lieux ſaints ſouiller la pureté,
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté,
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies,
» Va porter tes préſens aux Autels des Furies,
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer,
» Va, ce ſont-là les Dieux que tu dois implorer.

De l'Etopée.

L'Etopée eſt la peinture du caractere & des mœurs d'une perſonne.

Caractere de Cromwel.

» Un homme s'eſt rencontré d'une pro-
» fondeur d'eſprit incroyable; hypocrite
» raffiné autant qu'habile politique, capable
„ de tout entreprendre & de tout cacher,
„ également actif & infatigable dans la paix
„ & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à la
„ fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par
„ conſeil & par prévoyance; d'ailleurs ſi
„ vigilant & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais
„ manqué aucune des occaſions qu'elle lui
» a préſentées; enfin un de ces eſprits re-
„ muans & audacieux qui ſemblent être nés
„ pour changer le monde.

Caractere du Duc de Guiſe, dit le Balafré.

On vit paroître Guiſe & le Peuple inconſtant
Tourna d'abord ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, ſçait regner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vain-
queurs;

Nul ne ſçut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſçut mieux cacher ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Impérieux & doux, cruel & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la miſere,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux :
Souvent il prévenoit la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence.
Il ſçavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit.
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit ;
Téméraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices ;
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices ;
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Caractere du grand Prêtre Oroës dans Semiramis.

Obſcur & ſolitaire,
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtere,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa Thiare auprès du Diadême ;
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.

Portrait de Radamiste, fait par lui-même.

Et que sçais-je, Hieron ? Furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein;
Jouet infortuné de ma douleur exrrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même ?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je céde au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sçais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere:
Je ne sçai quel poison se répand dans mon cœur;
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parce qu'il est affreux: en voici un autre aussi très-beau par une raison contraire.

Portrait du Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ai de la foi, de la constance;

Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant,
Rien n'eſt comparable à ma gloire :
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'hiſtoire
Ne me le ſçauroit diſputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

On peut prendre pour modéle de cette figure quatre Portraits inſérés dans le premier volume des œuvres de Madame de Lambert & celui que fait M. l'Abbé de Vertot de ce fameux Vaſconcellos, Miniſtre Eſpagnol, miſérablement maſſacré dans cette grande révolution qui chaſſa la Maiſon d'Autriche du Thrône de Portugal pour y faire monter la Maiſon de Bragance à qui il appartenoit ſuivant les loix du pays.

De la Proſographie.

La Proſographie eſt la peinture d'un objet conſidéré, par rapport à ſes qualités extérieures.

Portrait du vieillard Thermoſyris.

„ Pendant que ces paroles rouloient dans „ mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſom-

„ bre forêt où j'apperçus tout à-coup un
„ vieillard qui tenoit un Livre à la main : ce
„ vieillard avoit un grand front chauve &
„ un peu ridé, une barbe blanche pendoit
„ jusqu'à sa ceinture : sa taille étoit haute &
„ majestueuse, son teint étoit encore frais &
„ vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix
„ douce, ses paroles simples & aimables ;
„ jamais je n'ai vû un si vénérable vieillard.

Portrait de Boccoris mourant.

„ Je me souviendrai toute ma vie d'avoir
„ vû cette tête qui nâgeoit dans le sang; ces
„ yeux fermés & éteints, ce visage pâle &
„ défiguré, cette bouche entr'ouverte qui
„ sembloit vouloir encore achever des pa-
„ roles commencées, cet air superbe & me-
„ naçant que la mort même n'avoit pû ef-
„ facer.

Portrait de Calypso agitée, jalouse & furieuse.

„ En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux
„ rouges & enflammés, ses regards ne s'ar-
„ rêtoient en aucun endroit ; ils avoient je
„ ne sçais quoi de sombre & de farouche :
„ ses joues tremblantes étoient couvertes de
„ taches noires & livides ; elle changeoit à

„ chaque moment de couleur ; ſouvent une
„ pâleur mortelle ſe répandoit ſur-tout ſon
„ viſage : ſes larmes ne couloient plus com-
„ me autrefois avec abondance ; la rage &
„ le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la
„ ſource, & à peine en couloit-il quelques
„ unes ſur ſes joues : ſa voix étoit rauque,
„ tremblante & entrecoupée.

Portrait de Télémaque dompté & accablé par l'amour.

„ Il demeuroit ſouvent étendu & immo-
„ bile ſur le rivage de la mer. Souvent dans
„ le fond de quelque bois ſombre, verſant
„ des larmes ameres & pouſſant des cris ſem-
„ blables aux rugiſſemens d'un lion : il étoit
„ devenu maigre ; ſes yeux creux étoient
„ pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle,
„ abattu & défiguré, on auroit dit que ce
„ n'étoit plus Télémaque. Sa beauté, ſon
„ enjouement, ſa noble fierté s'enfuyoient
„ loin de lui ; il périſſoit. Telle qu'une fleur
„ qui étant épanouie le matin, répand ſes
„ doux parfums dans la campagne, & ſe
„ flétrit peu à peu vers le ſoir : ſes vives cou-
„ leurs s'effacent ; elle languit, elle ſe deſ-
„ ſéche, & ſa belle tête ſe panche ne pou-
„ vant plus ſe ſoutenir ; ainſi le fils d'Ulyſſe
„ étoit aux portes de la mort.

Cette comparaiſon ajoute encore à la beauté du Tableau.

Portrait du Prélat dans le Lutrin.

La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage ;
Son menton ſur ſon ſein deſcend à triple étage ;
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

Du Chanoine Fabri dans le même Poëme.

Mais tout céde aux efforts du Chanoine Fabri :
Ce guerrier dans l'Egliſe, aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage ;
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſçu l'uſage.

Portrait de la Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuſe Grand'Salle
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté :
Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une ſibylle étique ;
On l'appelle *Chicane* : & ce monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les chagrins dévorans & l'infâme ruine,

Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissemens :
Sans cesse feuilletant les Loix & la Coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume ;
Et dévorant Maisons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vû cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour ;
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe,
Tantôt, humble Serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit regler le cahos des ténébreuses Loix.
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'ancre noircies ;
Et ses ruses perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.

Portrait du Démon de la Guerre.

Quelle Divinité barbare
S'offre à mes yeux épouvantés ?
Deux glaives forgés au Tartare
Arment ses bras ensanglantés :
Des serpens forment sa Couronne ;
L'ombre de la mort l'environne ;
Le Tonnerre gronde à l'entour ;

Les inexorables Furies,
Les Gorgones de ſang nourries,
Compoſent ſon horrible Cour.

Voici quelques Portraits où l'Etopée ſe trouve jointe avec la Proſographie.

Portrait de Pygmalion, Roi de Tyr, dans Télémaque.

» Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge, il a » peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit ni » jour : les Dieux pour le confondre l'acca- » blent de tréſors dont il n'oſe jouir. Ce qu'il » cherche pour être heureux eſt préciſément » ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout » ce qu'il donne, & craint toujours de per- » dre, il ſe tourmente pour gagner. On ne » le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, » abattu au fond de ſon Palais ; ſes ſerviteurs » mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui » devenir ſuſpects : il ne connoît ni les doux » plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce ; la » joie fuit loin de lui & refuſe d'entrer dans » ſon cœur ; ſes yeux creux ſont pleins d'un » feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe » errans de tous côtés ; il prête l'oreille au » moindre bruit, il ſe ſent tout ému, il eſt » pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont

» peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe » tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de » profonds gémiſſemens, il ne peut cacher » les remords qui déchirent ſes entrailles. » Les mêts les plus exquis le dégoûtent ; ſes » enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le » ſujet de ſa terreur : il en a fait ſes plus » dangereux ennemis, il n'a eu toute ſa vie » aucun moment d'aſſuré ; il ne ſe conſerve » qu'à force de répandre le ſang de tous » ceux qu'il craint.

Portrait de la Politique, dans la Henriade.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſéduction :
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paroît ſimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe :
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours ;
Le menſonge ſubtil regne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

Portrait de l'Envie.

Au pied du Mont où le Fils de Latone
Tient ſon Empire, & du haut de ſon trône
Dicte à ſes Sœurs les ſçavantes leçons,
Qui de leurs voix régiſſent tous les ſons,
La main du Temps creuſa les voûtes ſombres
D'un antre noir, ſéjour des triſtes ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé :
Là, de Serpens nourrie & dévorée,
Veille l'Envie honteuſe & retirée,
Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel Vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne ſe nourrit que du fiel qui le tue :
Ses yeux cavés, troubles & clignotans
De feux obſcurs ſont chargés en tout tems ;
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un noir poiſon qui les gele & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts :
Son front jaloux & ſes lévres déteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes :
Sur ſon viſage habite la pâleur,
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui ſans relâche à ſon ame infectée,
Fait éprouver le ſort de Prométhée.

Rouſſeau.

Pour contraster avec ce Tableau, en voici un plein de douceur, de délicatesse & d'agrément ; aussi est-il fait par M. de Fontenelle.

Portrait de Clarice.

J'espere que Venus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.

J'étois dans l'âge où regne la tendresse
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! Il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, & dont l'air vif soit sage ;
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Sans prétendre à ce caractere ;
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément ;
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire :
Qu'on me le trouve, & je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure

Dans les ſouhaits qu'on peut former :
Comme, en aimant, je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure ;
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde ;
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne ſçai cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-tems médité ſon projet :
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O, que l'Amour a de malice !

De la Topographie.

La Topographie eſt la deſcription d'un lieu particulier, comme d'un Payſage, d'un Bois, d'une Prairie, d'un Temple, d'un Palais, d'une Ville.

Deſcription de la Bétique.

» Le Fleuve Bétis coule dans un Pays

» fertile, & ſous un Ciel pur qui eſt toujours » ſerein : le Pays a pris ſon nom du Fleuve » qui ſe jette dans l'Océan aſſez près des » Colomnes d'Hercule, & de cet endroit » où la Mer furieuſe rompant ſes digues, » ſépara autrefois la Terre de Tarſis d'avec » la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir » conſervé les délices de l'Age d'or ; les » hyvers y ſont tiédes, les rigoureux Aqui- » lons n'y ſoufflent jamais ; l'ardeur du ſoleil » y eſt toujours tempérée par des zéphirs » rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air » vers le milieu du jour ; ainſi toute l'année » n'eſt qu'un heureux hymen du Printems » & de l'Automne qui ſemblent ſe donner » la main.

Deſcription de la Grotte de Calypſo.

» Cette Grotte étoit taillée dans le roc » en voûtes pleines de rocailles & de co- » quilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune vi- » gne qui étendoit également ſes branches » ſouples de tous côtés. Les doux zéphirs » conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs » du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur. Des » fontaines coulant avec un doux murmure » ſur des prés ſemés d'Amarantes & de » Violettes, formoient en divers lieux des

» bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal:
» Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis
» verds dont la Grotte étoit environnée: là
» on trouvoit un bois de ces arbres touffus
» qui portent des pommes d'or, & dont la
» fleur qui ſe renouvelle dans toutes les Sai-
» ſons, répand le plus doux de tous les par-
» ſums. Ce bois ſembloit couronner ces bel-
» les prairies, & formoit une nuit que les
» rayons du ſoleil ne pouvoient percer: là
» on n'entendoit jamais que le chant des oi-
» ſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau qui ſe pré-
» cipitant du haut du rocher, tomboit à
» gros bouillons pleins d'écume, & s'en-
» fuyoit au travers de la prairie.

Deſcription du Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,
S'éleve un vieux Palais reſpecté par les tems;
La Nature en poſa les premiers fondemens,
Et l'Art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature:
Là, tous les Champs voiſins peuplés de Myrthes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des Hyvers;
Par tout on voit mûrir, par tout on voit éclorre
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore:

Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons;
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains;
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célebrent leur honte & vantent leurs foibleſſes:
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi, s'empreſſer de s'inſtruire;
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
Près du Temple ſacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle volupté, ſur un lit de gazons
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons:
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;

Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée ;
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux ?
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour, un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide :
La haine & le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main :
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide :
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux baignés de pleurs.

Tous ces perſonnages allégoriques ſont extrêmement ingénieux, pleins de moralité, & forment chacun en particulier des images frappantes, indépendemment du grand tableau.

M. Boileau fait une agréable deſcription de la campagne, où il paſſoit les plus beaux jours de l'année.

Epître VI.

Oui, LAMOIGNON, je fuis les plaiſirs de la ville ;
Et contr'eux la campagne eſt mon unique azile :

Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit Village, ou plutôt un Hameau,
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine aux pieds des monts que ſon flot vien laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever;
Qui, partageant ſon cours en diverſes manieres;
D'une riviere ſeule y forment vingt rivieres:
Tous ſes bords ſont couverts de Saules non plantés,
Et de Noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le Village au-deſſus forme un amphithéatre;
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre:
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée,
Se préſente au-dehors de murs environnée;
Le ſoleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.

Deſcription burleſque de la Ville de Paris; par Scarron.

Un amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les rues;
Portes, Grilles, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourvûes.

Force gens noirs, blancs, roux, griſons;
Des prudes, des filles perdues;

Des meurtres & des trahiſons;
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuit;
Caroſſes, Chevaux, & grand bruit:
Voilà Paris. Que vous en ſemble?

La Chartreuſe de M. Greſſet eſt un exemple exquis de l'uſage qu'on peut faire de la Topographie.

L'art de peindre avec les couleurs de l'éloquence, eſt le plus beau & le plus difficile de tous les arts; c'eſt celui qui diſtingue le vrai génie du talent médiocre. Timante, Peintre célébre fit un tableau du ſacrifice d'Iphigénie, dans lequel ayant peint l'affliction ſur le viſage de Calchas, ayant repréſenté Ulyſſe plus triſte, & épuiſé ſon art pour exprimer la douleur de Menelas, il prit le parti de voiler le viſage d'Agamemnon, laiſſant le ſpectateur juger de l'excès de la paſſion d'un Pere. C'eſt ainſi qu'Homere après avoir fait un portrait admirable d'Agamemnon, peint Achille d'un ſeul trait; *Mais Achille eſt le rempart des Grecs.* Par cet artifice heureux, le por-

trait d'Achille s'embellit de toutes les couleurs qui ont élevé Agamemnon au-dessus de tous les autres hommes.

La Description parle à l'imagination son véritable langage, mais elle ne doit point la flatter aux dépens du jugement, du bon sens & de la droite raison. Il faut éviter avec soin l'excès, l'enflure, l'affectation qui peuvent se glisser aisément dans des descriptions trop brillantes, & s'abstenir sur-tout de présenter des tableaux hideux & dégoûtans, comme fait Saint Amand dans son Ode sur la solitude.

Là, branle le squelette horrible
D'un pauvre Amant qui se pendit.

Le même Saint Amand, dans son Moyse sauvé, est tombé dans le défaut de trop insister sur des images basses, petites, frivoles & ridicules : on doit bien se garder de l'imiter. Soyez, dit M. Boileau,

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions;
C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou * qui, décrivant les Mers;

* *Saint Amand.*

Et peignant au milieu de ſes flots entrouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes maîtres,
Met, pour les voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, ſaute, revient,
Et joyeux, à ſa mere offre un caillou qu'il tient:
Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vûe.

On ſent que les Tableaux qui peignent le caractére ou les qualités extérieures d'une perſonne, doivent les produire ſous des couleurs propres & diſtinctives.

De la Dubitation.

La Dubitation eſt une figure par laquelle l'Orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

EXEMPLES.

Dans un Sermon du Pere Bourdaloue, ſur la Nativité.

» J'annonce un Sauveur humble & pau-
» vre, mais je l'annonce aux grands du mon-
» de & aux riches du monde...... Que leur
» dirai-je donc, Seigneur, & de quels ter-
» mes me ſervirai-je pour leur propoſer le
« Myſtere de votre humilité & de votre pau-

» vreté ? Leur dirai-je, *ne craignez point ?*
» Dans l'état où je les suppose, ce seroit les
» tromper. Leur dirai-je, *Craignez ?* Je m'é-
» loignerois de l'esprit du Mystere même
» que nous célébrons & des pensées conso-
» lantes qu'il inspire & qu'il doit inspirer aux
» plus grands pécheurs. Leur dirai-je, *Affli-*
» *gez-vous*, pendant que tout le monde
» chrétien est dans la joie ? Leur dirai-je,
» *Consolez-vous ?* pendant qu'à la vûe d'un
» Sauveur qui condamne toutes leurs maxi-
» mes, ils ont tant de raisons de s'affliger ?
» Je leur dirai, ô mon Dieu ! l'un & l'autre,
» & par là je satisferai au devoir que vous
» m'imposez : je leur dirai, affligez-vous,
» consolez-vous, car je vous annonce une
» nouvelle qui est tout-à-la fois pour vous
» un sujet de crainte & de joie.

Irrésolution de Calypso qui vaut troubler une partie de chasse, où Télémaque & la Nymphe Eucharis se sont donné rendez-vous.

» Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu
» troubler ces deux Amans en déclarant que
» je veux être de cette chasse ? en serai-je ?
» Irai-je la faire triompher, & faire servir
» ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il
» que Télémaque, en me voyant, soit en-
» core plus passionné pour son Eucharis ?

» O malheureuse ! Qu'ai-je fait ? Non, je
» n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je
» sçaurai bien les en empêcher. Je vais trou-
» ver Mentor, je le prierai d'enlever Télé-
» maque, il le remenera en Ithaque ; mais
» que dis-je ? Et que deviendrai-je quand
» Télémaque sera parti ? Où suis-je ? Que
» reste t'il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus,
» vous m'avez trompée ! O perfide présent
» que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant,
» amour empesté, je ne t'avois ouvert mon
» cœur que dans l'espérance de vivre heu-
» reuse avec Télémaque ; & tu n'as porté
» dans ce cœur que trouble & que déses-
» poir ! Mes Nymphes sont révoltées con-
» tre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à
» rendre mon malheur éternel. O, si j'étois
» libre de me donner la mort pour finir mes
» douleurs ! Télémaque, il faut que tu meu-
» res, puisque je ne puis mourir. Je me
» vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe
» le verra, & je te percerai à ses yeux. Mais
» je m'égare. O malheureuse Calypso ! Que
» veux-tu ? faire périr un innocent que tu
» as jetté toi-même dans cet abîme de
» malheurs ? C'est moi qui ai mis le flam-
» beau dans le sein du chaste Télémaque.
» Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle
» horreur du vice ! quel courage contre les
» honteux

„ honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner „ ſon cœur ? Il m'eût quittée. Eh bien, ne „ faudra-t'il pas qu'il me quitte, ou que je „ le voye plein de mépris pour moi, ne vi- „ vant plus que pour ma rivale ? Non, non, „ je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. „ Pars, Télémaque, va t'en au delà des „ mers, laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne „ pouvant ſupporter la vie, ni trouver la „ mort : laiſſe-la inconſolable, couverte de „ honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe „ Eucharis.

Mithridate ayant découvert que ſon fils Xipharès eſt ſon rival, & un rival aimé, demeure incertain & flottant entre la clémence & la colere que les mépris récens de Monime viennent encore d'allumer.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche ſilence ;
Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !
Peu s'en faut que mon cœur penchant de ſon côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.
Qui ſuis-je ? Eſt-ce Monime, & ſuis-je Mithridate ?
Non, non ; plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, & je me reconnois :
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; & c'eſt par de tels ſacrifices

Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices:
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de ſupport:
Les plus ſéditieux ſont déja loin du bord.
Sans diſtinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle eſt ma fureur, & qu'eſt-ce que je dis?
Tu vas ſacrifier? Qui? Malheureux, ton fils,
Un fils que Rome craint, qui peut venger ſon pere!
Pourquoi repandre un ſang qui m'eſt ſi néceſſaire?
Ah! Dans l'état funeſte où ma chûte m'a mis,
Eſt-ce que mon malheur m'a laiſſé trop d'amis?
Songeons plutôt, ſongeons à gagner ſa tendreſſe.
J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe.
Quoi! Ne vaut-il pas mieux, puiſqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conſerver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui cherche à ſe ſéduire!
Je brûle, je l'adore; & loin de la bannir....
Ah! c'eſt un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes ſentimens timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! Inutile courroux!
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous ſçaviez ma honte, & qu'un avis fidéle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi! des plus cheres mains craignant les trahiſons,

J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons ?
J'ai ſçu par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie ?
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées,
Un cœur déja glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir ?

Oroſmane transporté de fureur eſt dans un trouble & une irréſolution tout à-fait ſemblables, lorſqu'il a ſurpris ce billet fatal adreſſé par Néreſtan à Zaïre, lequel fut la cauſe de l'erreur du Soudan & de l'événement tragique dont elle fut ſuivie.

Cours chez elle à l'inſtant ; va, vole, Coraſmin ;
Montre-lui cet écrit.... Qu'elle tremble.... Et ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidéle meure.
Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.... Non.... Je ne veux plus rien.....
Je me meurs.... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

Quelle agitation ! quel beau déſordre de mouvemens impétueux ! quel combat de paſſions ardentes !

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction. Ces deux figures ont beaucoup de ressemblance. L'art & l'usage de l'une & de l'autre sont les mêmes ; l'une & l'autre ont pour but de réveiller l'attention des auditeurs ; l'une & l'autre expriment noblement le choc des passions tumultueuses qui déchirent l'ame divisée contre elle-même, & la font voler rapidement de parti en parti, de pensée en pensée, de sentiment en sentiment.

On peut dire que la dubitation est une correction répétée : elle tient aussi un peu de la communication, en ce que l'Orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre, & le prier de fixer à quelque objet certain, son imagination égarée & vagabonde.

De l'Exclamation.

L'Exclamation est une figure assez semblable à l'apostrophe : même vivacité, même véhémence ; l'Orateur éléve tout-à-coup la voix par un mouvement imprévû & surprenant propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation & la colere.

EXEMPLES.

Philoctéte exprime à Télémaque la fu-

reur dont il fut transporté quand Ulysse & Néoptoléme voulurent emporter ses armes.

» Alors je me sentis comme une lionne à » qui on vient d'arracher ses petits ; elle » remplit les forêts de ses rugissemens. O » caverne, disois-je, jamais je ne te quitte- » rai, tu seras mon tombeau ! O séjour de » ma douleur ! Plus de nourriture, plus d'es- » pérance ! Qui me donnera un glaive pour » me percer ! O, si les oiseaux de proye » pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai » plus de mes flêches. O arc précieux, arc » consacré par les mains du fils de Jupiter ! » O cher Hercule, s'il te reste encore quel- » que sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet » arc n'est plus dans les mains de ton fidéle » ami ; il est dans les mains impures & » trompeuses d'Ulisse. Oiseaux de proye, » bêtes farouches, ne fuyez plus cette ca- » verne, mes mains n'ont plus de flêches. » Misérable ! je ne puis vous nuire, venez » me dévorer, ou plutôt que la foudre de » l'impitoyable Jupiter m'écrase.

Exclamation d'Œnone quand Phédre lui a avoué la passion dont elle brûloit pour Hippolyte.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

Voyage infortuné, rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

ANDROMAQUE.

O mânes d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mere !

L'Epiphonéme se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou une réflexion vive, courte & précise en forme d'exclamation, qui conclut très-bien un raisonnement juste & solide, une vérité morale, ou le récit de quelque fait singulier. En voici des exemples.

Dans M. Bossuet, Oraison funébre de Madame la Duchesse d'Orléans.

» J'étois donc encore destiné à rendre ce » devoir funébre à Très-Haute & Très-» Puissante Princesse Henriette-Anne d'An-» gleterre, Duchesse d'Orléans ? Elle que » j'avois vû si attentive pendant que je ren-» dois le même devoir à la Reine sa Mere, » devoit être si-tôt après le sujet d'un dis-» cours semblable, & ma triste voix étoit » réservée à ce déplorable Ministere ! O va-» nité ! ô néant ! ô mortels ignorans de leurs » destinées !

Et dans M. Fléchier.

» On éloigne les derniers Sacremens

» comme ſi c'étoient des Myſteres de mauvais augure ; on rejette les vœux & les prieres que l'Egliſe a inſtitués pour les mourans, comme ſi c'étoient des vœux meurtriers & des prieres homicides. La Croix de Jeſus-Chriſt qui doit être un ſujet de confiance, devient à ces eſprits lâches un objet de terreur ; & pour toute diſpoſition à la mort, ils n'ont que l'appréhenſion ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards ! quels ménagemens criminels n'a-t'on pas pour eux ! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger, & lors même qu'ils ſont mourans, on n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mortels. Cruelle pitié qui les perd de peur de les effrayer ! Crainte funeſte qui les rend inſenſibles à leur ſalut !

Zaïre, à l'aſpect du vieux Luſignan qui revoit la lumiere après vingt ans de captivité, ſe trouble, s'attendrit, verſe des pleurs dont elle ignore la cauſe, & s'écrie :

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vûe :
Ainſi que ce vieillard j'ai langui dans les fers.
Qui ne ſçait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts ?

Dans Oreſte, Iphiſe annonce à Electre

qu'on s'émeut en faveur du ſang d'Agamemnon.

Les gardes dont Egyſthe eſt ſans ceſſe entouré,
A ce grand nom d'Oreſte ont déjà murmuré.
J'ai vû de vieux ſoldats qui ſervoient ſous le Pere,
S'attendrir ſur le Fils & frémir de colere;
Tant au cœur des humains la juſtice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

M. de Fénélon, dans ſon Ode ſur les avantages de la ſolitude.

Des Grecs je vois le plus ſage
Jouet d'un indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour ſa ſauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour:
O! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

Madrigal de Mademoiſelle Deshoulieres.

Dans ces lieux, rêvons à loiſir;
Rien n'y peut troubler le plaiſir
De penſer au Berger que j'aime.
Hélas! que ce Berger charmant

Ne penſe-t'il à moi de même ?
Qu'il y penſeroit tendrement !

Extrait d'une Idylle de Mde. Deshoulieres.

Lieux toujours oppoſés au bonheur de ma vie,
C'eſt ici qu'à l'amour je me vis aſſervie !
Ici, j'ai vû l'ingrat qui me tient ſous ſes loix ;
Ici, j'ai ſoupiré pour la premiere fois :
Mais, tandis que pour lui je craignois mes foibleſſes,
Il appelloit ſon chien, l'accabloit de careſſes :
Du déſordre où j'étois, loin de ſe prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir :
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;
Il m'offrit de chanter un air ſur ſa muſette :
Il voulut m'enſeigner quelle herbe va paiſſant,
Pour reprendre ſa force, un troupeau languiſſant,
Ce que fait le Soleil des vapeurs qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

On ſent aſſez que l'Epiphonéme ne conſiſte que dans les derniers Vers de tous ces exemples.

De la Gradation.

La Gradation eſt une figure par laquelle l'Orateur s'éléve comme par dégrés de pen-

ſées en penſées qui vont toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu au dégré d'élévation où il veut parvenir.

Flêchier, Oraiſon funèbre de M. de Turenne.

» Seigneur, qui éclairez les plus ſombres » replis de nos conſciences, & qui voyez » dans nos plus ſecrettes intentions ce qui » n'eſt pas encore comme ce qui eſt, rece» vez dans le ſein de votre gloire, cette » ame, qui bientôt n'eût été occupée que » des penſées de votre éternité : recevez ces » deſirs que vous lui aviez vous même inſpi» rés. Le tems lui a manqué, & non pas le » courage de les accomplir. Si vous deman» dez des œuvres avec ces déſirs, voilà des » charités qu'il a faites ou deſtinées pour le » ſoulagement & le ſalut de ſes freres ; voilà » des ames égarées qu'il a ramenées à vous » par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, par » ſon exemple; voilà ce ſang de votre peu» ple qu'il a tant de fois épargné, voilà ce » ſang qu'il a ſi généreuſement repandu pour » vous ; & pour dire encore plus, voilà le » ſang que Jeſus-Chriſt a verſé pour lui.

Dans l'Oraiſon funébre de M. le Maréchal de Noailles, par le Pere de la Rue.

» Tout le Vivarais étoit en allarmes. Le
» Duc deſcendant le Rhône, apprit que les
» ſéditieux, au mépris de l'amniſtie qu'ils
» venoient de recevoir de la clémence du
» Roi, avoient tiré ſur ſes troupes. Il aborde
» & ſans différer marchant aux rébelles, il
» eſſuye leur feu, les charge, les met en
» fuite, & les force enfin dans les Villes &
» les Bourgs qui leur ſervoient de retraite.

ARISTIE *à Pompée.*

Mon feu qui n'eſt éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître :
Et je ſens qu'à vos yeux mon courroux chancelant,
Trébuche, perd ſa force, & meurt en vous parlant.

Cantate d'Adonis.

Que déſormais Mars en fureur,
Gronde, menace, tonne, éclate, &c.

Rouſſeau.

Il y a une gradation bien ſenſible dans les mouvemens de rage qui ſaiſiſſent le cœur d'Atrée, lorſque ce barbare reconnoit ſon frere.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille!

Quel tranſport tout-à-coup dans mon cœur ſe réveille ?
D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans ?
Quelle ſoudaine horreur s'empare de mes ſens!
Toi qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême,
Ciel ! rends vrais mes ſoupçons & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu ſa voix.
Voilà ſes traits encore. Ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine ;
Je le reconnoîtrois ſeulement à ma haine.
Il fait, pour ſe cacher, des efforts ſuperflus :
C'eſt Thyeſte lui-même, & je n'en doute plus.

AGRIPPINE *à Burrhus.*

Moi, fille, femme, ſœur & mere de vos Maîtres ?

OROSMANE *à Zaïre.*

J'atteſte ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maitreſſe & pour femme ;
De vivre votre ami, votre amant, votre époux.

Le ſecond chant du Lutrin finit par une très-jolie gradation qui forme un tableau parfait.

. . . . La molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche, à ces mots, ſent ſa langue glacée ;
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

La gradation ſe fait auſſi en deſcendant ; comme dans ces Vers d'Oreſte à Hermione.

Vous voulez qu'un Roi meure ; & pour ſon châtiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Cette figure peut être employée utilement lorſqu'on veut amener avec art une propoſition hardie, qui ſans ces ménagemens, auroit un air de Paradoxe rebutant & inſoutenable.

De l'Imprécation.

Le nom de cette figure contient ſa définition. En voici des Exemples.

Calypſo, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit de violentes imprécations contre Télémaque.

» Je conjure les Puiſſances céleſtes de me
» venger. Puiſſe-tu, au milieu des Mers,
» ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frap-
» pé de la foudre, invoquer en vain Calyp-
» ſo que ton ſupplice comblera de joie.

Philoctete, dans Télémaque.

» O Ulyſſe, auteur de mes maux, que les

» Dieux puiſſent te. . . . . . . mais les
» Dieux ne m'écoutent point, au contraire,
» ils excitent mon ennemi. O terre de ma
» patrie que je ne reverrai jamais! O Dieux!
» s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte
» pour avoir pitié de moi; puniſſez, puniſſez
» Ulyſſe, alors je me croirai guéri.

Azarias, dans la Tragédie d'Athalie.

Si quelque tranſgreſſeur enfreint cette promeſſe,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengereſſe;
Qu'avec lui ſes enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

Voici un morceau admirable tiré de la Tragédie d'Horace. Camille, ſœur du vainqueur des Albains, déſeſpérée de la perte de Curiace ſon amant qui vient d'être immolé par la main d'Horace, exhale un torrent d'imprécations contre ſon frere & contre Rome.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vû naître, & que ton cœur adore!
Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore!
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés,
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés;

Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie :
Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers,
Passent pour la détruire, & les monts, & les mers :
Qu'elle-méme sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux :
Puissai-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir ses maisons en cendre & tes lauriers en poudre!
Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;
Moi seule en être cause, & mourir de plaisir !

Œdipe fait, au premier Acte contre le meurtrier de Laïus, de terribles imprécations qui doivent retomber sur sa propre tête au cinquiéme.

Punissez l'assassin, Dieux! qui le connoissez !
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire ;
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa Mere,
Errant, abandonné, proscrit dans l'Univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des Enfers.
Et que son corps sanglant privé de sépulture,
Des Vautours dévorans devienne la pâture.

Brutus fait aussi des imprécations qui lui deviennent funestes en tombant sur ses fils.

Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traitre

Qui regrettât les Rois & qui voulût un Maître ;
Que le perfide meure au milieu des tourmens,
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore,
Que le nom des Tyrans que Rome entiére abhorre.

Les Pſeaumes fourniſſent une multitude d'exemples de cette figure.

De l'Interrogation.

L'Interrogation eſt une figure par laquelle nous faiſons diverſes queſtions à notre adverſaire, ou à celui que nous voulons perſuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces queſtions, que pour le preſſer, le convaincre & le confondre.

M. Gibert conſeille habilement à l'Orateur du Barreau d'engager ſes Juges à interrompre la plaidoyerie de ſon adverſaire par ces ſortes d'interrogations, afin qu'il ne puiſſe faire uſage de l'éloquence qu'il a préparée. L'expédient eſt vraiment fort bon, mais ſi M. Gibert avoit eû autant d'uſage du Barreau qu'il en avoit de ſa Claſſe, il auroit ſenti qu'il ſeroit injuſte de déconcerter l'Eloquence d'un Orateur quand on a laiſſé une libre carriere à celle de ſon adverſaire.

EXEMPLES.

Dans le Prophéte Michée, chap. 6. C'eſt le Seigneur lui-même qui parle ainſi à ſon Peuple par la bouche de ce Prophéte.

» Mon Peuple, que vous ai-je fait ? En » quoi vous ai-je donné ſujet de vous plain- » dre ? Répondez-moi. Eſt-ce à cauſe que » je vous ai tiré de l'Egypte, que je vous ai » délivré d'une maiſon d'eſclavage, & que » j'ai envoyé pour vous conduire Moyſe, » Aaron & Marie ? &c.

Philoctéte à Télémaque.

» Alors je dis à votre pere tout ce que la » fureur pouvoit m'inſpirer : puiſque tu m'as » abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, » que ne m'y laiſſes-tu en paix ? Va cher- » cher la gloire des combats & tous les plai- » ſirs : jouis de ton bonheur avec les Atri- » des, laiſſe-moi ma miſere & ma douleur. » Pourquoi m'enlever ? Je ne ſuis plus rien, » je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas » encore aujourd'hui, comme tu le croyois » autrefois, que je ne ſçaurois partir, que » mes cris & l'infection de ma playe trou- » bleroient les ſacrifices ?

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Barbare ! c'eſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe ?
Penſez-vous, par des pleurs, prouver votre tendreſſe ?
Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de ſang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre réſiſtance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au ſilence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la ſauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un Oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le Ciel, le juſte Ciel par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Héléne on pourſuit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille ;
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix,
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous impoſer la peine de ſon crime ?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer ſa folle ardeur du plus pur de mon ſang ?

Achille *à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts d'Iphigénie.*

Juſte Ciel ! puis-je entendre & ſouffrir ce langage ?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours ?
Et que m'a fait à moi, cette Troye où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais Vaiſſeaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre,
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où ſont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre Armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Héléne à ſon époux ?
Depuis quand penſe-t'on, qu'inutile à moi-même
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frere bleſſé
A-t'il droit de venger ſon amour offenſé ?

CASSIUS *à Brutus.*

Un ſeul mot de Céſar a-t'il éteint en toi
L'amour de ton Pays, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? En es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mere ?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frere ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Eléve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie & t'ait donné le jour ?
Laiſſe-là les erreurs & l'himen de ta mere,
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton pere ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui :
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui,
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde,
As-tu d'autres parens que les vengeurs du monde ?

De l'Interruption.

L'Interruption eſt une figure qui ne convient guères qu'à certaines ſituations Dramatiques, à l'étonnement, à la ſurpriſe, à la douleur. En voici des exemples.

NERESTAN *à Châtillon.*

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur, ſa Providence

De ce jeune Orofmane a fléchi la rigueur.
Mais quel trifte mélange altere ce bonheur!
Que de ce fier Soudan la clémence odieufe
Répand fur fes bienfaits une amertume affreufe!
Dieu me voit & m'entend, il fçait fi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de fa grandeur:
Je faifois tout pour lui; j'efpérois de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit efclave avec moi,
Lorfque les ennemis de notre augufte foi
Baignant de notre fang la Syrie enyvrée
Surprirent Lufignan vaincu dans Céfarée.
Du férail des Sultans fauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens;
Renvoyé dans Paris fur ma feule parole;
Seigneur, je me flattois.... efpérance frivole!
De ramener Zaïre à cette heureufe Cour,
Où Louis des vertus a fixé le féjour:
Déja même la Reine à mon zele propice
Lui tendoit de fon Trône une main protectrice,
Enfin lorfqu'elle touche au moment fouhaité
Qui la tiroit du fein de fa captivité,
On la retient:.... que dis-je?..... Ah! Zaïre elle-même
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime...
N'y penfons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaifir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'efpérance eft trahie.

Et plus bas :

Noradin m'eléva près de cette Zaïre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire ;
Qui depuis égarée en ce funeste lieu
Pour un Maître barbare abandonna son Dieu.

Dans l'excellente * Tragédie d'Oreste, Electre n'osant avouer à Clytemnestre que l'un des deux étrangers arrêtés par l'ordre d'Egyste, est Oreste, s'embarrasse dans la vivacité des transports avec lesquels elle conjure sa Mere de sauver ces étrangers.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le Ciel vous les confie ; & vous repondez d'eux ;
L'un d'eux .... si vous sçaviez .... tous deux sont malheureux.

Dans la Pastorale d'Endimion, Diane qui avoit paru d'abord indignée du téméraire aveu que ce Berger avoit osé lui faire de sa passion, revient un moment après vers lui poussée par son amour, lui montre un visage riant & serein, quoiqu'un peu confus, & lui fait entendre qu'elle ne sent pour

* Voyez le Parallele des quatre Electres.

lui rien moins que de la haine. Quel bonheur inespéré ! quelle charmante surprise pour Endimion ! Déesse, s'écrie-t'il dans l'excès de sa joie.

Déesse, est-il donc vrai ? Quelle ardeur ! . . . Quel hommage ! . . . .
Tout mon cœur. . . . De mon trouble entendez le langage.

Ce trouble étoit en effet plus éloquent que le plus beau compliment de galanterie qu'il eût pû faire à cette Déesse.

L'Auteur de la tendre Zaïre s'est servi, avec beaucoup de succès, de cette figure pour l'exprimer embarras où se trouvoit cette captive infortunée, lorsqu'après qu'elle eut été reconnue pour fille de Lusignan, Orosmane son Maître, son amant, & presque son époux, vient la presser de se rendre à la Mosquée, où tout est préparé pour la cérémonie de leur himen.

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimiez, si je vous étois chere,

OROSMANE.

Si vous l'êtes ? Ah Dieu !

ZAIRE.

Souffrez que l'on differe. . . .

Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés.

OROSMANE.

Que dites-vous, ô Ciel ! Eſt-ce vous qui parlez, Zaïre ?

ZAIRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colere.

OROSMANE.

Zaïre ?

ZAIRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excuſez ma douleur. . . . non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je ſuis & tout ce que je dois,
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue. . . .
Je ne puis . . . . ah ! ſouffrez que loin de votre vûe,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Mérope interrogeant un jeune homme qui eſt ſon propre fils, ſans quelle en ſçache rien, s'attendrit au récit de ſes avantures, & laiſſe même échapper quelques pleurs ; Euriclés lui dit :

Eh ! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes ?

MEROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſoit, tout mon cœur s'eſt troublé.

Cresfonte

Cresfonte.. ô Ciel !... j'ai crû... que j'en rougis de honte !
Oui j'ai crû démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous.
Une si fausse image, & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir ! quel vain songe m'abuse ?

MEROPE *lui demande ensuite* :

En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGYSTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entens-je ! en Elide ! ah ! peut-être. : :
L'Elide.... répondez.... Narbas vous est connu ;
Le nom d'Egysthe au moins, jusqu'à vous est venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre pere ?

Que tout ce désordre exprime bien les mouvemens que la nature excitoit alors dans l'ame de cette tendre mere !

De l'Obsécration.

L'Obsécration est une figure par laquelle on demande une grace avec un empressement plein d'ardeur.

L'art consiste à présenter à ceux qu'on veut fléchir, tous les objets les plus capables de les émouvoir & de les attendrir.

EXEMPLES.

Priere de Philoctéte à Néoptoleme.

» O mon fils ! je te conjure par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſçachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; mene-moi dans ta Patrie ou dans l'Eubée qui n'eſt pas loin du Mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du Fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! Je lui avois mandé de m'envoyer un Vaiſſeau : ou il eſt mort, ou ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere ne l'ont point fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! Souviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Dans la Tragédie de M. de Voltaire intitulée : *la Mort de César ;* ce Héros & Brutus ſon fils ſe font mutuellement de très-vives inſtances.

CESAR.

Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prevoi
Que ta triſte vertu perdra l'état & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée,
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton pere qui t'aime & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure,
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ? Tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez ſur moi, grands
Dieux ?
Céſar......

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? Ton ame eſt amollie ?
Ah, mon fils !

BRUTUS.

Sçais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sçais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?

(*Il ſe jette à genoux.*)

Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche,
Ton génie allarmé te parle par ma bouche ;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes piés ;

César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome & de toi-même;
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfére au Monde & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

Les inſtances que fait Electre à Oreſte ſon frere déguiſé ſous le nom de Tidée ſont extrêmement touchantes. Le faux Tidée lui dit:

Vous le ſçavez, Oreſte a vû les ſombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas crû, Seigneur, qu'avec Oreſte
Palaméde avoit vû cet empire funeſte?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere eſt-il le ſeul que le deſtin pourſuit?
Vous-même ſans eſpoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage?
Oreſte, comme vous, peut en être échappé.
Il n'eſt point mort, Seigneur, vous vous êtes
trompé.
J'ai vû dans ce Palais une marque aſſurée
Que ces lieux ont revû le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs;
Qui les auroit verſés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frere
L'eût oſé conſacrer aux Mânes de mon pere?

Mais quoi ! vous vous troublez ; ah ! mon frere eſt
ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreſte vit encore,
Pourquoi me fuir ? Pourquoi vouloir que je l'i-
gnore ?
J'aime Oreſte, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon eſprit le bannir un ſeul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéreſſe :
Si vous ſçaviez pour lui juſqu'où va ma tendreſſe,
Votre cœur frémiroit de l'état où je ſuis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de miſere ?
Eſclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier ſembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels ſa malheureuſe fille ?
Quel crime contre Electre arme enfin ſa famille ?
Une mere en fureur la hait & la pourſuit,
Ou ſon frere n'eſt plus, ou le cruel la fuit :
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreſte,
Rendez-moi par pitié le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux !
Gardez-vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.
Oreſte, ſe peut-il qu'Electre te revoye ?
Montrez-le moi, duſſai-je en expirer de joie.

Tout-à-coup elle ouvre les yeux : ſa vive amitié lui apprend que le témoin de ſa tendreſſe en eſt auſſi l'objet, & que Tidée eſt Oreſte lui-même.

Mais, hélas! n'eſt-ce point lui-même que je voi?
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, c'eſt mon frere & mon Roi.
Au tranſport qu'en mon cœur ſa préſence a fait naître,
Eh! comment ſi long-tems l'ai-je pû méconnoître?
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux!
Momens tant ſouhaités! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes:
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur!
C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frere!

Quel aſſaut pour un frere ſi ſenſible! Quel cœur pourroit réſiſter à des tranſports ſi doux & ſi preſſans? Auſſi Oreſte laiſſe-t'il échapper ſon ſecret.

(il s'écrie.)

Ah! ma ſœur!
Mon amitié trahit un important myſtere:
Mais hélas! que ne peut Electre ſur ſon frere!

Quelle vivacité de ſentimens dans ces inſtances de Rhadamiſthe à Zénobie !

Quoi ! loin de m'accabler, grands Dieux ! c'eſt Zénobie
Qui craint de me hair & qui s'en juſtifie !
Ah ! punis m'oi plutôt : ta funeſte bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon ſang, cher objet que j'adore !
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(il ſe jette à genoux.)
Faut-il pour t'en preſſer, embraſſer tes genoux,
Songe au prix de quel ſang je devins ton époux,
Juſques à mon amour tout veut que je périſſe ;
Laiſſer le crime en paix, c'eſt s'en rendre complice.
Frappe, mais ſouviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne ſortis jamais un moment de mon cœur,
Que ſi le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance ;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

OENONE *à Phédre.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai verſés,
Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

De l'Optation.

L'Optation eſt une figure qui exprime

l'empressement & l'ardeur des desirs violens.

EXEMPLES.

Pseaume 54.

» Qui me donnera les aîles de la Colom-
» be pour m'élever vers le lieu de mon re-
» pos ?

Fléchier, Oraison funébre de M. de Lamoignon.

» Que ne puis-je vous le représenter tel
» qu'il étoit, lorsqu'après un long & pé-
» nible travail, loin du bruit de la Ville & du
» tumulte des affaires, il alloit se décharger
» du poids de sa dignité, & jouir d'un no-
» ble repos dans sa retraite de Baville !

ATALIDE *parlant de Bajazet & de Roxane.*

Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime?
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

Monime s'entretenant avec sa confidente

de la crainte qu'elle a d'avoir expoſé Xipharès à la fureur de Mithridate, en déclarant à ce Roi jaloux ſes ſentimens pour ce jeune Prince, témoigne par ce tranſport l'excès de ſa tendreſſe.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis dont tu ſçais tout le poids,
Quoi! je puis reſpirer pour la premiere fois!
Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendreſſe eût expoſé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour ſi long-tems combattu?
Je pourrois tous les jours t'aſſurer que je t'aime!
Que ne viens-tu? . . . .

De la Figure appellée Parallele.

Cette figure a quelque rapport avec la ſimilitude, un des lieux oratoires dont il eſt parlé au premier Livre. Elle en differe en ce que dans les paralléles la comparaiſon regne bien plus long-tems que dans la ſimilitude, & ſe ſoutient ſur beaucoup plus de membres. Ce ſont deux objets que l'on péſe exactement dans une juſte balance, dont on apprécie la valeur relative, & dont on examine avec ſoin tous les rapports & toutes les contrariétés.

EXEMPLES.

Flêchier, Oraiſon funébre de M. de Turenne.

» Quelle étoit ſa joye, lorſqu'après avoir » forcé des Villes, il voyoit ſon illuſtre ne- » veu, plus éclatant par ſes vertus que par » ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des » Egliſes ſous les ordres d'un Roi auſſi pieux » que puiſſant. L'un faiſoit proſpérer les ar- » mes, l'autre étendoit la Religion; l'un » abattoit des remparts, l'autre redreſſoit » des Autels; l'un ravageoit les terres des » Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour » des pavillons d'Iſrael; puis uniſſant enſem- » ble leurs vœux comme leurs cœurs étoient » unis, le neveu avoit part aux ſervices que » l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit » part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Paralléle de Charles XII. Roi de Suéde & du Czar Pierre Alexiowitz.

» Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. » que ſe donna cette bataille déciſive de » Pultava entre les deux plus célébres Mo- » narques qui fuſſent alors dans le monde. » Charles XII. illuſtre par neuf années de » victoires, Pierre Alexiowitz par neuf an-

» nées de peines priſes pour former des trou-
» pes égales aux troupes Suédoiſes; l'un glo-
» rieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'a-
» voir civiliſé les ſiens ; Charles aimant les
» dangers, & ne combattant que pour la
» gloire ; Alexiowitz ne fuyant point les pé-
» rils & ne faiſant la guerre que pour ſes in-
» térêts ; le Monarque Suédois libéral par
» grandeur d'ame, le Moſcovite ne donnant
» jamais que par quelque vûe. Celui-là d'une
» ſobriété & d'une continence ſans exemple,
» d'un naturel magnanime, & qui n'avoit
» été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant
» pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation
» & de ſon Pays, auſſi terrible à ſes Sujets
» qu'admirable aux Etrangers, & trop
» adonné à des excès qui ont même abregé
» ſes jours. Charles avoit le titre d'invinci-
» ble qu'un moment pouvoit lui ôter, les Na-
» tions avoient déja donné à Pierre Alexio-
» witz le nom de Grand, qu'une défaite
» ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne
» la devoit pas à des victoires.

Comparaiſon du Vicomte de Turenne avec le Chevalier d'Aumale.

D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit & moins impétueux ;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colere ;

Il ſonge à fatiguer ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur ;
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur :
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa foibleſſe,
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang ;
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent.
Ces funébres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne eſt paſſé.

Du Cardinal de Richelieu avec le Cardinal Mazarin.

Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre, aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

D'un Chien avec l'Amour.

Sçavez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien

Peut avoir de la reſſemblance ?
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour percer le myſtere, & vous y faire jour,
Examinez Marquès, ſon humeur, ſa figure :
Mais enfin cette énigme eſt-elle trop obſcure ?
Vous rendez-vous ? Il reſſemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous ? la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vû comparaïſon clocher.
Un chien avec l'Amour ? Eh bien, il faut tâcher
D'en faire un paralléle exact & ſans reproche.

Marqués ſur vos genoux a mille privautés ;
Entre vos bras il ſe loge à toute heure :
Et c'eſt-là que l'Amour établit ſa demeure,
Lorſqu'il eſt bien reçû par vous autres beautés.

On voit Marqués ſe mettre aiſément en colere,
Et s'appaiſer fort aiſément.
Connoiſſez-vous l'Amour ? Voilà ſon caractere :
Il ſe fâche, il s'appaiſe en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez aſſez frugalement ;
Et le pauvre Marquès qui fait toujours diéte,
Subſiſte je ne ſçais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de ſubſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul mets nourriſſant :
Et, s'il ne vivoit d'eſpérance,
Je crois qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit chien vous folâtrez ſans ceſſe ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord :
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures ?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien ſoit tel que quand il vient de naître ;
Et de peur qu'il ne croiſſe, on y prend mille ſoins ;
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marqués parce qu'il eſt petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

De la Prétermiſſion.

La Prétermiſſion eſt une figure par laquelle l'Orateur feint de paſſer ſous ſilence, ou au moins de ne toucher que légérement & en paſſant, des faits ou des circonſtances ſur leſquelles néanmoins il inſiſte très-vivement ; & c'eſt en cela même que conſiſte tout l'art de cette figure dont voici des exemples.

Flêchier, Oraison funébre de M. de Turenne.

» N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre
» ici une scéne tragique, que je représente
» ce grand homme étendu sur ses propres
» trophées, que je découvre ce corps pâle
» & sanglant auprès duquel fume encore la
» foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son
» sang comme celui d'Abel, & que j'expose
» à vos yeux les tristes images de la Religion
» & de la Patrie éplorées.

Oraison funébre de Madame d'Aiguillon.

» Je pourrois vous la représenter dans
» ces tristes demeures où se retirent la misere
» & la pauvreté, où se présentent tant d'i-
» mages de morts & de maladies différen-
» tes, recüeillant les soupirs des uns, ani-
» mant les autres à la patience, laissant à tous
» des fruits abondans de sa piété. Je pour-
» rois la décrire ici dans ces lieux sombres
» & retirés où la honte tient tant de lan-
» gueurs & de nécessités cachées, versant à
» propos des bénédictions secrettes sur des
» familles désespérées qu'une sainte curiosité
» lui faisoit découvrir pour les soulager ; je
» pourrois vous marquer ce zéle avec lequel

» elle animoit les ames les plus tiédes à se-
» courir le prochain dans le tems des calami-
» tés publiques, & rallumoit la charité en
» un siécle où elle est non-seulement refroi-
» die, mais presque éteinte. Ce seroit là le
» sujet du Panégyrique d'un autre, c'est la
» moindre partie du sien.

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne vous ferai point de reproches frivoles ;
Les momens sont trop chers pour les perdre en
paroles.
Mes soins vous sont connus ; en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous sçavez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pû vous plaire ;
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien
taire,
Ce même amour peut-être & ces mêmes bienfaits
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin, que pour reconnoissance ;
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayiez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

De la Prosopopée.

La Prosopopée est une figure extrême-
ment

ment noble, ſublime, véhémente & hardie. C'eſt elle, qui par une vertu ſouveraine, donne une vie, une ame, des ſentimens aux êtres inſenſibles; c'eſt elle qui rappelle les morts de la nuit du tombeau, & qui les fait parler d'une maniere toujours propre à toucher ou à inſtruire les vivans. Elle fait auſſi parler Dieu même, les Anges & tous les eſprits, tant céleſtes qu'infernaux. Cette figure imprime dans l'ame je ne ſçai quelle terreur ſalutaire mêlée d'étonnement & de reſpect. En voici des exemples.

Flêchier, Oraiſon funébre de Madame la Ducheſſe de Montauſier.

» Plût à Dieu que cette illuſtre morte pût » encore vous exhorter elle-même ! Elle » vous diroit: ne pleurez pas ſur moi. Dieu » m'a retirée, par ſa grace, des miſeres d'une » vie mortelle. Pleurez ſur vous qui vivez » encore dans un ſiécle où l'on voit, où l'on » ſouffre, & où l'on fait tous les jours beau- » coup de mal. Apprenez en moi la fragilité » des grandeurs humaines. Qu'on vous cou- » ronne de fleurs, qu'on vous compoſe des » guirlandes, ces fleurs ne feront bonnes » qu'à ſécher ſur votre tombeau. Que votre » nom ſoit écrit dans tous les ouvrages que

» la vanité de l'esprit veut rendre immortels:
» que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans
» le Livre de vie! Que les Rois de la terre
» vous honorent; il vous importe seulement
» que Dieu vous reçoive dans ses Taberna-
» cles éternels : que toutes les langues des
» hommes vous louent; malheur à vous, si
» vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ses
» Anges! Ne perdez pas ces momens de
» vie qui peuvent vous valoir une éternité
» bienheureuse.

Saint Cyprien, dans son Sermon sur l'Aumône, fait parler le Démon à Dieu d'une maniere bien capable de confondre les mauvais Chrétiens.

» Représentez-vous le Démon au milieu
» de tous ses Sectateurs, qui a l'audace de
» dire à Jesus-Christ d'un air triomphant: Je
» n'ai rien souffert pour tous ceux qui se sont
» donnés à moi; je n'ai point été flagellé
» pour eux, je n'ai point reçu de souflets,
» je n'ai point été couronné d'épines, je n'ai
» point été crucifié, je n'ai point versé mon
» sang pour eux, je ne leur ai point promis
» de récompense éternelle; & cependant ils
» m'ont suivi, ils m'ont adoré. Vous êtes
» mort pour eux, Seigneur; & qu'ont-ils
» fait pour vous? Vous ont-ils revêtu &
» nourri quand vous avez été nud, & que

» vous avez eu faim dans la perſonne de vos » pauvres ? Le nombre de ceux qui vous » ont obéi, approche-t'il de celui de mes » ſerviteurs, ou plutôt, de mes eſclaves vo- » lontaires ? Que répondrons-nous à cela, » mes chers freres ?

L'éloge funebre des Officiers morts dans la derniere guerre, nous offre un exemple admirable de Proſopopée.

» O peuples heureux, donnez au moins » à des Compatriotes, qui ont expiré victi- » mes de cette gloire, ou qui ſurvivent en- « core à une partie d'eux-mêmes les récom- » penſes que leurs cendres ou leurs bleſſures » vous demandent ! Si vous les refuſiez, les » arbres, les campagnes de la Flandre pren- » droient la parole pour vous dire: c'eſt ici que » ce modeſte & intrepide Luttaux, chargé » d'années & de ſervices, déja bleſſé de deux » coups, affoibli & perdant ſon ſang, s'é- » cria; *il ne s'agit pas de conſerver ſa vie,* » *il faut en rendre les reſtes utiles*; & rame- » nant au combat des troupes diſperſées, re- » çût le coup mortel qui le mit enfin au tom- » beau. C'eſt-là que le Colonel des Gardes » Françoiſes en allant le premier reconnoî- » tre les ennemis, fut frappé le premier dans » cette journée meurtriere, & périt en fai- » ſant des ſouhaits pour le Monarque & pour

» l'Etat. Plus loin eſt mort le neveu de ce » célébre Archevêque de Cambrai, l'héri- » tier des vertus de cet homme unique qui » rendit la vertu ſi aimable.

Dans l'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, l'éloquent Boſſuet, après avoir honoré d'un juſte éloge la mémoire du grand & malheureux Roi Charles I, adreſſe cette tendre & conſolante apoſtrophe au cœur de la Reine ſon épouſe.

» Grande Reine! je ſatisfais à vos plus » tendre deſirs, quand je célébre ce Monar- » que, & ce cœur qui n'a jamais vécu que » pour lui, ſe reveille tout poudre qu'il eſt, » & devient ſenſible, même ſous ce drap » mortuaire, au nom d'un Epoux ſi cher.

Ce mouvement ſi pathétique placé dans un endroit ſi intéreſſant, dût arracher à tout l'Auditoire des larmes de douleur & de plaiſir.

Le fils de Brutus prêt de ſacrifier ſa Patrie à ſa Maîtreſſe, flotte dans l'agitation cruelle de ſes remords & de ſes déſirs.

Je le ſçais.... Mais... du Ciel qui tonne ſur ma tête,
J'entens la voix qui crie : arrête, ingrat, arrête!
Tu trahis ton païs... non Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus!

Œdipe ayant connu toute l'horreur de ſa deſtinée, ſe livre à ſon déſeſpoir.

Je vois les Eumenides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des Parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi,
L'enfer s'ouvre... ô Laïus! ô mon Pere! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnois la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.

On ſent que l'uſage de cette figure eſt reſervé aux Tragédies, aux Sermons, aux Oraiſons funébres, en un mot, aux grands Ouvrages où l'éloquence peut déployer tout ce qu'elle a de mouvemens touchans, pathétiques & terribles.

De la Réticence.

La Réticence eſt une figure myſtérieuſe, qui par un ſilence affecté, en dit plus que les paroles les plus fortes & les plus énergiques. C'eſt ainſi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarraſſe extrêmement Théſée

qui s'étoit laissé prévenir contre Hyppolite par les calomnies d'Œnone.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez vivre
Un.... votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre,
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever;
J'imite sa pudeur, & fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà Séducteur;
De ligues, de complots pernicieux Auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes Puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé;
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir & ton Temple & ta vie.
Je devrois sur l'Autel, où ta main sacrifie,
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

AGRIPPINE *à Néron.*

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, & crus la renommée;
J'appellai de l'éxil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénéque, & ce même Burrhus

Qui depuis . . . . Rome alors eſtimoit leurs vertus.

Cette derniere formule de reticence a été adoptée par M. de Voltaire, & appliquée fort à propos au jeune Duc de Biron dans le Poëme de la Henriade.

Biron, dont le nom ſeul répandoit les allarmes ;
Et ſon fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis. . . . mais alors il étoit vertueux.

Dans le même Poëme, Henri III. expirant ſous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV. ſon ſucceſſeur, du malheur qui devoit lui arriver un jour.

Vous connoiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups ;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare . . . .
Juſte Ciel ! épargnez une vertu ſi rare.

Dans le Panégyrique de Saint Thomas de Cantorbéry.

» Il n'en fallut pas davantage à des Cour-
» tiſans lâches & mercénaires ; ils roulent
» dans leur eſprit le deſſein de répandre le
» ſang du juſte, ils ſongent aux récompenſes

» qu'ils eſpérent , & non pas au crime qu'ils » font. Thomas eſt l'oint du Seigneur , mais » il eſt l'ennemi du Prince ; il eſt innocent » il eſt vrai, mais le Roi veut qu'il ſoit cou- » pable ; ils partent de la Cour , ils paſſent » la Mer , ils arrivent , ils entrent dans l'E- » gliſe où le Saint célébroit l'Office , & s'a- » vançant vers lui la fureur dans le cœur , le » feu dans les yeux , le fer à la main , ſans reſ- » pect des Autels , ni du Sanctuaire de Jeſus- » Chriſt , ni de ſes Miniſtres . . . . Vous » entendez preſque le reſte , Meſſieurs , & je » voudrois pouvoir me diſpenſer de vous » rapporter un ſi pitoyable ſpectacle.

De la Subjection.

La Subjection eſt une figure par laquelle l'Orateur s'interroge & répond lui-même à ſes propres queſtions. Cette figure ſert à prévenir & à réfuter les objections qui peuvent être propoſées par un adverſaire.

E x e m p l e s.

Dans l'Oraiſon funebre du Premier Préſident de Lamoignon.

» Quelles penſez-vous que furent les voies » qui

» qui conduisirent cet illustre Magistrat à des
» fins si nobles ? la faveur ? Il n'avoit d'autre
» relation à la Cour que celle que lui don-
» noient ou ses affaires ou ses devoirs. Le
» hasard ? On fut long-tems à délibérer, &
» dans une affaire aussi délicate, on crut qu'il
» falloit tout donner au conseil, & ne rien
» laisser à la fortune. La cabale ? Il étoit du
» nombre de ceux qui n'avoient suivi que
» le parti de leur devoir.

Rousseau, Epigramme XXVII.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en regnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son Maître.
Mais de son Ire éteindre le Salpêtre,
Sçavoir se vaincre & reprimer les flots
De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même & voilà mon Héros.

Il y a une autre espece de subjection fort usitée dans les dialogues, & fort familiere sur-tout aux Auteurs Dramatiques. C'est lorsque les interlocuteurs s'attaquent, se dé-

fendent avec la même vivacité, & n'employent dans leurs attaques & dans leurs reparties qu'un nombre de paroles à peu près égal.

EXEMPLES.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préféres la mort à l'amour de Pauline?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine?

PAULINE.

Va, cruel, va périr: tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde & me laiſſez en paix.

Voici un exemple qui peint la vertu dans

tout ſon éclat.

VARUS, MARIAMNE.

VARUS.

Craignez encore Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſçais mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra t'il toujours que Varus vous offenſe ?
Je vais donc malgré vous ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez,
Je revole au combat & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable ;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits....

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints....

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous ſépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare
Sauvez tant de vertus. . . .

MARIAMNE.

Vous les dés-honorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

VARUS.

Il a souillé sa main du sang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je scais ce qu'il a fait & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

L'exemple suivant exprime le désespoir d'Œdipe, lorsqu'il reconnoit qu'il a tué Laïus, sans sçavoir encore que ce Laïus étoit son Pere.

OEDIPE *à Jocaste.*

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage,
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur ;
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe !
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe.
Ecoutez ma priere.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre Epoux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſere !

OEDIPE.

O trop funeſte Hymen ! O feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints, vous êtes mon Epoux.

De la Suſtentation.

La Suſtentation eſt une figure par laquelle l'Orateur tient l'eſprit de ſes auditeurs en ſuſpens, & dans l'incertitude de ce qu'il va dire.

Cette figure eſt fort propre à réveiller & à ſoutenir l'attention. Il y en a de deux ſortes : l'une véritable & ſincere dans ſes paroles, tient toujours fidélement ſa promeſſe, & ſurpaſſe même ſouvent l'attente qu'elle a fait naître ; l'autre badine & enjouée ſe joue de l'attention de ſes auditeurs, & les paye d'un trait plaiſant, aprês leur avoir fait attendre des choſes fort importantes. Voici des exemples de la premiere.

PHEDRE *à Œnone.*

Tu le veux. Leve-toi.

OENONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire, & par où commencer ?

OENONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHEDRE.

O haine de Venus ! ô fatale colere !
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere !

OENONE.

Oublions-les, Madame, & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laiſſée !

OENONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE.

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la derniere & la plus miſérable.

OENONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs :
J'aime ... à ce nom fatal je tremble ... je friſ-
ſonne....
J'aime ....

OENONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce Prince ſi long-tems par moi-même opprimé.

OENONE.

Hippolyte, grands Dieux !

PHEDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé.

Dans cette Scéne terrible où le myſtere de la naiſſance d'Œdipe ſe développe, Phorbas apprenant qu'Œdipe eſt celui dont

il avoit ſauvé l'Enfance, le Fils de Laïus ; & de Jocaſte, le meurtrier de ſon Pere & le mari de ſa Mere, veut du moins épargner à ce malheureux Prince l'affreuſe connoiſſance de tant d'horreurs.

Seigneur, (*dit-il*) permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

OEDIPE.

Répond-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,

En montrant Icare.

Le mis-tu dans ſes bras ?

PHORBAS.

Oüi, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OEDIPE.

Quel étoit ſon pays ?

PHORBAS.

Thébe étoit ſa Patrie.

OEDIPE.

Tu n'étois point ſon Pere ?

PHORBAS.

Hélas ! il étoit né

D'un ſang plus glorieux & plus infortuné !

OEDIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte étoit ſa Mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins !

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux !

OEDIPE.

Je n'attendois pas moins.

Zénobie après bien des combats, ſe découvre enfin à Arſame.

ARSAME.

Quel eſt donc ce rival ſi terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZENOBIE.

Sans vouloir pénétrer un ſi triſte Myſtere,
N'en eſt-ce pas aſſez, Seigneur, que votre Pere ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir ſenſible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arſame.

ARSAME.

Un infidéle ami trahiroit-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'éleve en mon cœur allarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, & n'être point aimé !
Belle Iſménie, en vain vous voulez que je fuye.
Je ne le puis, duſſai-je en perdre ici la vie,
Je vois couler des pleurs qui ne ſont pas pour moi ;
Quel eſt donc ce rival ? diſſipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore ?
Me refuſeroit-on un ſecours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
Parlez, ne craignez pas de laſſer ma conſtance ;
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare ſilence ?
Tout m'abandonne-t'il en ce funeſte jour ?
Dieux ! eſt-on ſans pitié pour être ſans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous ſatisfaire,
Je me dois plus qu'à vous cet aveu néceſſaire ;
Ce ſeroit mal répondre à vos ſoins généreux
Que d'abuſer encor votre amour malheureux ;
Le ſort a diſpoſé de la main d'Iſménie.

ARSAME.

Juſte Ciel !

ZENOBIE.

Et l'Epoux à qui l'Hymen me lie ;
Eſt ce même Romain dont vos ſoins aujourd'hui,
Ont imploré pour moi le ſecours & l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon déſéſpoir fût-ce Céſar lui-même....

ZENOBIE.

Calmez de ce tranſport la violence extrême;
Mais c'eſt trop l'expoſer à votre inimitié :
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'eſt un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur inſenſible,
Qui vous eſt attaché par les nœuds les plus doux ;
Rhadamiſte en un mot.

ARSAME.

Mon frere !

ZENOBIE.

Et mon Epoux.

Les exemples ſuivans ſe rapportent à la ſeconde eſpéce de Suſtentation.

Madame Deshoulieres à Madame Duſſé, fille de M. de Vauban.

Quelqu'un qui n'eſt pas votre Epoux,
Et pour qui cependant, (ſoit dit ſans vous déplaire)
Vous ſentez quelque choſe & de vif & de doux,
Me diſoit l'autre jour de prendre un ton ſévere
Pour .... mais dans vos beaux yeux je vois de la colere,

Ne grondez point, appaiſez-vous.
Ce quelqu'un, belle Iris, c'eſt votre illuſtre pere.

CHANSON.

Après le malheur effroyable,
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avouerai déſormais grands Dieux!
Qu'il n'eſt rien d'incroyable.

J'ai vû ſans mourir de douleur,
J'ai vû, ... (Siécles futurs vous ne pourrez le croire!)
Ah! j'en frémis encor de dépit & d'horreur,
J'ai vû mon verre plein, & je n'ai pû le boire.

La lettre par laquelle Madame de Sévigné apprend à M. & Madame de Coulanges le prochain mariage de Mademoiſelle avec M. le Duc de Lauzun & dans laquelle elle épuiſe agréablement toutes les Epithètes poſſibles pour qualifier cette grande nouvelle, tient de la Suſtentation ſérieuſe par la ſingularité & l'importance de l'évenement qu'elle annonce, & de la ſuſtentation badine par l'enjouement que Madame de Sévigné a ſçû y répandre.

Section II.

Des Figures de mots.

LEs Figures de mots donnent aux pensées des tours vifs & brillans qui en relevent beaucoup l'éclat.

Il y a deux ſortes de figures de mots ; les unes conſiſtent dans les paroles tranſportées de leur propre ſignification à une ſignification étrangere ; comme lorſque l'on dit : *Un courage bouillant*, *un cœur enflammé de colere*, *une riante verdure*, *&c.* & ce ſont celles-là que l'on appelle *Tropes*.

Dans preſque toutes les Langues, il y a une infinité de choſes & de modifications de choſes qui manquent de termes propres ; d'autres en ont, mais ils ne ſont point aſſez énergiques. Cette diſette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers ; & de-là eſt venue l'origine des Tropes dont l'uſage ayant été juſtifié par l'éclat, la grace & la force qu'ils répandoient ſur les diſcours, on s'en eſt ſervi dans la ſuite autant & plus pour le ſimple ornement que pour la néceſſité ; tel eſt le ſort de la plûpart

des inventions humaines ; c'eſt d'abord la néceſſité, ou du moins l'utilité qui les introduit, peu à peu on s'accoutume à en faire uſage pour la commodité, pour l'agrément & pour le plaiſir.

Les principaux Tropes ſont la Métaphore & l'Allégorie, l'Hiperbole, l'Ironie.

De la Métaphore

La Métaphore eſt un trope par lequel on tire un mot de ſa ſignification propre & naturelle pour exprimer une choſe approchante de celle qu'il ſignifie.

La Métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle ſe ſaiſit, ou ſi elle en chaſſe un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée :

EXEMPLES.

S. Paul 1. Ep. aux Corinthiens.

» Vous êtes le champ que Dieu cultive ;
» & l'édifice que Dieu bâtit.

PHEDRE. *à Œnone.*

. . . . . Hyppolite aime & je n'en puis douter ;
. . . .
Ce Tigre, que jamais je n'abordai ſans crainte

Soumis, apprivoisé reconnoît un Vainqueur.

ZENOBIE.

Arſame conduiſant la terreur ſur ſes pas,
Vint la foudre à la main déſoler nos climats.

Voici une tirade de vers de Rouſſeau où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore.

Epître à M. le Baron de Breteuil.

Comme eux alors apprentif Philoſophe,
Sur le papier nivellant chaque Strophe,
J'aurois bien pû du Bonnet Doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres;
Mes froids dixains rédigés en Chapitres:
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis & bien intitulés,
Faire ſervir votre nom d'Epiſode;
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'Ode
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes Sermons l'ennuyeuſe beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
Et ne ſçait point, Prêcheur faſtidieux
D'un ſot Lecteur éblouiſſant les yeux,
Analyſer une vérité fade
Qui fait vomir ceux ceux qu'elle perſuade,

Et qui traînant toujours le même accord,
Nous inſtruit moins qu'elle ne nous endort.

JOAD *à Joſabet.*

Il faut que ſur le Trône un Roi ſoit élevé,
Qui ſe ſouvienne un jour qu'au rang de ſes ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ſes Prêtres;
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de *David éteint rallumé le flambeau :*

Il ſeroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle eſt d'un uſage très univerſel & très étendu. Il y a même certaines métaphores avec leſquelles on s'eſt tellement familiariſé, qu'elles ſe gliſſent à tout propos dans les converſations les plus ſimples ſans qu'on s'en apperçoive.

La Métaphore, comme toute autre figure, doit être très naturelle; elle eſt vicieuſe, ſi elle eſt tirée de trop loin, ſi ſa ſignification propre ne ſe préſente d'abord à l'eſprit; elle doit auſſi avoir une certaine nobleſſe & n'être jamais tirée d'aucun objet bas ou dégoutant; il faut encore qu'elle ſoit ſoutenue, qu'elle rempliſſe une idée, qu'elle ne ſaute pas bruſquement d'une image à une autre, comme dans ce vers.

Prends la foudre, Louis, & va comme un Lion.

M.

M. Rollin, dans ſon Traité des Etudes à l'article des figures, & le Pere Bouhours, dans le Livre de la maniere de bien penſer, ont dit tous deux de très bonnes choſes ſur les Métaphores. On peut les conſulter.

De l'Allégorie.

L'Allégorie n'eſt rien autre choſe qu'un enchaînement de Métaphores bien ſoutenues.

Exemples.

M. Maſcaron.

» C'eſt alors que les impies Salmonées
» oſent imiter le tonnerre de Dieu, & ré-
» pondre par les foudres de la terre aux fou-
» dres du ciel.

M. Flêchier.

» Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein
» aucun de ces nuages que forment le dégoût
» & la défiance.

Dans un autre endroit.

» Ses vertus le firent connoître au Public

» & produisirent cette premiere fleur de ré-
» putation qui répand une odeur plus agréa-
» ble que les parfums, sur tout le reste d'une
» belle vie.

M. de la Fontaine, dans son Elégie sur la disgrace de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuse confiance que la faveur inspire.

Lorsque sur cette Mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

CESAR *à Brutus en parlant de Rome.*

Ce Colosse effrayant dont le monde est foulé
En pressant l'Univers est lui-même ébranlé,
Il panche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

M. de Marmontel a peint, par une allegorie charmante, les avantages que son génie a tirés du commerce utile de Messieurs de Voltaire & de Vauvenargue.

Tendre arbrisseau planté sur la rive féconde
Où ces fleuves mêloient les trésors de leur onde;
Mon esprit pénétré de leurs sucs nourrissans
Sentoit développer ses rejettons naissans.

Dans la Tragédie de Brutus, Arons dit

en parlant des nouveaux Républicains de Rome.

Ces Lions que leur Maître avoit rendu plus doux
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous ;
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du Monde.

Cette figure eſt fort agréable quand elle eſt bien placée, bien ſoutenue, & qu'elle n'eſt pas trop obſcure ; car pour lors c'eſt plutôt un énigme qu'une figure.

De l'Hyperbole.

L'Hyperbole eſt une figure menteuſe qui abuſe de la crédulité des auditeurs en leur exagérant les choſes avec excès, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant.

Comme cette figure eſt extrêmement hardie, elle a toujours beſoin de quelque lénitif qui adouciſſe ce qu'elle a d'incroyable & d'exceſſif. Ces lénitifs ſont par exemple ; *Il ſemble que, pour ainſi dire, s'il eſt permis de parler ainſi*, &c.

Le ton enjoué & badin de Voiture, & les ménagemens qu'il prend dans ſes hyperboles, les font recevoir avec plaiſir.

Exemples.

Dans sa Lettre à M. le Cardinal de la Valette.

» Au sortir de table, le bruit des violons » fit monter tout le monde en haut, où l'on » trouva une chambre si bien éclairée, qu'il » sembloit que le jour qui n'étoit plus sur » la terre, s'y fût retiré tout entier.

Plus bas :

» Le bal continuoit avec beaucoup de » plaisir, quand tout-à-coup un grand bruit » que l'on entendit dehors, obligea toutes » les Dames à mettre la tête à la fenêtre; & » l'on vit sortir d'un grand bois qui étoit à » trois cens pas de la maison, un tel nom- » bre de feux d'artifices, qu'il sembloit que » toutes les feuilles & tous les troncs d'ar- » bres se convertissent en fusées, que toutes » les étoiles du Ciel tombassent, & que la » sphere du feu voulût prendre la place de la » moyenne région de l'air. Ce sont, Mon- » seigneur, trois hyperboles, lesquelles ap- » préciées & réduites à la juste valeur des » choses, valent trois douzaines de fusées.

M. Boileau, Epître à M. de Lamoignon.

Dieu sçait comme les Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles;
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les Villes.

Un Gasçon fit ces Vers burlesques sur le trophée que les Ennemis érigerent après la défaite des François à Hoschstedt en 1704.

Mogrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine Pyramide d'Hoschstedt!
Ah! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de Ville,
Louis, ce Héros si parfait,
Avoit fait dresser une Pile,
Le Pays Ennemi seroit un jeu de Quille.

M. le Prince, fils du Grand Condé, avoit promis un prix de mille écus à celui qui feroit le plus beau Quatrain pour être gravé au bas de la Statue de son pere dans le Château de Chantilly. Ce fut un Gascon qui remporta ce prix. Voici ses vers.

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire;

Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'eſt pas un ſol par victoire.

Cette figure qui ne devroit jamais être employée ſans des précautions infinies, n'eſt que trop prodiguée ſoit dans l'éloge, ſoit dans la ſatyre. Au reſte il y a dans toutes les Langues de petites hyperboles d'uſage dont tout le monde connoit la juſte valeur, & qu'il ſeroit ridicule de vouloir ſupprimer.

De l'Ironie.

L'Ironie eſt une figure piquante, pleine de ſel, ſouvent même de fiel, qui, ſous des paroles équivoques & trompeuſes, cache un ſens directement oppoſé au ſens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux eſpéces d'ironie. L'une badine & enjouée raille avec beaucoup d'art, de fineſſe & de délicateſſe, ſans aigreur; l'autre mordante & envenimée aſſaiſonne ſes railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de cette derniere; l'exemple ſuivant regardera la premiere.

HERMIONE *à Pyrrhus.*

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez juſtice,
Et que voulant bien rompre un nœud ſi ſolemnel,

Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Eſt-il juſte après tout qu'un Conquérant s'abaiſſe,
Sous la ſervile loi de garder ſa promeſſe ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! ſans que ni ſerment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre & retourner encor
De la fille d'Héléne à la veuve d'Hector !
Couronner tour à tour, l'Eſclave & la Princeſſe,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Gréce !
Tout cela part d'un cœur toujours maître de ſoi,
D'un Héros qui n'eſt point eſclave de ſa foi ;
Pour plaire à votre Epouſe, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure & de traître.
Vous veniez de mon front obſerver la pâleur,
Pour aller dans ſes bras rire de ma douleur ;
Pleurante après ſon Char vous voulez qu'on me voye ;
Mais, Seigneur, en un jour ce ſeroit trop de joie ;
Et ſans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous ſuffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux pere d'Hector la valeur abattue,
Aux piés de ſa famille expirante à ſa vûe,
Tandis que dans ſon ſein votre bras enfoncé,
Cherche un reſte de ſang que l'âge avoit glacé,
Dans des ruiſſeaux de ſang Troye ardente plongée,
De votre propre main Polyxéne égorgée

Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

Lettre de Voiture à M. le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire du Roi de France à Munster.

» A ce que je vois, vous autres Plénipo-
» tentiaires, vous vous divertissez admira-
» blement à Munster : il vous prend envie
» de rire une fois en six mois. Vous faites bien
» de prendre le tems tandis que vous l'avez,
» & de jouir des douceurs de la vie que la for-
» tune vous donne. Vous êtes là comme rats
» en paille, dans les papiers jusqu'aux oreil-
» les, toujours lisant, écrivant, corrigeant,
» proposant, conférant, haranguant, con-
» sultant dix ou douze heures par jour dans
» de bonnes chaises à bras bien à votre aise,
» pendant que nous autres pauvres Diables
» sommes ici marchant, jouant, causant,
» veillant & tourmentant notre misérable vie.

SECTION III.

Des figures de mots qui ne sont point Tropes.

CEs figures sont proprement celles que l'on nomme *figures de mots* ; elles consistent dans des paroles qui conservent leur signification

signification ſimple & naturelle. De ce nombre ſont l'Alluſion, la Conjonction & la Disjonction, la Périphraſe & la Répétition.

De l'Alluſion.

L'Alluſion n'eſt rien autre choſe qu'un certain jeu de mots & de penſées qui flattent agréablement & l'oreille & l'eſprit.

EXEMPLES.

Dans une Chanſon de M. Rouſſeau.

Par un baiſer ravi ſur les lévres d'Iris,
De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge ;
Ainſi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un
menſonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle qui avoit fait une ſcéne entre Pſyché & l'Amour, fait parler ainſi à ſa Maîtreſſe par Pſyché.

Ma chere ſœur, nous ne nous devons rien :
En même cas nous ſommes l'une & l'autre ;
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le Sonnet ſur l'Avorton.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur détruit par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime.

. . . .
. . . .
. . . .

Deux Tyrans oppoſés ont décidé ton ſort:
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Dans une Epître de M. de Voltaire à M. le Préſident Henault.

Il ne faut pas s'en faire accroire,
J'eus l'air de vouloir m'afficher,
Aux murs du Temple de Mémoire,
Aux ſots vous ſûtes vous cacher,
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Comme il entre preſque toujours quelque affectation dans cette figure, on ne doit s'en ſervir que dans de légers badinages, & dans de petits ouvrages de galanterie, où il eſt permis à l'imagination de s'évertuer un peu.

De la Conjonction & de la Disjonction.

Voici deux figures, qui par des moyens tout-à-fait contraires, produisent le même effet, & donnent toutes deux une égale vivacité au discours ; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive &, l'autre en les produisant toutes détachées & séparées les unes des autres.

Exemples de Conjonction.

Dans la Tragédie d'Esther.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur & le frere,
Et la fille & la mere,
Le fils dans les bras de son pere.

Dans le Poëme de la Henriade, S. Louis parle ainsi à Henri IV. de feu M. le Duc de Bourgogne.

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes,
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !

Dans la Henriade, le fantôme qui apparoît au fanatique Clément sous la figure du Duc de Guise, lui dit après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter ;
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter ;
Mais tu rougis déja de l'avoir différée. . . . :
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.

Dans le Lutrin.

Il terrasse lui seul & Guibert & Grasset,
Et Gorillon la basse, & Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'insipide.

EXEMPLES DE DISJONCTION.

M. Mascaron, dans l'Oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

» Les dehors même de la guerre, le son » des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre » des troupes, le silence des soldats, l'ar» deur de la mêlée, le commencement, le » progrès & la consommation de la victoire, » les cris différens des vaincus & des vain» queurs attaquent l'ame par tant d'endroits ;

» qu'enlevée à tout ce qu'elle a de ſageſſe &
» de modération, elle ne connoît plus ni
» Dieu ni elle-même.

Dans l'Ode de M. Rouſſeau à une Veuve.

Sous un plus heureux auſpice,
La Déeſſe des Amours
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bucher s'allume :
L'Autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'Amour même la conſume ;
Le myſtere s'accomplit.

Dans une Idylle du même M. Rouſſeau.

DAPHNIS.

Qui l'eût crû ? De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où ſe plaît la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos ruſtiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux déſormais de trop viles images :
Ils ſçavent ſeulement chanter ſur leur hautbois,
Je ne ſçai quel amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillants, où leur eſprit ſe joue,
Badinage affecté que le cœur déſavoue ;

Enfin, te le dirai-je? ô mon cher Palémon!
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

Et plus bas.

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silénes tardifs, les humides Nayades,
Et le Dieu Pan lui-même au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'eux à l'ombre des buiſſons?

Dans la Cantate de Circé.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'Univers:
La Terre tremblante
Frémit de terreur;
L'Onde turbulente
Mugit de fureur;
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Nayade

Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer :
Faune d'un ſoûrire
Approuve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui ſoupire,
Briſe ſon hautbois.

ORESTE *à Hermione.*

Si je vous aime ? O Dieux ! mes ſermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes reſpects, mes injures,
Mon déſeſpoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, ſi vous ne les croyez ?

ALZIRE *à Guſman.*

Tu t'aſſûres ma foi, mon reſpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eſt qui tiennent lieu d'amour.)

La Piété dans le Prologue d'Eſther.

Tu lui donnes un fils prompt à le ſeconder,
Qui ſçait combattre, plaire, obéir, commander.

De la Périphraſe.

La Périphraſe eſt une figure fort ordinaire ſur-tout aux Poëtes qui s'en ſervent

pour étendre & enrichir une idée qui eût pû être exprimée plus ſimplement, mais avec beaucoup moins de nobleſſe.

EXEMPLES.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venue
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans.

M. Boileau.

Tout cela réduit à la propoſition ſimple, ſignifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis.

Néreſtan, pour dire qu'il avoit porté les armes ſous Saint Louis contre les Anglois, ſe ſert d'un tour très-noble & très-harmonieux.

Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorſque des fiers Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.

Saint Grégoire peint l'Amour d'une maniere extrêmement éloquente à la faveur d'une belle périphraſe.

» Cette fiévre cruelle qui a ſon froid & » ſes ardeurs, ſes langueurs & ſes accès, ſes » foibleſſes & ſes redoublemens, ſes rêve-

» ries, ſes tranſports, ſes fureurs, cette fié-
» vre, dis-je, qu'on appelle Amour, &c.

Adoam racontant à Télémaque la mort d'Aſtarbé, lui dit :

» Ses Manes impies deſcendirent ſans
» doute dans ces triſtes lieux où les cruelles
» Danaïdes puiſent éternellement de l'eau
» dans des vaſes percés, où Ixion tourne à
» jamais ſa roue, où Tantale brûlant de ſoif
» ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lé-
» vres, où Siſiphe roule inutilement un ro-
» cher qui retombe ſans ceſſe, & où Titie
» ſentira éternellement dans ſes entrailles
» toujours renaiſſantes un vautour qui les
» ronge.

Dans la Sémiramis de M. de Voltaire, l'effet du contrepoiſon eſt exprimé par une Périphraſe très-éloquente & très-Poëtique.

Ces végétaux puiſſans qu'en Perſe on voit éclore,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'Aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate, avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés.

Madame Deshoulieres, dans une Piéce de vers allégoriques, employe deux belles Périphraſes pour ſignifier l'Orient & l'Occident. On ne ſera pas fâché de trouver ici la Piéce toute entiere.

Dans ces Prés fleuris
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes cheres Brebis:
J'ai fait, pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous, de ce hameau,
L'honneur & la joie;
Vous qui gras & beau,
Me donniez ſans ceſſe,
Sur l'herbette épaiſſe,
Un plaiſir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, ſans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuſte fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris;

Il rit de mes craintes ;
Et, ſourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien ;
Puiſſiez-vous contentes,
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende,
Hélas ! il le ſçait ;
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces Bois, ces Prairies ;
Que, ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages,
J'en conſerverai
Tant que je vivrai,
La douce mémoire ;
Et que mes chanſons,
En mille façons,

Porteront ſa gloire
Du rivage heureux *,
Où vif & pompeux,
L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure,
Juſqu'en ces climats **
Où ſans doute las
D'éclairer le Monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

* *Orient.* ** *Occident.*

Ce n'eſt pas pour le ſeul ornement qu'on ſe ſert de cette figure. L'uſage en eſt ſouvent néceſſaire, tantôt pour exprimer noblement une choſe qui de ſa nature eſt baſſe, tantôt pour couvrir, ou du moins pour adoucir la dureté de certaines propoſitions qui choqueroient, ſi elles étoient préſentées nuement & ſimplement. M. Rollin, dans ſon Traité des Figures, a donné des exemples de chacun de ces différens cas.

De la Répétition.

La Répétition eſt une figure qui conſiſte

à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grace & dignité.

Exemples.

Dans le récit épisodique que Philoctéte fait de ses avantures à Télémaque.

» Après avoir entendu ces paroles, je » m'écriai : O heureux jour ! douce lumiere ! » tu te montres enfin après tant d'années ! Je » t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. » Adieu cher Antre. Adieu, Nymphe de » ces Prés humides ; je n'entendrai plus le » bruit sourd des vagues de cette Mer. Adieu » rivage, où tant de fois j'ai souffert les in- » jures de l'air. Adieu, Promontoires, où » Echo répéta tant de fois mes gémissemens. » Adieu, douces Fontaines qui me fûtes si » ameres. Adieu, ô Terre de Lemnos, laisse- » moi partir, puisque je vais où m'appelle » la volonté des Dieux & de mes amis.

S. Paul, 1. Ep. aux Cor. chap. 13.

» Quand j'étois enfant, je parlois en en- » fant, je jugeois en enfant, je raisonnois en » enfant ; mais lorsque je suis devenu hom- » me, je me suis défait de tout ce qui te- » noit de l'enfant.

M. Boſſuet, Oraiſon funébre du Grand Condé.

» Combien de fois pria-t-il le Sauveur » des ames, en baiſant la croix, que ſon ſang » répandu pour lui ne le fût pas inutilement ? » C'eſt ce qui juſtifie le pécheur, c'eſt ce » qui ſoutient le juſte, c'eſt ce qui raſſure » le Chrétien.

Flêchier, Oraiſon funébre de Madame d'Aiguillon.

» Moment fatal pour tant de pauvres dont » elle étoit la protectrice & la mere ! Mo- » ment heureux pour elle qui entroit en poſ- » ſeſſion de l'éternité ! Moment triſte, mais » utile pour nous, ſi nous apprenons à vivre » & mourir comme elle !

Oraiſon funébre de M. de Montauſier.

» Je vis ce viſage que la crainte de la » mort ne fit point pâlir, ces yeux qui cher- » cherent la Croix de Jeſus-Chriſt, & ces » lévres qui la baiſerent. Je vis un cœur briſé » de douleur dans le Tribunal de la Péni- » tence ; pénétré de reconnoiſſance & d'a- » mour à la vûe du ſaint Viatique, touché » des ſaintes Onctions & des Prieres de l'E- » gliſe. Je vis un Iſaac levant avec peine

» ſes mains paternelles, pour bénir une fille
» que la nature & la piété ont attachée à tous
» ſes devoirs, auſſi eſtimable par la tendreſ-
» ſe qu'elle eut pour lui, que par l'attache-
» ment qu'il eut pour elle, & des enfans qui
» firent ſa joie, & qui feront un jour ſa gloi-
». re. Je vis enfin comme meurt un Chrétien
» qui a bien vécu.

Le vieux Neſtor dans l'Odiſſée, pleure le trépas de ſon cher Antiloque.

Là gît le grand Ajax & l'invincible Achille;
Là de ſes ans Patrocle a vû borner le cours,
Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.

JOAD.

Jéhu qu'avoit choiſi ſa ſageſſe profonde,
Jéhu ſur qui je vois que votre eſpoir ſe fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ſes bienfaits;
Jéhu laiſſe d'Achab l'affreuſe fille en paix,
Suit des Rois d'Iſrael les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conſervé les Temples;
Jéhu ſur les hauts lieux enfin oſant offrir,
Un téméraire encens que Dieu ne peut ſouffrir,
N'a pour ſervir ſa cauſe & venger ſes injures,
Ni le cœur aſſez droit, ni les mains aſſez pures.

Erixéne, dans la Tragédie d'Idoménée.

Lieux cruels, ſoutenez ma fureur chancelante,
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour,

Du Tyran de la Créte infortuné séjour !
Eternels monumens d'une douleur amere ;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere !
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours,
Retracez-moi sans cesse une triste peinture
Contre un honteux amour défendez la nature.

Cette figure est extrêmement belle, vive, animée, hardie & propre à exprimer le caractere des passions les plus violentes & les plus impétueuses, comme la douleur, l'amour & la colere, dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espece d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vûe, & par cette raison, répéte souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, & qui est pleine d'agrémens ; on peut l'appeller *retour* ou *refrain*.

Madrigal de Mademoiselle Deshoulieres.

Chere ombre de Tirsis, hélas ! où fuyez-vous ?
Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le tems toujours jaloux ;
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses allarmes !
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux ?
Ma voix pour mon amant n'a-t'elle plus de charmes ?

Chere

Chere ombre de Tirsis, hélas ! où fuyez-vous ?

Air *par la même.*

Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage,
Rappelle toutes mes douleurs.
Tirsis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêloit en me parlant ses soupirs à mes pleurs,
Hélas ! d'un si touchant langage,
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs ;
Tirsis de l'Acheron a vû l'affreux rivage,
Taisez-vous, Rossignols, votre tendre ramage,
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la Pastorale d'Endimion, Isméne qui désespérée des mépris de ce Berger, s'étoit mise à la suite de Diane pour recouvrer la liberté & la paix du cœur que l'amour lui avoit ravie, s'entretient ainsi seule avec ses ennuis.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse !
Doux azile où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours !
Qui peut me rendre encore incertaine, inquiéte ?
J'aimois un infidéle, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant sans sçavoir ce que mon cœur souhaite
Je le sens toujours agité.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse !
Doux azile où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Voici des vers fort tendres de Monsieur Boileau, sur une personne qu'il avoit autrefois aimée.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie,
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'Infidelle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les Prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présens si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors ! que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'Infidelle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

Il y a encore plusieurs autres figures, tant de pensées que de mots ; mais leur peu d'usage, leur inutilité, leurs noms rudes & barbares nous ont déterminé à les laisser dans l'oubli, où il est à propos qu'elles demeurent ensevelies.

LIVRE QUATRIEME.

De la Prononciation, ou Eloquence du Geste & de la Voix.

On ne peut donner ſur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés & généraux, dont l'application à chaque ſujet particulier, n'eſt pas même abſolument facile. Comment régler le ton de la voix ? Comment déterminer le dégré de vivacité ou de modération que doit avoir le geſte dans telle & telle figure, dans telle & telle paſſion ? Comment donner une voix agréable, pleine, ſonore, flexible, claire à celui que la nature a privé de ces avantages? Il eſt vrai qu'il y a des défauts naturels qui peuvent être corrigés par une longue étude, par un travail pénible & opiniâtre. Quelles difficultés n'a pas ſurmontées le célébre Démoſthéne ? Mais auſſi quel ardent amateur de l'éloquence voudroit aujourd'hui, comme ce fameux Orateur de la Gréce, gravir contre des montagnes & des rochers eſcarpés, en récitant d'une ſeule haleine les Périodes les plus longues, faire lutter ſa voix contre les flots de la Mer irritée, & s'effor-

cer d'en ſurmonter le bruit, s'enfermer pendant des mois entiers dans un cabinet ſouterrain, paſſer des jours & même des nuits, à former & à perfectionner devant un miroir l'action de ſon viſage, de ſes yeux, de ſes mains, de tout ſon corps? C'eſt la nature ſeule que l'on doit ſuivre dans la prononciation, dans les différens geſtes, dans les diverſes inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, ſouvent vagues & ſtériles de la plûpart des Rhéteurs. Tout dépend donc de la maniere plus ou moins forte, plus ou moins délicate dont la nature ſe fait entendre à tel ou tel Orateur. Il ſemble que toutes choſes d'ailleurs égales, l'Orateur le plus éloquent dans la compoſition devroit être auſſi le plus éloquent dans la prononciation, puiſque le même génie qui a ſçû puiſer dans la Nature les traits & les mouvemens qui convenoient au ſujet, ſemble devoir y puiſer auſſi les tons vrais qui conviennent à ces mouvemens; cependant il y a des exemples du contraire, mais ces exemples pourroient bien n'être qu'une exception à la régle.

La belle prononciation fait ſentir toutes les beautés du diſcours, elle en releve infiniment l'éclat, & en cache les défauts aux yeux des ſpectateurs. Combien d'ouvra-

ges d'éloquence perdent à être lûs ! L'action anime le discours, donne de la force aux raisons, excite les mouvemens, touche les cœurs, & fait passer dans l'ame des auditeurs toutes les passions dont l'Orateur est agité. On sent assez que pour produire ces effets, l'Orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter, varier son geste & le ton de sa voix, selon la diversité des mouvemens qu'il veut inspirer, y conformer l'air de son visage, montrer des yeux ardens & enflammés dans l'indignation & dans la colere, doux & pleins d'un tendre feu dans l'amitié, rians dans la joie ; tristes & abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure ? dit un Auteur ancien, il faut que vous pleuriez vous-même le premier ; alors étant convaincu de votre infortune, j'en serai vivement touché ; en un mot, tous les sentimens, toutes les passions doivent se produire dans le geste, dans la voix, dans l'air du visage, & sur-tout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque & me touche :
On doit parler de l'œil autant que de la bouche :
Que la crainte & l'espoir, que la haine & l'amour,
Comme sur un Théatre, y regnent tour-à-tour.

Les Juges de l'Aréopage ſe défioient, dit-on, du geſte, & pour en éviter la ſéduction, ils n'écoutoient les Orateurs que dans les ténébres ; ainſi ils ne pouvoient être entraînés que par les charmes de la voix.

Le beau geſte charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature ! Elle ſeule peut les donner.

Réſumons en deux mots les préceptes épars dans ce Livre. Les ouvrages du reſſort de l'éloquence ſe réduiſent à deux eſpéces ; les uns ſont des ouvrages de ſimple agrément où l'éloquence n'employe que ce qu'elle a de plus doux, de plus fin, de plus leger, de plus aimable ; les autres ſont des ouvrages ſérieux & nobles où l'éloquence déploye tantôt toute la tendreſſe du ſentiment, tantôt toutes les richeſſes de la ſublimité.

Pour les ouvrages de ſimple agrément, point de leçons ; le goût eſt le ſeul précepteur ; l'art de dire des bons mots, de plaiſanter avec fineſſe, de diſſerter avec grace eſt un art entiérement naturel, qui peut ſeulement être cultivé par la lecture de Madame de Sevigné, de Madame de Lambert, de M. de Fontenelle, de M. de S. Evremont, de M. de Voltaire. Propoſer ces mo-

deles eſt tout ce que la Rhétorique peut faire.

A l'égard des ouvrages ſérieux, elle vous exhorte 1°. à puiſer dans les lieux oratoires ou plutôt dans la Nature les penſées, les raiſons, les ſentimens, les argumens qui conviennent au ſujet que vous traitez ; elle vous avertit 2°. de diſpoſer ces matériaux dans un ordre régulier qui les faſſe valoir, de prévenir favorablement vos Auditeurs, vos Lecteurs, vos Juges par un exorde modeſte & intéreſſant, de narrer avec préciſion & clarté un fait ordinaire ; avec force, avec ſublimité un fait héroïque ; de déployer toutes vos forces dans la confirmation, de les reſſerrer avec vigueur dans la péroraiſon.

3°. Elle vous dit de donner à tous ces matériaux ainſi diſpoſés l'ame, l'expreſſion, le coloris de l'élocution, d'embellir votre diſcours par le nombre & l'harmonie des périodes, de le varier par l'aſſortiment délicat des différens ſtyles, de l'animer par la vivacité des Figures.

4°. Enfin elle vous donne la Nature & la vérité pour régle de tous vos tons & de tous vos geſtes.

Si vous vous plaignez de la généralité vague de ces Préceptes, ſi vous demandez

qui vous indiquera le choix de ces ſtyles; de ces figures, de ces tons & de ces geſtes; je vous répondrai, ce ſera le goût perfectionné par la lecture & l'imitation des Boſſuets, des Racines, des Voltaires, des Dumeſnils & des Le Kains.

Voilà quels ſont, à mon avis, les préceptes de Rhétorique les plus communs, & en même-tems les plus utiles; préceptes plus aiſés à donner qu'à mettre en pratique.

Fin du quatriéme & dernier Livre.

De l'Imprimerie de MOREAU.





